

BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



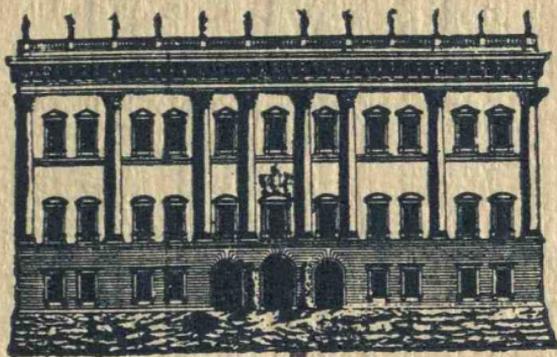
n° Curent 53152 Format

n° Inventar A27636 Anul

Secția Defază III Răstul

JOURNAL DE VOYAGE
DU
BERNIN
EN FRANCE

avec 16 Phototypes



ATELIERS

Collection dirigée par G. Charensol
chez STOCK, Paris

JOURNAL DU VOYAGE
EN FRANCE
DU CAVALIER BERNIN

COLLECTION "ATELIERS"
dirigée par G. CHARENSOL

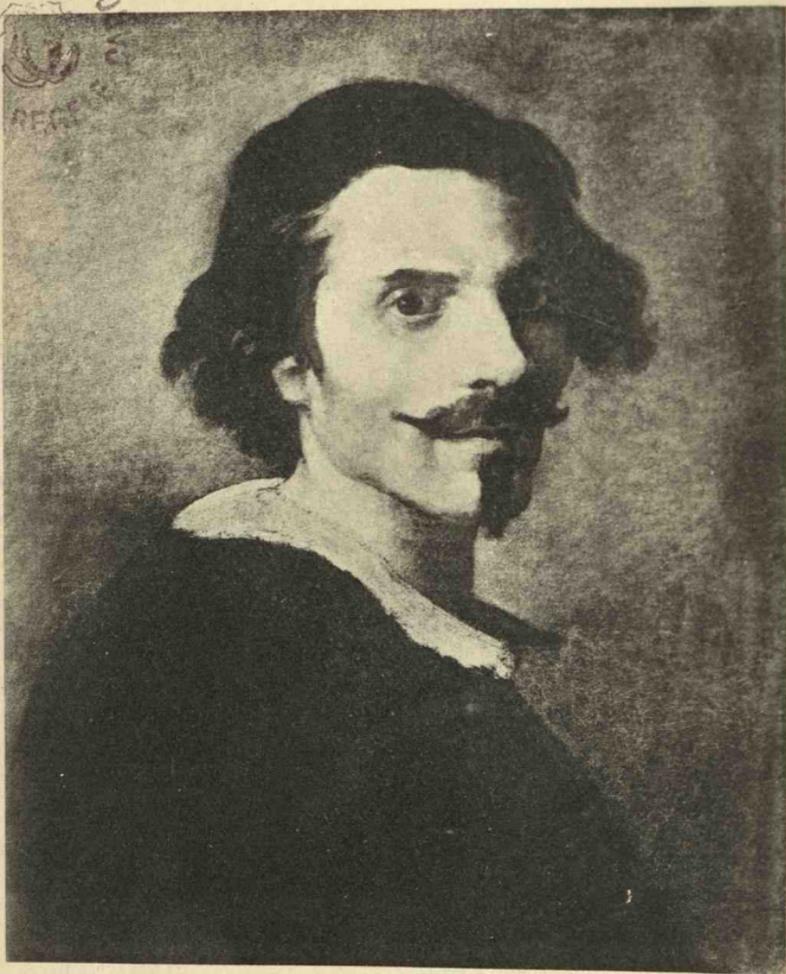
1. VLAMINCK. Tournant dangereux.
2. Journal du voyage en France du CAVALIER BERNIN,
par Chantelou.

En préparation :

- MARC CHAGALL. Ma vie.
AMBROISE VOLLARD. Mémoires.
-

Cette collection publie des souvenirs et des documents littéraires qui se rapportent à la vie des Artistes ou des Ateliers.

FUNDATA
I 10
REG



PORTRAIT du BERNIN, par lui-même

2120.17.24.636

A T E L I E R S

JOURNAL

DU VOYAGE EN FRANCE

DU

CAVALIER BERNIN

PAR

CHANTELOU

Préface de G. CHARENSOL



1930

LIBRAIRIE STOCK

Delamain et Boutelleau

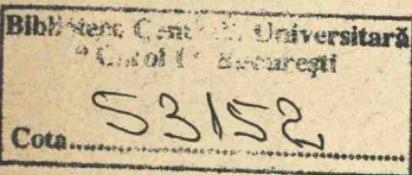
7, rue du Vieux-Colombier

PARIS

CET OUVRAGE, LE DEUXIÈME DE LA COLLECTION
ATELIERS, A ÉTÉ TIRÉ DANS LE FORMAT IN-18 GRAND
JÉSUS A : 11 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL
NUMÉROTÉS DE 1 A 11, ET 5 HORS COMMERCE, DE I A
V; 28 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER
NUMÉROTÉS DE 12 A 39, ET 5 HORS COMMERCE DE
VI A X; 55 EXEMPLAIRES SUR PUR FIL DU MARAIS
NUMÉROTÉS DE 40 A 94, ET 10 HORS COMMERCE DE
XI A XX; 1006 EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ
OUTHENIN CHALANDRE, NUMÉROTÉS DE 95 A 1100;
SUR PAPIER ORDINAIRE, 300 EXEMPLAIRES DE
PRESSE MARQUÉS S. P.

1958

EXEMPLAIRE N° 592



B.C.U. "Carol I" - Bucuresti



C53134

re 93/10

Les documents ayant servi à illustrer le présent ouvrage
nous ont été fournis par les
Photos Élie Lotar, Giraudon, Anderson et Alinari.

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Stock
Delamain et Boutelleau, Paris, 1930.

PRÉFACE

En dépit des sévérités que lui prodiguèrent les Winckelmann, les Quatremère de Quincy et les sectateurs de David, il semble bien que Giovanni Lorenzo Bernini soit le plus éminent des artistes italiens du XVII^e siècle, et un des plus grands de tous les temps.

Que sa sculpture procède de celle des peintres de Rome et de Bologne, il nous importe peu, puisque le Bernin dépassa infiniment ses modèles, et tira du marbre toute la puissance expressive et lyrique qu'il recèle. Surtout il doit être considéré comme le plus grand artisan de l'art baroque.

Ce n'est pas ici la place de discuter des vertus du Baroque, ni de rechercher la place qui doit lui être assignée dans l'histoire de l'art. Toutefois, il est bien évident que les travaux d'un Hausenstein en Allemagne, d'un Waldemar George en France, d'un Eugenio d'Ors en Espagne, ont largement contribué depuis quelques années à mettre au premier rang

un art qui étendit ses puissantes ramifications dans toute l'Europe à l'exclusion de la France.

Si notre pays resta imperméable à un mouvement qui, durant un siècle, — en Italie, en Espagne, dans l'Europe Centrale — l'assiégea de toutes parts, il faut en rendre responsable d'abord Louis XIV à qui les outrances du Baroque paraissaient incompatibles avec sa royale Majesté, ensuite les artistes de France groupés autour de l'Académie, tous fidèles tenants du clacissisme.

A deux reprises pourtant le Baroque poussa une pointe au cœur même de la France : Pierre Puget, Français, mais qui avait trouvé à Gênes son « climat », fut un moment appelé à Versailles. Son échec fut éclatant.

Non moins éclatant fut celui du cavalier Bernin quand, cédant aux instances de Louis XIV et de Colbert, il vint à Paris avec mission de construire la façade principale du Louvre.



Après la paix des Pyrénées, on s'était décidé à reprendre les travaux du Louvre longtemps interrompus. Des projets pour la colonnade qui devait faire face à Saint-Germain-l'Auxerrois, avaient été demandés aux architectes français : le plus réputé, Le Vau, soumit à Colbert un plan que celui-ci n'approuva point et qui, exécuté en réduction et exposé publiquement, suscita de vives critiques.

C'est alors que Colbert songea à s'adresser aux Italiens et surtout au plus illustre d'entre eux, au Bernin.

« Né à Naples en 1598, écrit un de ses historiens, fils d'un sculpteur florentin, Giovanni Lorenzo Bernini était alors, sans contredit, l'artiste le plus célèbre de l'Europe. A la fois architecte, sculpteur, peintre, auteur comique, il jouissait d'une réputation universelle. Favori des Papes, qu'ils fussent Urbain VIII, Innocent X, Alexandre VII, il était le chef de l'école italienne, le restaurateur et le décorateur de la Rome du XVII^e siècle... Les fontaines dont il avait orné les places et les palais de Rome, la décoration de la Place Navone, la restauration de Saint-Pierre, la construction du baldaquin et des pylônes de la Basilique, la conception des palais Barberini et Monte-Citerio, ses œuvres éparses dans la ville éternelle, la systématisation de la place Saint-Pierre et la colonnade admirable dont il l'orna... étaient les garants de son habileté et de sa fécondité artistique¹. » Il avait même exécuté, d'après des dessins, les portraits de Charles I^{er} d'Angleterre et du Cardinal de Richelieu.

Mazarin déjà, en 1645, voulut décider le Cavalier à venir à la Cour de France. En 1662, Louis XIV fit une nouvelle tentative. Enfin, au mois d'avril 1664, l'abbé Benedetti fut chargé de se rendre à Rome et de demander au Bernin et à quelques autres archi-

1. Léon Mirot. *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*, t. XXXI.

tectes des projets pour la future façade du Louvre.

Bernin accepta, et ses dessins furent envoyés à la Cour. Toutefois, les négociations traînèrent durant une année, et c'est seulement le 18 avril 1665 que Louis XIV demanda au Pape l'autorisation nécessaire pour que le Cavalier pût s'absenter durant trois mois.

Le 29 avril, accompagné de son fils Paolo, âgé de 18 ans, de Mathia de Rossi, de Giulio Cartori, ses disciples, et de divers valets et familiers, il quitta Rome pour l'unique fois de sa vie.

Par Sienne, Viterbe et Balsène, la petite troupe gagna Florence, puis Bologne et Milan. Partout elle fut reçue avec une pompe royale. A Turin, à Saint-Jean-de-Maurienne et à Chambéry, l'accueil du duc de Savoie rivalisa de faste avec l'hospitalité du duc de Toscane.

La première étape en France fut Pont-de-Beauvoisin : « Tout le long de la route, les maires, échevins et consuls des villes avaient été informés de l'arrivée de l'illustre voyageur, et on les avait prévenus du protocole de l'accueil qu'il convenait de lui faire ». Son entrée dans la ville de Lyon fut particulièrement grandiose, et les mêmes honneurs qu'à un prince étranger lui furent rendus. Le Bernin s'embarqua sur la Loire, à Roanne; puis, de Briare, par Châtillon, Montargis, Fontainebleau et Essonnes, le cortège se dirigea vers Paris.

A Juvisy, le fameux visiteur fut reçu par Paul Fréart, Seigneur de Chantelou, que le Roi avait dé-

signé comme attaché à sa personne « pour l'entretenir et l'accompagner pendant qu'il serait en France ».

★
★ ★

Chantelou connaissait déjà le Bernin. Chargé de mission en Italie, il était d'un goût sûr et d'un jugement éclairé. Le Bernin ne parlait pas le français, mais Chantelou connaissait parfaitement la langue de son hôte : on va voir qu'il fut pour lui le plus fidèle et le plus utile des compagnons.

Quand le Bernin, renonçant à diriger en personne la construction des nouvelles parties du Louvre, reprit cinq mois plus tard le chemin de l'Italie, Chantelou écrivit sous la forme d'une longue lettre à son frère, Journal fort détaillé retraçant les faits et gestes du Bernin au cours de son séjour à la Cour.

Longtemps inédit, ce manuscrit fut retrouvé à la bibliothèque de l'Institut par Ludovic Lalanne et publié de 1883 à 1885 par la Gazette des Beaux-Arts². C'est à l'actuelle direction de cette grande revue que nous devons de pouvoir donner pour la première fois dans un format commode cet important document.

On y verra le génie du Bernin se déployer dans toute sa grandeur, et son caractère se manifester avec ses faiblesses, car Chantelou, tout en se livrant à une fervente apologie de son illustre ami, a fait œuvre d'historien impartial et véridique.

La lutte entre deux esthétiques se développe ici avec une âpreté rendue plus aiguë encore par les

questions de personnes : « Les Français étaient alors sous la dépendance des idées classiques de la Renaissance », écrit M. Marcel Raymond, qui ajoute : l'échec du Bernin est dû « à l'hostilité des artistes français qui ne voyaient pas sans envie la venue d'un étranger à qui on allait confier le plus important travail du royaume. Et si, en présence de la volonté souveraine du Roi, ils n'osèrent pas tout d'abord attaquer en face le Bernin, ils eurent recours à toutes sortes de moyens détournés pour affaiblir peu à peu son crédit et ils y parvinrent. Le Vau, Lebrun, Mansart, peu amis jusque-là, s'unirent devant l'ennemi commun ». Finalement, le Bernin s'en retourna comme il était venu.

L'unique vestige qui subsiste encore de son séjour en France est ce buste de Louis XIV dont il sera question presque à chaque page de ce Journal.

Mais le plus important ouvrage du Bernin que nous possédions, c'est bien évidemment la statue équestre du Roi, à laquelle le Cavalier travailla durant huit années à la fin de son existence et qui fut transportée en France seulement cinq ans après sa mort, en 1685. Mais l'esprit du Roi avait si bien évolué avec le temps que loin d'apprécier à sa valeur ce groupe équestre qu'on peut considérer comme le chef-d'œuvre du Bernin, Louis XIV, quand il le vit à l'Orangerie de Versailles, « le trouva mal fait et ordonna de le briser ». Finalement, Girardon le transforma en Marcus Curtius, et il fut relégué au fond de la pièce d'eau des Suisses où il se trouve encore,

en dépit des démarches faites pour lui faire donner une place digne de lui.

Au mois d'octobre 1665, la Gazette de France annonce en ces termes le départ du Cavalier : « Le 20 octobre, le chevalier Bernin, après avoir pris congé du roi et laissé un dessin de ce qui est à faire, pour l'accomplissement des bâtimens du Louvre, partit de cette ville pour retourner à Rome ; S. M. lui ayant fait donner, outre 10.000 écus qu'il a touchés avant que de venir en France, 11.000 écus en 3.000 louis d'or effectifs, avec un brevet de pension de 2.000 écus ; à son fils deux autres mille écus aussi avec un brevet de pension de 400 écus ; 2.000 écus à celui qui doit venir faire exécuter ses dessins, et pareille somme qui fut distribuée à ses domestiques, et donné des ordres pour le faire reconduire et traiter à ses frais jusque dans sa maison, comme lorsqu'il y est venu de Rome en cette ville, et durant le temps qu'il y a séjourné ».

Couvert d'or par le Roi, mais dépité de n'avoir point vu réaliser ses plans, le Bernin revint à Rome. Et la colonnade du Louvre fut finalement exécutée par Perrault qu'on verra passer dans ces pages comme un personnage épisodique. La première place y sera tenue par Chantelou le narrateur, par le Roi, par Colbert, et par l'abbé Butti, « personnage fort bien en Cour à l'allure d'agent politique secret », qui fut un des négociateurs de la venue en France du Cavalier. Les fonds seront meublés par le Poussin qu'on ne voit point mais dont on parle fréquemment,

par le Nonce, et par la plupart des grands seigneurs de la Cour et des artistes célèbres : Lebrun, Mignard, Corneille, Benserade, Le Nôtre, etc.

Un grand nombre d'entretiens avec le Bernin sur des questions artistiques se trouvent reproduits dans ce Journal, mais son intérêt pour l'histoire de la Cour, au début du règne de Louis XIV, n'est pas moins éminent que sa valeur esthétique. C'est à la fois un ouvrage d'art et un tableau de mœurs.

Certes, il ne faut pas chercher ici cette sûreté d'expression, ce style prestigieux qui donne tant de prix aux Mémoires de Saint-Simon. De plus, afin de ne point excéder les limites d'un volume du format courant, nous avons été contraints de pratiquer dans ce texte compact quelques coupures, et de lui imposer des divisions un peu arbitraires.

Tel qu'il est, nous pensons que ce Journal passionnera et les amateurs d'art, et les curieux d'Histoire.

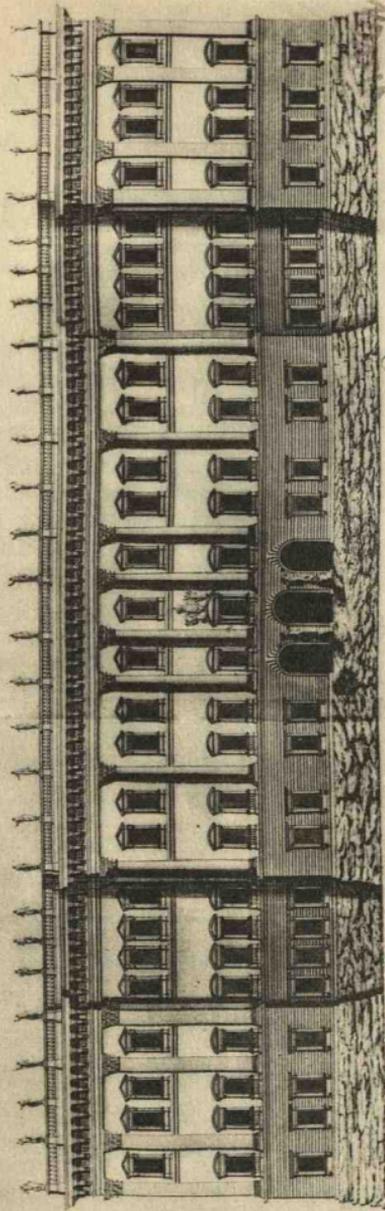
G. CHARENSOL.

A MONSIEUR MON TRÈS-CHER FRÈRE

Le désir que vous avez eu d'être instruit de tout ce qui regarde M. le Cavalier Bernin, que le roi a appelé de Rome en France pour le bâtiment du Louvre, a fait que j'ai tâché de me souvenir de ce qui s'est passé aux premiers jours de son arrivée, que je ne pensais pas encore à noter ces sortes de particularités, comme j'ai fait depuis. J'en ai donc dressé, suivant votre avis, une espèce de Journal que vous recevrez avec cette lettre.

Principal Entrée du Château de Louvre du côté de l'Oratoire du dessin de Cassin Bernin

1715



PROJET du BERNIN, pour la façade du LOUVRE

CHAPITRE PREMIER

53. 134
Chantelou se rend à la rencontre du Cavalier Bernin. — Installation à l'hôtel de Frontenac. — Visite de Colbert. — Le Bernin est présenté au Roi à Saint-Germain. — Il visite Paris. — Portrait du Cavalier. — Ses idées sur la sculpture. — Conversation avec Chantelou et avec le Nonce. — Le Cavalier travaille au plan de la façade du Louvre. — Il exprime le désir de faire le buste de Louis XIV.

Sur la fin du mois de mai 1665, le Roi étant à Saint-Germain-en-Laye, l'on eut nouvelle à la cour que le cavalier Bernin était arrivé en France, et il se répandit un bruit que S. M. lui avait fait donner à Rome, avant qu'il partît, 3.000 pistoles, mais qu'elle lui avait envoyé des gens pour avoir soin de le servir et le traiter depuis Marseille, avec ordre par où il passerait de le complimenter et de le loger.

M'étant trouvé un jour à la messe du Roi auprès de M. l'archevêque de Lyon, je lui demandai s'il avait nouvelle que le Cavalier y fût arrivé. Il me dit que non, mais qu'il avait reçu l'ordre de S. M. et l'avait envoyé, afin qu'à son arrivée l'on lui fît les présents de la ville, et que les échevins prissent soin de le loger ; que pour ce dernier point, c'était un honneur

tout extraordinaire et que la ville de Lyon ne faisait qu'aux princes du sang.

A quelques jours de là, m'étant trouvé, aussi par rencontre, auprès de M. Colbert, à la messe du Roi, il me dit que le cavalier Bernin arriverait dans deux jours à Paris.

1^{er} juin. 1665.

LE PREMIER JOUR DE JUIN, un laquais de ce ministre vint le soir me chercher de sa part, et l'étant allé trouver il me dit que le Roi m'avait choisi pour aller recevoir le cavalier Bernin, non pas en qualité de maître d'hôtel, mais comme envoyé pour l'entretenir et l'accompagner pendant qu'il serait en France.

2 juin.

Le deuxième, ayant pris le carrosse de M. Colbert, maître des requêtes, je m'en suis allé sur le chemin d'Essonne. A la sortie de Juvisy j'ai trouvé M. le cavalier Bernin. Ayant aperçu sa litière, j'ai fait signe qu'on l'arrêtât. J'ai descendu de carrosse, et, lui ayant aussi mis pied à terre, je le suis allé saluer, et lui ai fait mon compliment en français. J'ai connu d'abord qu'il ne l'entendait point, et lui ai dit en italien que je ne me hasarderais pas de lui faire des compliments en sa langue même, mais que je le suppliais de vouloir monter dans le carrosse que je lui avais amené. Son fils et le seigneur Mathie étaient descendus du leur et s'en sont venus me saluer. Après ces civilités, nous

sommes entrés, le Cavalier et moi, avec mon neveu votre fils que j'avais mené avec moi, dans le carrosse de M. Colbert. Quand nous y avons été, je lui ai répété en italien, au moins mal que je l'ai pu, mon compliment. Je lui ai expliqué l'ordre que j'avais reçu du Roi, la joie que j'en avais reçue, pour l'estime singulière que j'ai toujours faite de lui et de sa vertu. Je lui ai dit que j'avais même autrefois reçu des grâces de lui, m'ayant donné à Rome quelques académies de sa main, que je gardais chèrement. Je lui ai rapporté ensuite quelques maximes à observer dans les portraits de marbre que je lui avais entendu dire, et dont j'avais conservé la mémoire, pour le cas que je faisais de lui ; que de cela il pouvait juger si le commandement que le Roi m'avait fait de le venir recevoir et de demeurer auprès de lui, pendant qu'il serait en France, m'avait été agréable. Il m'en a remercié bien civilement, et après m'a dit que ce lui avait été un très-grand honneur d'avoir été appelé pour le service d'un roi de France ; qu'outre cela le pape, qui est son seigneur, lui avait ordonné de venir, mais que s'il n'y eût eu que ces deux considérations, il serait encore à Rome ; que ce qui l'avait principalement fait résoudre à sortir de chez lui, était qu'il avait appris de toute part que le Roi n'était pas seulement un grand prince, de grand cœur et de grand esprit, mais qu'il était le plus honnête homme de son royaume ; que cela lui avait donné la curiosité de le connaître et le désir de le servir ; que son regret, à présent, était de n'avoir pas des talents proportionnés à cet honneur, et pour correspondre à l'opinion qu'on avait conçue de lui. Tombant ensuite sur la matière pour laquelle il est venu, il a dit que le beau de toutes

les choses du monde, aussi bien que de l'architecture, consiste dans la proportion ; qu'on peut dire que c'est une partie divine, puisqu'elle tient son origine du corps d'Adam, qui a été non-seulement fait des mains de Dieu, mais qui a été formé à son image et semblance ; que la variété des ordres de l'architecture a procédé de la différence du corps de l'homme et de la femme, et des différentes proportions que l'on y voit, et a ajouté plusieurs autres choses sur cette matière qui nous sont assez familières. Il m'a dit après, au sujet des ministres, que M. le cardinal d'Estrées, le premier, et M. le cardinal légat ensuite, lui avaient parlé si avantageusement de M. Colbert, sous les ordres particuliers de qui il aurait à travailler, que cela avait achevé de le résoudre ; outre que le P. Oliva, jésuite, général de l'ordre des jésuites et son ami particulier, lequel il fut consulter dans la difficulté de se résoudre de venir, lui avait dit qu'il n'avait point à balancer, et que si un ange du paradis venait l'assurer qu'il mourrait dans le voyage, il lui conseilleraient pourtant de le faire. Je lui ai répondu que l'on était en France bien obligé au P. Oliva, et que je me persuadais que le Roi l'en remercierait. Dans ces sortes d'entretiens nous sommes arrivés à Paris, à l'hôtel de Frontenac que M. Colbert avait fait préparer pour y loger le Cavalier et sa famille. A la descente du carrosse, nous avons trouvé M. du May intendant des meubles et commis de M. Colbert, lequel a reçu et complimenté le Cavalier, l'a mené dans la chambre qu'on lui avait préparée. Elle était fort proprement meublée et accommodée. Il lui a montré après une galerie, des cabinets et autres commodités pour sa personne ; un autre appartement

pour le seigneur Paule, son fils, et pour le seigneur Mathie, architecte, travaillant sous lui, avec des chambres pour tous les autres. Cela fait, comme le Cavalier était fatigué, j'ai pris congé de lui et l'ai laissé reposer.

3 juin.

Le lendemain au matin, troisième, j'ai été le voir pour savoir ce qu'il pouvait désirer. Il m'a demandé des tables et autres choses nécessaires pour dessiner, lesquelles M. du May, qui s'est trouvé là, a ordonnées en diligence. Après dîner, M. Colbert est arrivé. Le Cavalier étant encore dans le lit, selon la coutume qu'ont les Italiens de s'y mettre après le repas, il a voulu se lever brusquement, mais M. Colbert n'a pas voulu, et lui a parlé à son lit. Il lui a témoigné d'abord une grande joie de le voir arriver en bonne santé. Le Cavalier lui en a rendu grâces avec beaucoup de compliments et lui a dit qu'il était venu avec un grand désir de bien servir le Roi et Son Excellence, pourvu qu'il en fût capable et fût assez heureux pour cela. Il lui a répété à peu près les mêmes choses qu'il m'avait dites le jour précédent, qui l'avaient engagé de s'embarquer à son âge dans un long et pénible voyage comme celui de France. Il lui a dit ce qui le regardait, lui, M. Colbert, en son particulier, que j'ai noté ci-devant ; et après ces compliments il l'a laissé, lui disant que le lendemain il viendrait le prendre au matin, pour le mener à Saint-Germain saluer le Roi.

4 juin.

M. Colbert est venu le lendemain, jour de la Fête-Dieu, prendre le Cavalier, comme il l'avait dit. Les seigneurs Paule et Mathie, l'abbé Butti et moi sommes entrés dans son carrosse. Il y avait un carrosse de la suite du Roi pour les gens du Cavalier. L'on est arrivé à Saint-Germain à neuf heures du matin. M. Colbert a été descendre chez lui, au vieux château, et y a été quelque temps avec le Cavalier, puis il l'a mené au château neuf, où est le logement de S. M. et des Reines. En entrant dans l'antichambre, l'on a appris que le Roi n'était pas encore habillé. M. Colbert est entré dans la chambre, et, après en être ressorti, il nous a fait faire le tour et a mené le Cavalier dans le cabinet de S. M., où étaient MM. les maréchaux de Gramont, du Plessis et autres personnes de haute qualité. Là, il s'est entretenu avec eux. Le Roi étant tout habillé, M. Colbert a fait entrer le Cavalier dans la chambre, et lui a fait saluer S. M., qui s'était mise à la croisée d'une fenêtre, avec le premier gentilhomme de sa chambre et le maître de la garde-robe. Le maréchal de Gramont y était aussi. Le Cavalier a fait son compliment au Roi avec une honnête hardiesse, et a dit à S. M., comme il avait fait à M. Colbert, les sujets qui l'avaient principalement engagé de venir en France. Après, venant au sujet du bâtiment du Louvre : « J'ai vu, Sire, a-t-il dit à S. M., les palais des empereurs et des papes, ceux des princes souverains qui se sont trouvés sur la route de Rome à Paris, mais il faut

faire pour un roi de France, un roi d'aujourd'hui, de plus grandes et magnifiques choses que tout cela. » Puis, se tournant vers ceux qui faisaient cercle autour du Roi, il a ajouté : « Qu'on ne me parle de rien qui soit petit. » A cela, le Roi a pris la parole et a dit qu'il avait quelque affection de conserver ce qu'avaient fait ses prédécesseurs; mais que si pourtant l'on ne pouvait rien faire de grand sans abattre leur ouvrage, qu'il le lui abandonnait ; que pour l'argent il ne l'épargnerait pas. S. M. ensuite lui a fait toute sorte de bon accueil. Puis M. Colbert l'a ramené au vieux château. L'on avait tendu dans les cours les tapisseries de la couronne pour la procession du Saint-Sacrement (car c'était le jour de la Fête-Dieu) celle des *Actes des Apôtres*, les *Triumphes de Scipion* et les autres du dessin de Jules Romain. Après que le Cavalier les a eu considérées et trouvées fort belles, il m'a prié de le mener à la chapelle, où il est demeuré longtemps en prière, et, après la cérémonie, il a dîné au chambellan avec M. Colbert et nous autres aussi. Il s'est, au sortir de table, allé reposer à la mode d'Italie, dans l'appartement de M. de Bellefonds. Sur le soir, M. Colbert l'a ramené à Paris.

5 juin.

Le cinquième, il l'est venu prendre au matin pour lui faire voir le Louvre, et a commencé par le dedans de la cour. Après, l'on a été aux Tuileries, puis le long du quai et de la grande galerie. Ensuite l'on a monté en carrosse, et M. Colbert l'a mené voir l'île du Palais, la Sainte-Chapelle, les salles du Palais, le

terrain qui est à la tête de l'église Notre-Dame, et de là dans l'île. Il a entré à la pointe de l'île, chez M. de Bretonvilliers, pour voir la belle situation du lieu. Il y a vu une galerie peinte par Bourdon, laquelle il a trouvé belle. Après cela, M. Colbert l'a ramené à l'hôtel de Frontenac.

6 juin.

Le sixième, pendant que l'on faisait des tables, et que l'on préparait les autres choses nécessaires pour dessiner, le temps s'est passé en conversation, et comme le cavalier Bernin est un homme dont le nom est fameux et la réputation grande, j'ai jugé aussi bien que vous, mon très-cher frère, que ce ne serait pas une chose inutile à notre commune étude et pour notre divertissement même de garder quelque mémoire de ce que je lui ai entendu dire. Vous qui ne l'avez point vu, serez peut-être bien aise que je vous fasse ici un léger crayon ou, comme disent les peintres italiens, un *squisse* de lui et de son esprit.

Je vous dirai donc que le cavalier Bernin est un homme d'une taille médiocre, mais bien proportionnée, plus maigre que gras, d'un tempérament tout de feu. Son visage a du rapport à un aigle, particulièrement par les yeux. Il a le poil des sourcils fort long, le front grand, un peu cavé vers le milieu et relevé doucement au-dessus des yeux. Il est chauve et les cheveux qui lui restent sont crêpés et tous blancs ; aussi de sa propre confession, il a soixante-cinq ans¹. Il est pourtant vigoureux pour cet âge-là et marche

1. Bernin étant né le 7 décembre 1598 était dans sa soixante-huitième année.

délibérément à pied, comme s'il n'en avait que trente ou quarante. L'on peut dire que son esprit est des plus beaux que la nature ait jamais formés ; car, sans avoir étudié, il a presque tous les avantages que les sciences donnent à un homme. Au reste, il a une belle mémoire, l'imagination vive et prompte, et, pour son jugement, il paraît net et solide.

C'est un fort beau diseur, et il a un talent tout particulier d'exprimer les choses avec la parole, le visage et l'action, et de les faire voir aussi agréablement que les plus grands peintres ont su faire avec leurs pinceaux. C'est pourquoi sans doute, il a si bien réussi dans l'exécution des comédies qu'il a composées. Elles ont eu, dit-on, une approbation universelle, et elles ont fait un fort grand bruit à Rome, à cause des décorations et incidents surprenants qu'il y introduisait, lesquels trompaient même ceux qu'il avait avertis auparavant. Le pape Urbain VIII, de qui il a été aimé et considéré dès sa plus tendre jeunesse, est cité par lui à tout propos. Une des premières choses que jé me souviens qu'il m'a dites est que ce pape, n'étant encore que cardinal, fut un jour chez son père, lequel était aussi sculpteur, et, considérant un ouvrage que le Cavalier finissait, âgé de huit ans seulement, le cardinal Barberin (c'est ainsi que s'appelait alors Urbain VIII) dit en riant à son père : « Seigneur Bernini, prenez-y garde. Cet enfant vous surpassera et sera sans doute plus habile que son maître. » Il dit que son père répondit à cela brusquement : « Que Votre Eminence sache qu'à ce jeu qui perd gagne. »

En parlant de la sculpture et de la difficulté qu'il y a de réussir, particulièrement dans les portraits de

marbre et d'y mettre la ressemblance, il m'a dit une chose remarquable et qu'il a depuis répétée à toute occasion : c'est que si quelqu'un se blanchissait les cheveux, la barbe, les sourcils et, si cela se pouvait, la prunelle des yeux, et les lèvres, et se présentait en cet état à ceux mêmes qui le voient tous les jours, qu'ils auraient peine à le reconnaître ; et pour preuve de cela, il a ajouté : Quand une personne tombe en pâmoison, la seule pâleur qui se répand sur son visage fait qu'on ne le connoît presque plus, et qu'on dit souvent : *Non pareo più desso* ; qu'ainsi il est très-difficile de faire ressembler un portrait de marbre, lequel est tout d'une couleur. Il a dit autre chose plus extraordinaire encore : c'est que, quelquefois, dans un portrait de marbre, il faut, pour bien imiter le naturel, faire ce qui n'est pas dans le naturel. Il semble que ce soit un paradoxe, mais il s'en est expliqué ainsi : Pour représenter le livide que quelques-uns ont autour des yeux, il faut creuser dans le marbre l'endroit où est ce livide, pour représenter l'effet de cette couleur et suppléer par cet art, pour ainsi dire, au défaut de l'art de la sculpture, qui ne peut donner la couleur aux choses. Cependant le naturel n'est pas, a-t-il dit, de même que l'imitation. Il a, après, ajouté une observation à faire dans la sculpture, de laquelle je ne suis pas demeuré si bien convaincu que des précédentes : « Un sculpteur, a-t-il dit, fait une figure avec une main en haut et l'autre posée sur la poitrine. La pratique fait connaître que cette main qui est en l'air doit être plus grande et plus pleine que l'autre qui est posée sur l'estomac ; et cela à cause que l'air qui environne la première altère et en consomme quelque chose de la forme ou,

pour mieux dire, de la quantité. » Pour moi, je crois que, dans la nature même, cette diminution se ferait ; ainsi qu'il ne faut pas faire dans l'imitation ce qui n'est pas dans la nature. Je ne lui dis pas, et depuis j'ai pensé que les antiques ont observé de faire les colonnes qu'ils posaient aux angles des temples plus grosses d'une seizième partie que les autres à cause, comme dit Vitruve, qu'estant environnées d'une plus grande quantité d'air qui mange de leur quantité, elles auraient paru moins grosses que les autres, qui leur sont voisines, quoiqu'elles ne le fussent pas en effet.

Me parlant ensuite de la peinture comparée à la sculpture, lesquelles ont eu toutes deux chacune leurs partisans, qui ont disputé longtemps dans ces siècles-ci, aussi bien que du temps des Grecs, à qui devait être donnée la préséance en noblesse et la prérogative d'honneur, il s'est efforcé, avec des raisons bien imaginées, de faire voir que la peinture est bien plus aisée et qu'il y a beaucoup plus de peine d'arriver à la perfection de la sculpture. Afin de mieux prouver sa proposition, il a posé un exemple : « Le Roi, a-t-il dit, désire de faire faire un bel ouvrage de sculpture. Pour cela, il en parle à un sculpteur, et lui laisse la liberté de choisir lui-même le sujet, selon son génie. S. M. lui donne pour cela une, deux ou trois années, et enfin autant de temps qu'il peut désirer pour bien perfectionner son ouvrage. Le Roi fait aussi la même proposition à un peintre pour un autre ouvrage de sa profession ; il lui accorde la même liberté du temps et du sujet, tels qu'il les voudra prendre. Si l'on vient, a-t-il continué, demander au peintre, le temps expiré et son ouvrage fini, s'il y a mis tout ce qu'il a

pu de la perfection de son art, il peut librement répondre qu'oui, ayant pu mettre dans son tableau non-seulement ce qu'il savait lorsqu'il a commencé d'y travailler, mais y ajouter encore ce que son étude particulière lui a pu faire acquérir pendant tout le temps qu'il a été à le faire, soit six mois, soit une année ou davantage. Il n'en est pas de même du sculpteur, a dit le Cavalier, car quand son ouvrage est achevé, si l'on lui demande aussi si c'est là tout le mieux qu'il sait faire, il pourra dire que non et avec raison, que c'est seulement ce qu'il savait lorsqu'il a commencé son ouvrage ; pour ce qu'il a appris depuis, il n'a pu l'ajouter à cet ouvrage où il ne pourrait changer l'attitude qu'il avoit arrêtée au commencement, ni la réformer à mesure que par l'étude il se rendait plus parfait dans sa profession. »

Étant, après, passés de sa chambre où nous étions alors dans sa galerie, il m'a dit qu'à Rome il en avait une dans sa maison, laquelle est presque toute pareille ; que c'est là qu'il fait, en se promenant, la plupart de ses compositions ; qu'il marquait sur la muraille, avec du charbon, les idées des choses à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit ; que c'est l'ordinaire des esprits vifs et de grande imagination, d'entasser sur même sujet pensées sur pensées ; que quand il leur en vient quelque'une, ils la dessinent. Leur en vient-il une seconde, ils la notent encore, puis une troisième et une quatrième, sans en purger ni perfectionner aucune, s'attachant toujours à la dernière production par un amour particulier qu'on a pour la nouveauté. Que ce qu'il faut faire en cette occasion pour remédier à ce défaut, c'est de laisser reposer là ces différentes idées sans les regarder d'un

mois ou deux, après lequel temps on est en état de faire choix de celle qui est la meilleure ; que si d'aventure la chose presse et que celui pour qui l'on travaille ne donne pas tant de loisir, il faut avoir recours à ces lunettes qui changent les objets de couleur, ou à ces autres qui les font voir ou plus grands ou plus petits, les regarder à revers, et enfin chercher par ces changements de la couleur, de la grandeur et de la situation, de remédier à la tromperie que nous fait l'amour de la nouveauté, lequel empêche presque toujours qu'on ne puisse faire choix de la meilleure pensée.

7 juin.

Le septième, il a commencé à travailler au dessin du Louvre et s'y est occupé toute la journée. Le soir, il a été à la promenade dans le carrosse que le Roi a ordonné pour lui. En voyant les couvertures du palais des Tuileries, il a dit que le défaut qu'il y a dans la hauteur de ces couvertures ne s'est pas sans doute introduit tout d'un coup, et sur ce sujet il a fait une comparaison et a dit que c'est de même qu'un homme, lequel aime à boire frais, il commande à son valet d'avoir bien soin de cela. Le valet dès la première fois satisfait bien au gré de son maître, le faisant boire fort frais. Le lendemain voyant que cela lui a plu, il le fait boire encore plus frais ; le lendemain davantage, et les jours suivants encore plus, et enfin jusques au point qu'il lui fait boire comme de la glace, pour ainsi dire, sans qu'il s'en aperçoive, sinon qu'enfin il en demeure malade. Il en est de

même de ces couvertures qui étaient basses dans un temps ; on les élève un peu davantage, puis un peu plus, et enfin si excessivement qu'elles ont presque autant de hauteur que le reste du bâtiment, et cela sans que l'œil s'aperçoive de l'horrible difformité. Je lui ai répondu en riant que les couvertures s'étaient faites hautes à l'imitation des chapeaux ; que la mode étant venue de les porter si bas, qu'à peine la tête y peut-elle rentrer, il y a lieu de croire qu'on baisserait aussi les couvertures.

Il a dit ensuite, au sujet du Roi, qui appelle d'Italie un architecte pour la servir, que cela n'est point honteux à la France ; qu'on avait recours à elle pour l'art militaire, et quand on aura besoin de gens pour discipliner des troupes, bien former des escadrons et commander des armées. Dans toutes ses conversations, il m'a presque toujours cité sur toute sorte de différents sujets Urbain VIII, soit pour rapporter quelques traits de son esprit qu'il avait, m'a-t-il dit, le plus vif et délicat qu'il ait connu dans toute sa vie, soit pour donner à connaître la grande familiarité qu'il avait avec lui.

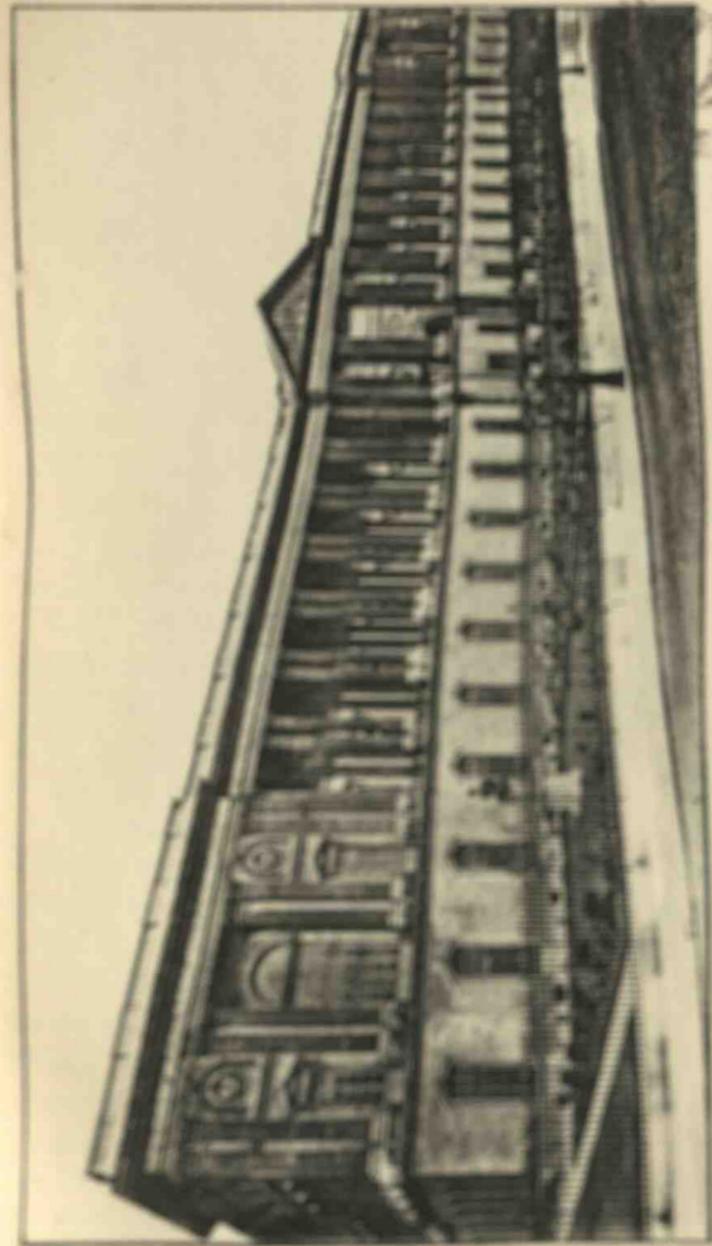
Lui parlant un jour, m'a-t-il dit, pour une jeune orpheline, afin de persuader à Sa Sainteté de lui donner une dot : « Très-saint-Père, lui disait-il, elle est bien belle. » Le Pape lui répondit tout aussitôt : « Si elle est belle, elle a sa dot. »

Il m'a dit que quand Urbain VIII fit fortifier Rome au temps de la guerre du duc de Parme, il voulait que le Cavalier eût la direction de la conduite des fortifications. Sur quoi, il répondit à Sa Sainteté : « Il faut auparavant que V. S. me donne la permission d'aller pendant trois ou quatre années en Flandre, pour y

acquérir la pratique de cet art. » Sur cela, il s'est mis à faire une réflexion et a dit que, le plus souvent, quand un prince trouve un serviteur à son gré et qu'il lui a donné sa confiance, il le charge de toutes choses et croit qu'il n'est rien de bien fait si ce n'est lui qui le fasse ; mais qu'il se trompe fort en cela, parce que s'il donnait aux personnes l'emploi des choses qui sont de leur talent et de leur expérience particulière, elles seraient mieux exécutées, et le prince bien mieux servi. Il a rapporté ensuite un beau mot qui fut dit au roi d'Espagne, Philippe IV, au sujet du comte-duc : Un prédicateur faisait le panégyrique de saint Jean l'Évangéliste, et lorsqu'il fut à la fin de son sermon, il feignit d'avoir oublié le point le plus remarquable qui est que saint Jean eut le privilège de reposer sur la poitrine de N.-S. ; « enseignement, dit-il, aux rois de permettre que leurs ministres se reposent sur leur poitrine, mais encore aussi à eux de ne se reposer jamais sur celle de leurs ministres ». J'ai rapporté sur ce sujet ce qu'un autre prédicateur avait aussi dit en chaire à Philippe III qui était père de celui-ci, au regard du duc de Lerme qui était son favori, mais favori si puissant qu'il disposait de tout en Espagne, comme s'il en eût été le roi, et avait des favoris qu'il fit grands d'Espagne. Son texte était : Quand le diable tenta N.-S. au désert et qu'il le porta sur le pinacle du temple et lui offrit de lui donner tous les royaumes qu'il voyait, pourvu qu'il voulût l'adorer. Le prédicateur sur cela fit une apostrophe au Roi et lui dit : « Que V. M. voie bien que donner tout à un seul est œuvre du diable. »

8 juin.

Le huitième, M. le nonce est venu voir le Cavalier. Il l'a trouvé le crayon à la main. Après avoir parlé du Louvre et discoursu quelque temps de la grandeur de ce bâtiment, il lui a demandé d'où vient qu'il y a des ouvrages qui plaisent beaucoup à l'abord, mais après, quand on les considère longtems, ou qu'on les revoit d'autres fois que la première, ils plaisent bien moins ou plus du tout, et qu'au contraire, il y a des ouvrages d'autres peintres qui ne touchent pas au commencement, mais de jour à autre viennent à plaire de plus en plus, et à la fin, quelquefois même, nous ravissent. Il a répondu que cela procède du savoir ou du non-savoir du peintre ; que les tableaux de celui qui n'a pas procédé par les bons principes et ne possède pas le fond du dessin, ayant seulement un beau coloris ou quelque agrément naturel, ces tableaux-là ne contentent que les yeux et non pas l'esprit, lequel y cherchant après sa satisfaction, laquelle il ne trouve que dans les ouvrages faits avec l'exacte observation de bonnes règles et remplis d'intelligence et de savoir, il se dégoûte et rebute aussitôt. Il a dit, par exemple, un tableau du Baroque qui avait un coloris vague et donnait quelque air agréable à ses figures, vu d'abord par les savants mêmes, plaira plus peut-être qu'un tableau de Michel-Ange, qui paraît à la première vue rude et mal plaisant, de sorte que, pour ainsi dire, on en détourne les yeux ; néanmoins, s'en détournant et le quittant, il semble, a-t-il ajouté, qu'il vous retienne ou vous rappelle, et l'on est contraint de dire, l'ayant



COLONNADE DU LOUVRE, construite par FERRAULT

LE CAROL

un peu examiné : « Ah ! cela est pourtant beau. » Il vous charme enfin insensiblement, et de telle manière qu'on a peine de le quitter ; et les autres fois qu'on le revoit, il semble toujours de plus en plus beau. Il arrive le contraire, a-t-il dit après, d'un ouvrage du Baroque, ou d'un autre peintre qui n'a pour partage que le coloris ou l'agrément naturel ; car cet ouvrage perd de sa beauté à chaque fois qu'on le revoit.

M. le nonce a dit, passant de là à un autre discours, que les papes, au lieu des ouvrages nouveaux qu'ils font tous les jours faire à Rome, pour l'embellissement de la ville, devraient faire restaurer ceux des antiques, comme les arcs de triomphe qui sont ruinés et à demi enterrés, et le Colisée aussi qui est un si beau et si grand ouvrage ; qu'on pourrait employer à cela les fonds qui s'emploient avec une apparence de vanité et de pompe trop grande à la canonisation des saints. Je lui ai répondu que peut-être que cela serait mal interprété ; que peu de gens connaissent la beauté de ces ouvrages antiques, que les autres n'approuveraient pas cet amour qu'il a pour eux. Le Cavalier a pris la parole et a fait un conte d'un peintre napolitain, et a dit : A Naples l'on n'aime que les bagatelles et les dorures. Un certain peintre, ayant ouï beaucoup de fois louer la beauté et la magnificence du Colisée, se résolut un jour d'aller exprès à Rome pour le voir. Quand il fut près de la ville, son chemin étant de passer par Saint-Grégoire, voyant là auprès de grandes mesures, il demanda à ceux qui se trouvèrent là ce que c'était ; ils lui dirent que c'était le Colisée. A ce mot, il s'arrêta court et se mit à le considérer, et comme il le vit en ruine, ainsi qu'il

est, et qu'il lui parut hideux : « Quoi ! s'écria-t-il, c'est donc là le Colisée qui passe pour une des merveilles de l'antiquité, le plus grand et superbe ouvrage qui en soit resté ». Cela dit, il tourna bride et, sans même entrer dans Rome, il reprit le chemin de Naples.

M. le nonce, changeant de matière, a demandé au Cavalier laquelle des figures antiques il estimait davantage. Il a dit que c'était le *Pasquin*, et qu'un cardinal lui ayant un jour fait la même demande, il lui avait répondu la même chose, ce qu'il avait pris pour une raillerie qu'il faisait de lui et s'en était fâché ; qu'il fallait bien qu'il n'eût pas lu ce qu'on en avait écrit, et que le *Pasquin* était une figure de Phidias ou de Praxitèle et représentait le serviteur d'Alexandre, le soutenant quand il reçut un coup de flèche au siège de Tyr ! qu'à la vérité, mutilée et ruinée comme est cette figure, le reste de beauté qui y est n'est connu que des savants dans le dessin. Le Cavalier a nommé après le *Torse du Belvédère* et a dit qu'on connaît que c'est un Hercule se reposant, quoiqu'il n'ait ni tête, ni bras, ni jambe. On dit que cette figure n'a jamais été achevée et que cela se voit visiblement. Il a ajouté qu'un jour Michel-Ange le considérant, et s'étant mis à genoux pour le mieux voir, le cardinal Salviati le trouva en cette posture, et s'en étonnant et lui parlant, il fut du temps sans lui répondre dans l'abstraction où il était ; mais revenant à lui et apercevant le cardinal, il dit : Ceci est l'œuvre d'un homme qui en savait plus que la nature ; c'est un très-grand malheur qu'elle soit perdue.

Je lui nommai, après, le *Laocoon* comme un des chefs-d'œuvre grecs. Il a dit qu'il était admirable,

mais que le torse était encore d'une plus grande manière. Je lui ai parlé ensuite du *Gladiateur* et de la *Cléopâtre* qu'il tient être du rang des plus belles statues. Lui parlant, après, de l'*Hercule de Farnèse*, il l'a loué comme étant d'un excellent maître grec ; mais il a dit qu'il a été fait pour être vu un peu de loin ; que là où il est posé, plus l'on s'en éloigne, plus il paraît admirable. M. le Nonce a nommé le *Taureau de Farnèse*, qui n'est considérable que par sa grande masse et quantité de figures, toutes d'une seule pierre, et, après, la *Vénus de Médicis*.

Parlant encore de Michel-Ange, le Cavalier a dit qu'à la porte Pie, qui est une des portes de Rome et du dessin de Michel-Ange, il avait voulu y faire de sa main le mascarón qui y est ; et à ce sujet a conté que le même cardinal Salviati qui était ami particulier de Michel-Ange, ayant une vigne près de cette porte, la lui offrit pour y aller quand il voudrait, et commanda au garde-robe de le recevoir dans la maison et dans le jardin comme lui-même, et de lui fournir tout ce qu'il demanderait. Le cardinal, étant allé à cette vigne à quelque temps de là, demanda des nouvelles de Michel-Ange à ce garde-robe. Il lui dit que c'était pitié et qu'il était devenu fou. Le cardinal tout étonné demanda comment. Le garde-robe dit avoir connu sa folie en ce qu'il l'avait trouvé diverses fois à l'écart avec son valet ; qu'il lui faisait ouvrir la bouche et ne cessait de lui crier : « Encore plus, encore plus ! », pour la lui faire ouvrir davantage ; qu'il ne prenait plus plaisir à rien qu'à faire faire la grimace à ce valet¹.

1. Le mascarón dont il s'agit représente un masque à bouche grande ouverte.

9 juin.

Le neuvième jour de juin, M. le Nonce et M. l'ambassadeur de Venise sont venus voir le Cavalier. Il leur a lu en ma présence un écrit qu'il a fait au sujet du bâtiment du Louvre qui contenait, et était de la forme qui s'ensuit :

« Réflexions que l'on doit se faire au sujet du bâtiment que veut faire le Roi. »

« Le roi de France d'aujourd'hui est un très-grand roi, grand par l'intelligence, grand par l'esprit et grand par la puissance. Il a le temps de faire de grandes choses parce qu'il est jeune et qu'actuellement son royaume est en paix. Il veut faire son palais en rapport avec ce qui vient d'être dit. Ce serait une grande faute s'il ne faisait pas un grand et majestueux monument ; et pour mettre en œuvre cette pensée, on a envoyé en Italie afin de faire venir quelqu'un exprès. »

« Eu égard à tout ceci, on devrait faire un grand et majestueux bâtiment. »

« D'un autre côté, on doit considérer que notre vie est courte. Le prince, résolu à faire quelque belle œuvre, surtout quand elle est de son goût, voudrait la voir et en jouir vite. Le Français, de sa nature, n'est pas très-flegmatique, et le calme de la paix en France ordinairement ne dure guère. Il n'y a pas d'emplacement pour commencer un grand bâtiment, à moins qu'on ne jette à terre une bonne partie de Paris, ce qui coûterait beaucoup de millions et beaucoup de temps ; et de ce bâtiment du Louvre, comme toujours, la plus grande partie est faite. »

« Eu égard à tout ceci, on ne devrait pas entreprendre des projets aussi vastes. »

« Avec la balance du jugement, on devra peser toutes ces raisons pour s'arrêter au parti le moins mauvais. »

Après avoir lu cet écrit, il a dit qu'il faisait à la façade du devant du Louvre deux appartements royaux accompagnés de tout ce qu'il juge nécessaire pour la commodité et pour la magnificence ; que comme l'étage du plan terrain du Louvre n'a pas assez d'exhaussement, il ne le fait servir dans sa façade que comme si c'était le piédestal de l'ordre corinthien qu'il met au-dessus ; et que ces deux appartements royaux se joindront au vieux bâtiment qui subsistera.

Ces messieurs, ayant longtemps discouru sur cet écrit, l'ont fort approuvé et ont loué la solidité des raisons du Cavalier, et puis s'en sont allés.

10 juin.

Le dixième, il a travaillé à ses dessins avec grande attache. Quelqu'un de chez lui ayant apporté un morceau de terre à modeler, il m'a demandé s'il y avait un moyen d'en avoir une charretée, afin d'occuper ses gens et qu'ils ne fussent pas sans rien faire. J'ai donné ordre qu'on lui en fît venir ce qu'il en demandait. Le soir, sur les six heures, j'ai fait venir le carrosse que le Roi a commandé pour le Cavalier, qui est un de ses carrosses de suite à six chevaux. Nous avons été jusques au Cours¹ sans qu'il ait dit

1. Le Cours-la-Reine.

un seul mot. Voyant qu'il ne parlait point à son ordinaire, je lui ai demandé s'il était malade. Il m'a dit que non, mais qu'il avait les esprits épuisés du travail de l'après-dinée. Il n'a point voulu entrer dans le Cours, mais ayant fait un tour le long de la rivière, il s'est mis à discourir agréablement à son ordinaire.

11 juin.

Le onzième, étant allé le matin voir le Cavalier, je l'ai trouvé dessinant quelques têtes sur le papier. Je ne les ai regardées qu'en passant et suis allé vers le seigneur Mathie, qui dessinait là auprès l'élévation de la façade du Louvre. Ayant un peu considéré cet ouvrage, je suis revenu au Cavalier, qui a quitté ce qu'il faisait et, me tirant à part, m'a dit par forme de confidence qu'il était bien empêché ; que de divers côtés que l'on lui faisait entendre que le Roi désirait de lui qu'il fit son portrait et celui de la Reine, et que pourtant M. Colbert ne lui en avait pas parlé ; que M. de Créqui avait été le premier à le lui dire, M. de Lionne après, et puis M. le cardinal Antoine ; que véritablement il n'avait rien tant à cœur que de plaire au Roi et le servir en ce qu'il pourrait ; que, s'il était vrai que Sa Majesté voulût cela de lui, qu'il serait bien aise d'y travailler au plus tôt ; qu'il avait fait état de s'en aller à la fin d'août, mais que pour un tel ouvrage il demeurera volontiers jusques à la fin d'octobre, deux mois au delà de ce qu'il avait projeté ; qu'il ne pouvait pas passer ici l'hiver à cause du froid, ni se mettre en chemin plus tard que

le mois de novembre à cause de son âge. Je lui ai répondu que M. Colbert avait dessein de lui faire la même proposition qu'avaient faite ces messieurs; qu'il m'en avait parlé à moi; mais que, comme il ne m'avait pas dit d'en parler, je ne l'avais pas fait. J'ai ajouté que M. Colbert réservait sans doute à lui faire cette proposition qu'il eût l'esprit libre et dégagé du dessin auquel il était occupé¹. Il m'a réparti que cela ne l'empêchait de rien, parce qu'il se préparerait pendant que Mathie mettrait au net ses dessins : que c'était pour cela qu'il avait demandé de la terre afin de faire des ébauches de l'action qu'il pourrait donner au buste, en attendant qu'il travaillât à la ressemblance. Il a répété qu'il donnerait volontiers deux mois au delà de ce qu'il avait projeté; que ce n'était pas que, s'il fallait dix années (s'il avait à vivre tant), il ne les donnât avec plaisir, quand même il devrait mourir ici; qu'il était tellement obligé au Roi du traitement honorable qu'il recevait qu'il devait employer le reste de sa vie pour le reconnaître. Je me suis offert d'écrire ces choses à M. Colbert, il m'a dit qu'il n'en était pas besoin; qu'il chercherait quelques pensées entre ci et mercredi que retournerait M. Colbert; qu'alors il lui en parlerait lui-même; qu'il croyait que son dessein serait prêt pour

1. « On porta chez lui le plus beau bloc de marbre qu'on pût trouver. Il travailla d'abord sur le marbre et ne fit pas de modèle de terre, selon l'usage des autres sculpteurs. Il se contenta de dessiner en pastel deux ou trois profils du visage du Roi, non à ce qu'il disait, pour les copier dans son buste, mais seulement pour rafraîchir son idée de temps en temps, ajoutant qu'il n'avait garde de copier son pastel, parce qu'alors son buste n'aurait été qu'une copie, qui de sa nature est toujours moindre que son original. » *Mémoires*, de Charles Perrault.

le porter au Roi le jeudi, et qu'alors il en saurait la résolution.

Nous avons été ensuite voir la procession de l'octave du Saint-Sacrement de la paroisse Saint-Sulpice ; et, en attendant qu'elle passât, le Cavalier est entré dans le Luxembourg qu'il a fort considéré, et après a dit que c'était ce qu'il avait vu de plus beau depuis qu'il était en France.

CHAPITRE II

Conversation avec le Cavalier. — Le Bernin visite diverses églises. — L'Académie Royale vient le complimenter. — Anecdotes sur le Carrache. — Bernin se rend à Saint-Germain pour présenter à Louis XIV les plans du Louvre. — Le Roi lui demande de faire son portrait. — Le Cavalier fait quelques dessins de la tête du Roi. — Anecdotes sur Michel-Ange. — Les façades du Louvre. — Bernin dessine l'autel du Val de Grâce. — Il ébauche le buste du Roi. — Voyages à Saint-Germain.

12 juin.

Le douzième, l'étant allé voir, il m'a dit que le dévoiement, qu'il avait déjà eu une fois, l'avait travaillé de nouveau. Je l'ai accompagné aux PP. de l'Oratoire, où il a entendu la messe. Retourné qu'il a été au logis, le voyant abattu, je lui ai conseillé de se mettre au lit et de ne manger rien de solide. Je lui ai même demandé s'il voulait que j'écrivisse à M. le premier médecin à qui le Roi avait ordonné d'avoir soin de sa santé. Il m'a dit que non, et s'est couché. Sur les cinq ou six heures du soir que j'y suis allé,

il m'a dit qu'il se trouvait un peu mieux, mais qu'il ne sortirait point. Il s'était levé et j'ai été bien deux heures à me promener avec lui dans sa salle à discuter de la peinture.

Il me souvient, entre autres choses, qu'il m'a dit que quand on montrait à Michel-Ange Bonarroto quelques ouvrages d'un bon maître, il avait accoutumé de dire : « Cela est d'un grand coquin, d'un grand méchant. » Qu'aux ouvrages médiocres il disait : « C'est d'un brave homme ; cela ne fait de peine à personne. »

Le Cavalier parlant des différents goûts qu'on a pour les choses, et de ce qu'il ne se voit rien qui ait une approbation générale, il a dit que la différence des esprits en est la cause, qu'il faudrait qu'il n'y en eût que d'une sorte pour faire qu'une chose plût à tout le monde ; que, quand il eut fait la *Daphné*, le pape Urbain VIII (il n'était alors que cardinal) l'étant allé voir chez lui, le cardinal de Sourdis, qui était avec Sa Sainteté, dit au cardinal Bourghèse, pour qui elle avait été faite, qu'il aurait scrupule de l'avoir dans sa maison ; que la figure d'une belle fille nue, comme celle-là, pouvait émouvoir ceux qui la voient. Sa Sainteté repartit qu'avec deux vers il se faisait fort d'y donner remède. Et de fait, sur cela, le pape fit une épigramme prise de la fable, qui dit qu'Apollon ayant longtemps couru après Daphné, sur le point qu'il était de l'attraper, elle fut changée en laurier, dont il prit des feuilles dans le transport de son amour ; lesquelles ayant été portées à la bouche et trouvées amères, il dit que Daphné l'était pour lui aussi bien après son changement que devant. La substance de l'épigramme dit que « le plaisir après lequel

nous courons, ou n'est jamais atteint, ou s'il est atteint, ne donne, en le goûtant, que de l'amertume. » L'épigramme est latine et dit ainsi :

Quisquis amans sequitur fugitivæ gaudia formæ,
Fronde manus implet, baccas seu carpit amaras.

13 juin.

Le treizième, sur les cinq heures du matin, le Cavalier m'a envoyé prier qu'il pût aller voir les maisons des PP. Jésuites. J'ai envoyé quérir le carrosse du Roi, et, après avoir entendu la messe avec lui aux PP. de l'Oratoire, nous sommes allés au Noviciat des Jésuites, où il a entendu encore une messe, laquelle finie, il s'est mis à considérer le tableau du grand autel, et a dit qu'il lui semblait qu'il était du Poussin. Il l'a trouvé fort beau, et l'église aussi. Je lui ai dit que ç'avait été M. des Noyers qui l'avait fait bâtir, et que mes frères et moi nous en étions un peu mêlés. Il l'a considéré alors avec plus d'attention et a dit que les ornements qui y sont, sont bien exécutés. Il est entré ensuite dans la maison et dans le jardin. Le menant après au collège de Clermont, quand il a été devant Luxembourg, il a voulu descendre de carrosse, pour faire voir ce palais à son fils et au seigneur Mathie, qui étaient avec lui, répétant ce qu'il avait dit le jour précédent, que c'était ce qu'il avait vu de plus beau en France. Quand il a été dans la cour, il a fait mesurer la largeur des loges, puis il a passé dans le jardin et a fort considéré et fait considérer à son fils et à l'autre cette façade.

De là nous avons été au collège de Clermont où, après avoir prié Dieu dans l'église, il n'a demeuré qu'un moment et s'en est revenu à l'hôtel de Frontenac.

Sur les quatre heures, M. le Nonce et l'abbé Butti sont venus le voir. L'on est allé au Val-de-Grâce. Il a beaucoup examiné l'église et a monté au haut de la coupole pour voir ce que Mignard y a peint. Il est ensuite entré dans le couvent que M. Tubeuf qui s'est trouvé là lui a fait voir. Le Duc, architecte, et beaucoup d'autres gens y étaient. Il est allé de là voir le modèle de l'autel. L'ayant regardé longtemps, M. Tubeuf lui en a demandé son sentiment. Il ne lui a répondu autre chose, sinon que Michel-Ange Buonarroti avait accoutumé de dire que l'argent qui se dépensait en dessins profitait à cent pour un. Revenu au logis, je lui ai demandé pourquoi il n'avait rien dit de ce modèle. Il m'a répondu qu'il avait vu que ce jeune architecte (c'est Le Duc dont il voulait parler) ne prenait pas bien les choses qu'on lui disait, ce qu'il avait remarqué quand on avait parlé du dôme du Val-de-Grâce qu'il disait être de la proportion de celui de Saint-Pierre de Rome, ce qui n'était pas ; ce jeune architecte avait réparti que chacun a son goût ; que, pour ne déplaire à personne, il n'avait rien dit des ornements dont on avait gâté l'église, ni des autres choses qui y sont défectueuses. Parlant à un autre du dôme de ladite église, il lui a dit qu'on avait mis une bien petite calotte sur une grosse tête ; et cela est très-facile à remarquer.

14 juin.

Le quatorzième, il a été voir l'église des Théatins, et les PP. lui ayant demandé ce qu'il lui en semblait, il n'a rien répondu, sinon : « Je crois qu'elle sera belle », et sur ce qu'ils lui ont dit que le *Jésus* de Rome avait la voûte trop basse, qu'à Saint-André de La Val qui avait été fait sur le même modèle, l'on l'avait tenue plus haute, il a dit que l'une et l'autre avaient leur proportion ; qu'il ne faut pas chercher à donner de l'élévation qu'à proportion de la largeur, parce qu'autrement l'on étoit incommodé d'avoir à lever la tête si haut ; et qu'un architecte à qui l'on faisait voir une fois une église trop exhauscée, s'avisa, pour s'en moquer, d'étendre son manteau au milieu sur le pavé, et puis se coucha dessus à la renverse pour la considérer et faire connaître qu'on ne pouvoit autrement la voir à son aise. Il a dit à ces PP. que quand leur église serait couverte, elle en paraîtrait plus grande, et a conté à ce sujet ce qui étoit arrivé au pape d'aujourd'hui qui, ayant fait commencer une église à Castel-Gandolfe, quand il la fut voir, y mena un cardinal qui la trouva trop petite ; que le pape, qui entend assez les bâtimens, témoigna approuver son avis, et dit qu'il y ferait remédier ; que le remède qu'il y donna fut de faire la voûte de l'église, qui ne l'étoit pas alors ; qu'à un an ou deux de là Sa Sainteté y retournant avec ce même cardinal et lui en demandant son sentiment, il la trouva bien et crut que le pape l'avait fait abattre et rebâtir, lui paraissant, à ce qu'il dit, d'un tiers plus grande

qu'elle n'avait fait la première fois, ce qui venait seulement, à ce qu'il a dit, de ce qu'elle avait été couverte.

Il leur a dit encore qu'il serait bon qu'il y eût quelque partie qui avançât sur le devant, parce que les églises qui sont rondes tout à fait, quand on y entre, on fait ordinairement sept à huit pas, ce qui empêche qu'on n'en puisse pas bien voir la forme. Et à propos du rond, il a dit qu'Archimède ayant brûlé et détruit par ses inventions les vaisseaux des ennemis, le Roi lui envoya quantité d'or qu'il refusa, et dit qu'il fallait en faire présent aux dieux, qui avaient fait trouver le cercle et le compas avec quoi l'on fait le cercle.

15 juin.

Le quinzième, il a travaillé à ses dessins avec grande assiduité. Le soir, il a été voir la maison de M. Le Coigneux au faubourg Saint-Germain, l'abbé Butti m'ayant dit qu'il en estimait la situation digne d'être montrée au Cavalier ; mais il ne l'a pas trouvée belle.

16 juin.

Le seizième, l'Académie royale des peintres et sculpteurs est venue en corps complimenter le Cavalier. Il l'a reçue avec beaucoup de civilités et a entretenu ces messieurs fort agréablement d'historiettes touchant leur profession. Il leur a conté, entre autres, qu'étant encore jeune et allant à l'Académie, il

rencontra un jour Annibal Carrache, lequel y vint avec lui, et que l'Académie, voyant ce grand peintre, lui déféra l'honneur de poser le modèle, ce qu'il fit sans en approcher, disant seulement au modèle : « Mettez-vous de telle sorte, reposez sur une telle jambe, levez le bras de l'autre côté, baissez l'autre, inclinez la tête de telle façon » et que le modèle posé, Annibal dessina après comme les autres. Au sujet des modèles, il leur a dit qu'on en a trouvé fort rarement de beaux ; qu'un jour un faquin (un commissionnaire) lui étant venu apporter quelque chose, il vit qu'il avait le plus bel estomac du monde, qu'il le dessina sans le lui dire, pour ce que peut-être il n'eût pas voulu le permettre ; que pour en avoir le temps et et l'arrêter, il lui fit apporter du vin, puis le paya au double ; qu'une autre fois il lui fit dépouiller les bras qu'il trouva merveilleusement beaux, et un autre jour qu'il avait un modèle nu, il le fit venir afin de l'appriivoiser ; que ce modèle lui dit qu'il gagnait quinze écus par mois, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'en gagner autant, sans se donner tant de peine ; que, s'y étant résolu, il le fit la première fois mettre dans une posture assez aisée, la jambe droite croisée sur la gauche et le menton appuyé dans sa main, de son bras droit, et dont le coude appuyait sur le genou ; qu'ayant été quelque temps ainsi, qu'il lui dit, peur de le rebuter la première fois, qu'il pouvait se lever et se reposer ; et à quelque temps après, lui ayant dit de se remettre, il se remit, mais qu'il posa la jambe gauche sur la droite et le coude gauche sur le genou, qui était le contraire de la posture où il était auparavant. On lui dit que ce n'était pas ainsi qu'il était. Il insista que si, et comme on disait que non, il se

lève, prend ses habits, et sortit tout en colère, jurant que de sa vie il ne reviendrait, et qu'il voyait bien que l'on se moquait de lui.

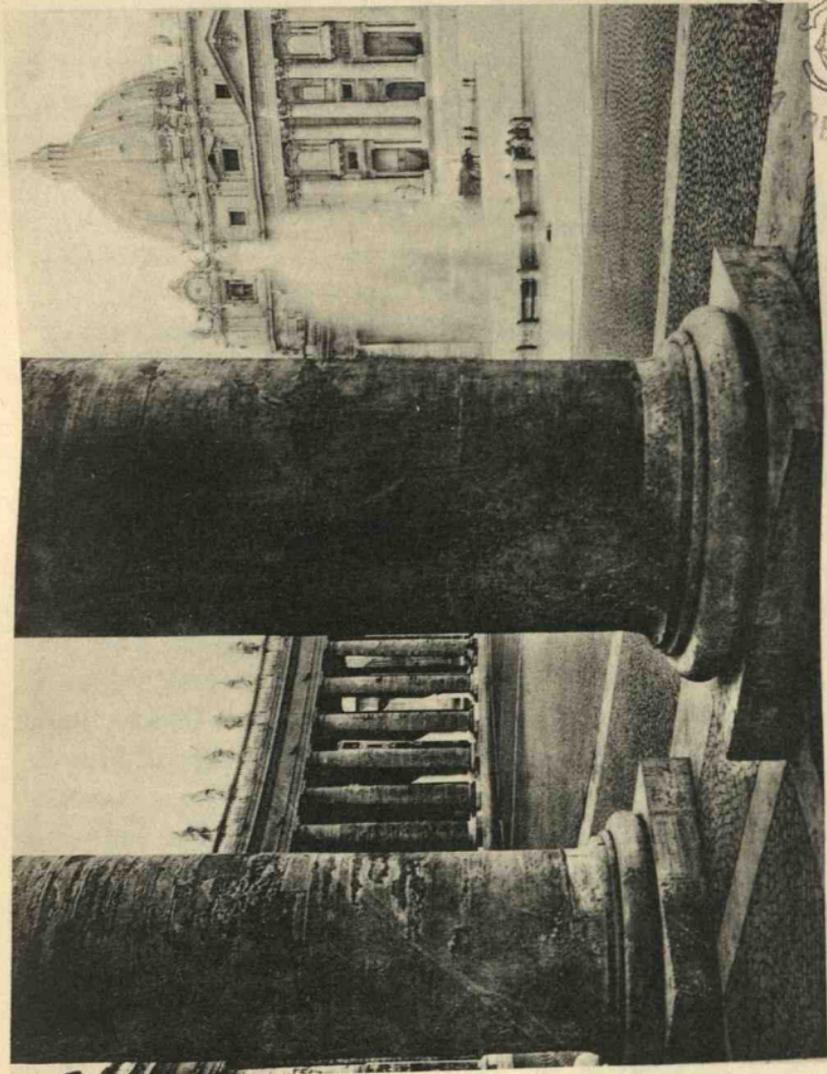
Il a conté encore quelques autres pareilles choses, puis ces messieurs s'en sont allés, le Cavalier les laissant au lieu où il était allé recevoir, qui était au bout, à l'entrée de sa salle. Quelques personnes depuis ont dit que l'Académie s'était plainte de ce qu'il ne l'avait pas reconduite ; mais il l'a traitée comme il a fait les plus grands seigneurs, et comme il a traité M. Colbert même.

17 et 18 juin.

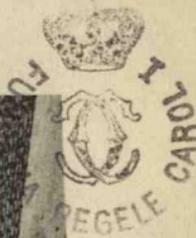
Les dix-septième et dix-huitième, le Cavalier a travaillé avec une assiduité grande à ses dessins, afin qu'ils fussent prêts pour les faire voir à M. Colbert que l'on attendait à Paris. Le soir, M. le Nonce l'étant venu voir, l'a mené à la promenade. Il m'a répété, en le quittant, ce qu'il m'avait déjà dit d'autres fois qu'il commençait à s'accoutumer au vin français, mais qu'on lui faisait trop bonne chère.

19 juin.

Le dix-neuvième, M. Colbert est venu chez le Cavalier ; je n'y étais pas encore. Il lui a fait voir le plan du Louvre, lequel ne lui a pas agréé, à ce que m'a dit le seigneur Paule, quand je suis venu, à cause qu'il a fait le pavillon du Roi au pavillon proche de Saint-Germain-l'Auxerrois, et qu'il serait, a-t-il dit,



LA COLONNADE DE SAINT-PIERRE



exposé au bruit qui se fait au port de l'École, et que de plus ayant fait des loges afin que le Roi pût monter et descendre en carrosse à couvert, c'étaient des places où des gens qui voudraient faire un mauvais coup pourraient se cacher, et derrière les colonnes qu'il fait pour porter le vestibule. Le Cavalier ne m'a rien témoigné de cela, mais il en a été plus sombre.

20 juin.

Le vingtième, nous sommes allés à Saint-Germain-en-Laye avec M. Colbert. Le Cavalier a présenté au Roi son plan du Louvre avec l'élévation de la façade. Le tout a tellement plu à S. M. qu'elle lui a dit qu'elle se savait bon gré d'avoir prié le Pape de lui permettre de venir. Ayant remarqué, entre autres, un écueil ou espèce de rocher, sur lequel il a fait l'assiette du Louvre, lequel il avait couvert d'un papier où était dessiné un rustique, fait pour avoir à choisir, à cause que cet écueil était de difficile exécution, le Roi ayant considéré l'un et l'autre, a dit que cet écueil lui plaisait bien plus, et qu'il voulait qu'il fût exécuté de la sorte. Le Cavalier lui a dit qu'il l'avait changé, s'imaginant que, comme c'est une pensée toute nouvelle, que peut-être elle ne plairait pas, outre qu'il faudrait que cet écueil, pour réussir dans son intention, fût exécuté de sa main. Le Roi a répété que cela lui plaisait extrêmement. Sur quoi le Cavalier lui a dit qu'il a la plus grande joie du monde de voir combien S. M. a le goût fin et délicat, y ayant peu de gens, même de la profession, qui eussent pu en juger si bien. Le Roi a dit de faire aussi un dessin

pour la façade du côté de la cour des cuisines, à quoi il a dit qu'il travaillerait ; puis s'est retiré.

A la sortie, nous sommes allés à la chapelle où le Cavalier a demeuré longtemps en prière, et de temps en temps baisait la terre.

J'ai appris que le Roi, quand le Cavalier a été sorti, a été chez la Reine-Mère lui montrer les dessins qu'il avait retenus, et lui a dit qu'il en était extrêmement satisfait ; qu'il y avait trois ou quatre ans qu'il avait dans l'esprit de faire un logement digne des rois de France, et de lui ; que tous les dessins qu'il avait vus auparavant ne l'avaient point contenté ; ce qui l'avait obligé d'appeler d'Italie ici le cavalier Bernin ; qu'à présent il avait l'esprit en repos ayant confié ce soin au plus habile homme de l'Europe ; qu'ainsi dorénavant il n'avait rien à se reprocher.

J'oubliais de dire que le Roi l'a prié de faire son portrait. Il a répondu à S. M. que c'était une chose difficile, et qui lui donnerait de la peine à elle, parce qu'il aurait besoin de la voir vingt fois, et deux heures chaque fois. J'ai encore appris que le Roi, le soir, avant que de souper, avait apporté à la Reine le dessin du Cavalier, et avait dit qu'il en était très-satisfait, mais qu'il ne l'expliquerait pas ; qu'il en avait déjà tant parlé, que sa bouche en était lasse.

21 juin.

Le vingt et unième se passa à chercher des marbres. L'on fut aux Tuileries et le long de l'eau, puis en divers autres lieux, le soir au Val-de-Grâce, où parmi plusieurs blocs le Cavalier n'en a trouvé que deux,

encore douteux. L'on a donné ordre d'en apporter un morceau qui était aux Tuileries et de sur un de ceux du Val-de-Grâce.

22 juin.

Le vingt-deuxième, le seigneur Mathie a pris les mesures nécessaires pour travailler à la façade de la cour des cuisines. Le Cavalier y a été aussi lui-même, et ayant su que l'on n'avait pas encore apporté la pièce de marbre qu'il avait demandée, il s'est fâché. Le retardement venait, à ce qu'a dit M. Perrault, de ce qu'on voulait proposer au Cavalier de faire une statue au lieu d'un buste, et que M. Colbert avait écrit pour cela à M. l'abbé Butti ; mais le Cavalier a répondu qu'il fallait faire un buste, par plusieurs raisons ; que c'était par où l'on commençait ; que dans le buste l'on faisait recherche de particularités et délicatesses, ce qu'on ne faisait pas dans la statue ; que le premier se faisait pour être tenu dans une chambre, l'autre dans une galerie ; le buste pour être vu de près, la statue de loin ; et que par conséquent qu'il le fallait de sept à huit pieds de haut ; qu'il n'y avait pas de marbre ici, même pour un buste ; à plus forte raison qu'il n'y en avait pas pour une statue. Tout cela a été écrit à M. Colbert, et que le Cavalier demandait au Roi une heure pour dessiner, le lendemain, au cas que Sa Majesté voulût la donner.

23 juin.

Le vingt-troisième, à quatre heures du matin,

M. Perrault m'est venu trouver pour me dire que le Cavalier pouvait aller à Saint-Germain. J'ai envoyé quérir le carrosse du Roi, et nous y sommes allés. Nous y avons trouvé Sa Majesté jouant à la paume. Le Cavalier a eu le temps de considérer le Roi. Il a dîné chez M. de Lionne, et après qu'il a eu dîné et dormi, M. Colbert m'a envoyé dire d'amener le Cavalier. Sa Majesté l'a fait entrer un quart d'heure après. Elle se préparait cependant pour donner audience à l'ambassadeur d'Angleterre et au résident de Danemark. Le Cavalier a dessiné d'après le Roi une tête de face, une de profil, et après nous nous en sommes revenus à Paris.

24 juin.

Le vingt-quatrième, il a travaillé au modèle de son buste jusques à sept heures du soir qu'il a été à Saint-Jean faire ses prières à cause de la fête du jour, et de là se promener le long de la rivière.

25 juin.

Le vingt-cinquième, M. Colbert lui a remis entre les mains les dessins du Louvre. M. le Nonce les voyant et le félicitant de l'approbation que le Roi leur avait donnée, le Cavalier a dit que Dieu en était l'auteur, qu'avant que d'y travailler il s'était recommandé à lui, et, tous les jours depuis qu'il lui avait demandé la grâce d'y réussir ; que ce qu'il avait fait, il pouvait dire que c'était Dieu qui le lui avait inspiré, pour ce que, quand il n'aurait pas eu la sujétion

de s'accommoder à ce qui était de fait au Louvre, il n'aurait pu rien concevoir de plus magnifique que ce qu'il a arrêté ; que quand l'ouvrage sera achevé, il sera sans doute le plus grand et le plus noble palais de l'Europe ; et en France où l'on ne venait voir que des armées on viendra voir de l'architecture plutôt qu'ailleurs.

M. Tubeuf et M. de Bartillat, ce même jour, sont venus le prier, de la part de la Reine-Mère, de faire un dessin pour l'autel du Val-de-Grâce. Il leur a témoigné qu'il avait peur que cette prière ne fût pas le mouvement du directeur des religieuses qui lui en avait déjà parlé ; que pour ce sujet il eût été bien aise d'en avoir un ordre par écrit. Je lui ai dit que ces messieurs étaient l'un le surintendant de la maison, l'autre le trésorier de la maison de la Reine, lesquels l'assuraient que c'était le désir de Sa Majesté. Il leur a dit que, cela étant, il y penserait.

Il a travaillé tout le jour au modèle de son buste. Le soir, nous sommes allés à la promenade avec M. le Nonce et l'abbé Butti. Au sujet de la grande attache qu'il a au travail, M. le Nonce lui a demandé s'il avait bien fait cent figures de marbre dans sa vie. Il lui a répondu que Michel-Ange, qui a vécu quatre-vingt-douze ans, n'en a fait que neuf ou dix dont il y en a quelques-unes imparfaites. Il a dit qu'il était grand sculpteur et peintre, mais un divin architecte, d'autant que l'architecture consiste tout en dessin ; que dans la sculpture et dans la peinture, il n'avait pas eu le talent de faire paraître les figures de chair, qu'elles n'étaient belles et considérables que pour l'anatomie. J'ai dit que dans les mêmes mêmes, il faisait paraître des muscles, comme l'on voit dans

cette figure de la *Nuit*, qui est à Florence, et qui a tant été chantée. Il a, sur cela, rapporté des vers faits pour la louer, du vivant de Michel-Ange, qui y répondit lui-même au nom de la *Nuit*.

La Notte che tu vedi in si dolci atti
 Dormir, fù da un Angelo scolpita
 In questo sasso ; e, perche dorme, ha vita.
 Destala,, se no'l credi, e parlerati¹.

RISPOSTA DI MICHEL-ANGELO IN PERSONA DELLA NOTTE.

Grato m'è il sonno, e più d'esser di sasso,
 Mentre ch'il danno e la vergogna dura.
 Mon veder, non sentir, m'è gran ventura ;
 Però non mi destar ; deh ! parla basso².

Ces vers furent faits pendant que la République de Florence était dans l'oppression et auparavant que les grands-ducs s'en fussent rendus maîtres.

Continuant à parler de Michel-Ange et de ses ouvrages, le Cavalier a dit qu'Annibal Carrache entrant un jour dans la Minerve (l'église) avec plusieurs de son école, un d'eux, qui était Florentin et par conséquent grand louangeur de ses compatriotes, lui dit : « Hé bien, seigneur Annibal, que dites-vous de cette statue de Christ ? » « Vertubleu, dit Annibal, elle est de Michel-Ange. Considérez-en bien la beauté, vous autres (se tournant vers la compagnie). Mais pour la

1. « *La Nuit* que tu vois dormir en si douce attitude, fut sculptée dans cette pierre par un Ange ; et elle est vivante, car elle dort. Réveille-la, si tu ne le crois pas, et elle te parlera. »

2. *Réponse de Michel-Ange au nom de la Nuit* : « Il m'est doux de dormir et encore plus d'être de pierre, pendant que durent le dommage et la honte. Ce m'est un grand bonheur de ne pas voir et de ne pas entendre. Ainsi ne me réveille pas ; de grâce, parle bas. »

bien connaître, il faudrait bien voir comme les corps étaient faits dans ce temps-là », se raillant de ce que Michel-Ange n'avait pas imité la nature.

Il a parlé ensuite de la proposition qu'il avait faite au Pape de transporter la colonne Trajane dans la place où est la colonne Antoniane, et d'y faire deux fontaines qui eussent baigné toute la place ; qu'elle eût été la plus belle de Rome. M. le Nonce a demandé si cette colonne Trajane était un bel ouvrage. Il a dit que c'était l'ouvrage des plus grands hommes qui aient été. M. le Nonce a demandé ensuite si l'on l'appelait *Trajane* à cause de Troie ; ce qui a fait rire la compagnie.

Parlant de l'eau et de la façon de la mesurer, il a dit qu'il la fallait mesurer à l'horloge.

26 juin.

Le vingt-sixième, j'ai écrit à M. Colbert, à la prière du Cavalier, qu'il aurait besoin d'aller à Saint-Germain le dimanche 28, afin de voir le Roi ; que ce serait sans incommoder Sa Majesté ; qu'il suffisait qu'il vît le Roi à la messe ou ailleurs.

27 et 28 juin.

Le vingt-septième, il a continué à travailler à son modèle, et le lendemain nous sommes allés à Saint-Germain. Là, dans le Conseil, il a dessiné d'après le Roi, sans que S. M. ait été assujettie de demeurer en une place. Le Cavalier prenait son temps au mieux

qu'il pouvait ; aussi disait-il de temps à autre, quand le Roi le regardait : « *Sto rubando.* » Une fois le Roi lui repartit, et en italien même : *Si, ma è per restituire.* Il répliqua lors à Sa Majesté : *Perô per restituir meno del rubato*¹.

29 juin.

Le vingt-neuvième, jour de Saint-Pierre, après le temps donné à la dévotion, nous avons été à la promenade à Auteuil, où nous avons trouvé M. du May avec plusieurs autres, qui lui ont donné bien de l'ennui. Sur quoi il a dit : *Io ho un gran nemico a Parigi, ma un gran nemico,* a-t-il répété. *Il concetto che loro hanno di me*².

30 juin.

Le dernier juin, l'on lui a apporté dans la salle du Conseil du Louvre, qui lui a été donnée pour travailler à son buste, deux pièces de marbre : l'une de Bistel, l'autre de Guérin, qui se trouvent assez belles. Il a travaillé tout le jour à son modèle.

1^{er} juillet.

LE PREMIER JUILLET, m'en étant allé le matin voir le Cavalier, je l'ai trouvé ombrant le dessin de la façade

« Je suis en train de voler. — Oui, mais c'est pour rendre. — Toutefois, c'est pour rendre moins que ce qui a été volé. »

2. « J'ai un grand ennemi à Paris, mais un grand ennemi. C'est l'opinion qu'on y a de moi. »

de la cour des cuisines. Il faisait un rustique, avec fenêtre, du premier étage à la porte, et à l'embase-ment de la façade. Il m'en a demandé mon senti-ment. Je lui ai dit que c'était une pensée nouvelle, que les anciens n'avaient pas trouvée, et que des modernes il n'y avait eu que l'Ammanati et Jules Romain qui se fussent bien servis du rustique. Je lui ai dit que je prisais plus cela que le corinthien qu'il avait mis dessus, quoique fort riche, parce que d'au-tres l'eussent pu trouver, mais non pas ce rustique qui, placé où il est, enrichit beaucoup l'ordre de dessus. J'ai dit que cette façade me semblait plus noble que celle qu'il avait faite pour le devant du Louvre, et en riant j'ai ajouté qu'on pourrait trouver à dire qu'il eût plus orné le derrière que le devant. Il m'a répondu que son intention était que cette fa-çade fût plus belle, étant au dedans du Louvre et le côté des jardins ; qu'il fera le dedans de la cour plus riche et qu'il le doit être plus que les dehors de l'un et de l'autre côté.

Nous avons été, mon frère et moi, aux Tuileries attendre M. Colbert qui y devait venir. Arrivé qu'il a été, nous l'avons accompagné par tous les bâti-ments. Étant dans la galerie qui est au bout de la grande, il m'a demandé ce qu'avait fait M. le cavalier Bernin. Je lui ai dit qu'il a travaillé à la façade du derrière du Louvre. Il m'a demandé ensuite s'il l'éle-vait autant que celle de devant. J'ai dit que oui. Il a dit : « Elle ne sera donc pas bien. » Il s'est enquis ensuite si le Cavalier a vu quelque chose de Mansart. J'ai dit que non ; qu'à Paris l'on voulait qu'ils em-sent eu de grandes conférences ensemble, mais qu'ils ne s'étaient pas vus ; qu'il n'avait vu aucune chose à

Paris que le Luxembourg, le Val-de-Grâce et les maisons des Jésuites ; qu'il avait trouvé le Noviciat fort beau ; que je lui avais aussi d'abord fait voir la fontaine des Innocents qu'il avait considérée fort longuement et trouvée extrêmement belle. M. Colbert m'a dit à cela que c'était une petite chose. Je lui ai reparti qu'elle était petite, mais qu'en ce qu'elle contenait, elle avait du grand et était la plus belle chose de Paris.

Il a été de là chez le Cavalier, qui lui a montré son dessin de la façade de la cour des cuisines. A la première vue, M. Colbert lui a dit qu'elle était de même que celle de devant. Il a reparti qu'il y avait beaucoup de différence, et, pour la connaître, il a fait apporter l'autre. Après, M. Colbert l'a remarqué, et lui a parlé de la hauteur, et a dit qu'il aurait fallu accommoder cette façade, en sorte qu'elle eût de la convenance avec la grande galerie et autres bâtiments qui y sont joints, qui paraîtraient moins par cette hauteur ; qu'au devant il n'y avait pas ces inconvénients. Il a reparti qu'au derrière non plus qu'au devant, il n'y en avait aucun ; que les galeries étaient comme les bras au regard de la tête ; qu'elles ne devaient pas être si hautes ; qu'en tout cas le comble de ces bâtiments serait aussi haut que ces façades. Il a pris le crayon et en a fait la démonstration sur le papier. Il a dit qu'il n'avait eu ces égards qu'à l'église de Saint-Pierre de Rome dont le portail paraissait bas, au jugement de tout le monde ; il avait trouvé pour remède et conseillé au pape de faire faire deux ailes de colonnades qui faisaient paraître ce portail plus haut, quoiqu'il ne le fût pas ; en a montré l'effet avec le crayon, et fait voir que c'était comme deux

bras à une tête ; a dit qu'il en serait de même des deux galeries, au respect de cette façade, et que l'architecture consistait en proportion tirée du corps de l'homme ; que c'est la raison pourquoi les sculpteurs et les peintres réussissent plutôt en architecture qu d'autres, d'autant que ceux-là étudient incessamment après la figure de l'homme.

M. Colbert a vu ensuite le modèle du buste du Roi, et lui a dit que Sa Majesté lui a donné pour y travailler à Saint-Germain l'appartement de M. Mazarin. Le Cavalier l'en a remercié et a dit quantité de choses au sujet de ce portrait, entre autres qu'il ne se souciait plus de faire aucun ouvrage, lorsqu'il l'aurait achevé. M. Colbert s'en allant, il l'a ramené jusques au bout de la salle, et son fils et Mathie jusques à son carrosse. L'après-dînée, le Cavalier a travaillé à l'exécution d'un mémoire qu'avait donné M. Colbert pour la distribution du premier étage ou plan noble du Louvre, pour y ménager une grande chapelle ou église qui puisse servir de paroisse au Louvre, afin d'y faire les fonctions épiscopales et curiales, comme les faisaient faire autrefois les rois de France dans leur palais, dont dépendait autrefois la Sainte-Chapelle, comme aussi pour faire des salles de bal et à banqueter, et autres appartements propres à placer des tableaux et des statues. L'abbé Butti le lui a expliqué et a travaillé pour cela avec lui.

2 juillet.

Le deuxième jour de juillet, j'ai été sur les six heures du matin chez M. Colbert. M'ayant trouvé

dans sa salle, il m'a demandé si je voulais quelque chose. Je lui ai dit que je venais pour savoir s'il voulait rien m'ordonner touchant le Cavalier. Il m'a dit que non. De là j'ai été chez lui, et l'ai trouvé achevant son dessin. Il m'a demandé, le considérant, ce qu'il m'en semblait. Je lui ai dit qu'il me paraissait fort noble et fort magnifique. Nous l'avons considéré longtems avec celui de la façade de devant.

3 et 4 juillet.

Le troisième et le quatrième, il a travaillé et fait le dessin de l'autel du Val-de-Grâce que la reine mère lui a demandé. Il y a travaillé avec grande attache. Aussi est-ce un beau et magnifique dessin.

5 juillet.

Le cinquième, nous avons été à Saint-Germain, où le Cavalier a porté le dessin du derrière du Louvre et celui de l'autel du Val-de-Grâce. En partant, il m'a dit qu'il y avait quelque chose qu'il me dirait, étant arrivés ; et quand nous avons été là, il m'a dit qu'il serait bien aise que je parlasse de ce dessin d'autel et disse ce que j'en connaissais ; que je savais que les belles choses (quoiqu'il ne sût pas les faire) avaient besoin d'être aidées. Il avait dit *auparavant* que ce dessin faisait voir qu'un homme était peintre, sculpteur et architecte.

Arrivés à Saint-Germain, nous avons été chez M. Colbert et, entrés dans son cabinet, il a vu les

dessins du Cavalier, particulièrement celui de l'autel du Val-de-Grâce. Après les avoir considérés quelque temps, il a dit : « Je voudrais qu'il eût coûté au Roi deux cent mille écus, et qu'il y eût en France un homme capable de faire ces ouvrages » ; ce qui semblait vouloir dire que le Roi devrait donner deux cent mille écus pour retenir le Cavalier. Mais il s'est expliqué et a dit que, s'il y avait un homme qui fit de pareilles choses, il y en aurait encore d'autres qui approcheraient de cette suffisance. Il a ajouté, après, que Sa Majesté ne veut rien épargner pour rendre les arts florissants en France, que pour cet effet elle voulait entretenir à Rome des jeunes gens pour étudier à la sculpture et à la peinture ; qu'il envoyait un nommé Errard pour les conduire et prendre une maison où ils seraient entretenus aux dépens du Roi. Le Cavalier a dit que cela était bien, mais qu'il fallait tenir une autre méthode que par le passé ; que c'était la coutume d'aller à Rome à quinze ans, de ne faire que dessiner neuf ou dix années ; que cela était cause qu'un homme avait vingt-cinq ans quand il commençait à opérer ; qu'il en fallait user autrement : dessiner un jour et travailler l'autre, soit de sculpture, soit de peinture, et qu'ainsi l'on en devenait bien plus habile. M. Colbert a approuvé son sentiment, et a demandé s'il ne voulait pas bien que les jeunes sculpteurs que le Roi entretiendrait allassent chez lui pour s'instruire sous sa conduite. Il a dit qu'oui, et qu'il faudra qu'ils travaillent aux statues du Louvre dont il fera les modèles et aura soin de les faire exécuter ; qu'à Rome il y a même deux ou trois sculpteurs français fort habiles. M. Colbert lui en a demandé les noms, mais il n'a pu les lui dire. Durant cet entretien,

il lui a témoigné ouvertement que le Roi souhaiterait bien qu'il demeurât en France pour l'exécution de tous ses ouvrages ; à quoi il n'a rien répondu.

Nous en revenant de Saint-Germain et discourant de la peinture, il a loué extrêmement Annibal Carrache, et a dit qu'il avait ramassé en lui la grâce et le dessin de Raphaël, la science et l'anatomie de Michel-Ange, la noblesse et la façon de peindre du Corrège, le coloris du Titien, l'invention de Jules Romain et d'André Mantegna ; et de la manière des dix ou douze plus grands peintres, qu'il en avait formé la sienne, comme si, passant par une cuisine, où elles fussent chacune dans un pot à part, il en avait mis dans le sien, qu'il aurait sous le bras, une cuiller de chacune. Je lui ai contesté qu'il eût la noblesse et la grâce naturelle, mais celle que donne l'étude et le savoir.

Reparlant ensuite du dessin de l'autel du Val-de-Grâce, il nous a dit qu'ayant fait excuse à celui qui en est l'architecte (Le Duc) de ce qu'il était obligé de mettre la main à son ouvrage, mais qu'il ne pouvait refuser d'obéir à la Reine-Mère qui l'avait voulu, il lui avait répondu qu'il y avait un remède aisé qui était de dire que le modèle de l'autel qu'il avait vu était très-beau ; qu'il repartit à cela que, s'il était très-beau, le sien servirait à le faire paraître davantage.

6 juillet.

Le sixième, il a commencé à faire ébaucher son marbre. Le soir, M. le Nonce est venu et l'abbé Butti aussi ; l'on est allé à la place du Collège des Quatre-Nations pour voir la façade du Louvre du côté de la

rivière, laquelle le Cavalier a dit avoir ordre d'accommoder pour avoir rapport à la façade de devant. De là l'on est allé à la promenade, durant laquelle il a répété un endroit d'une de ses comédies, et dit qu'il avait un plaisir extrême de voir ces premières productions d'esprit des grands hommes ; que c'était là qu'on voyait la splendeur d'une idée nette, claire et noble ; que Raphaël avait eu l'esprit si beau, que sa première imagination était arrêtée comme les ouvrages les plus beaux du monde, et dit même que ces dessins des grands maîtres étaient, en quelque sorte, plus satisfaisants que les ouvrages qu'ils auraient depuis exécutés dessus avec étude. Nous lui dîmes que, quand il voudrait, nous lui en ferions voir une très-grande quantité de bons des plus grands maîtres que Jabac'h avait ramassés de tous côtés. Je lui dis qu'à Paris il y avait aussi grand nombre de beaux tableaux ; qu'on les avait achetés depuis vingt années au poids de l'or ; qu'entre autres, il y en avait grand nombre d'Annibal Carrache. Il dit qu'une petite *Nativité* de ce peintre-là fut donnée du temps d'Innocent X au cardinal Panfile, qui était si excellente, qu'un homme qui la possédait devait plutôt donner sa vie que ce tableau, c'est-à-dire ne s'en défaire pour quelque considération que ce pût être.

10 juillet.

Le dixième, j'ai trouvé le Cavalier qui ombrait le dessin du dedans du Louvre ; je l'y ai vu travailler une heure durant. Il m'a dit par diverses fois qu'il fallait bien de la discrétion à cet ouvrage dans l'é-

pargne des lumières et des ombres ; qu'il espérait que le Roi trouverait cela à son gré. « Sans doute, lui ai-je répondu, car Sa Majesté [se] connaît plus en ces sortes de choses qu'on n'aurait pu s'imaginer, et qu'il l'avait bien fait connaître lorsqu'il lui présenta son premier dessin. » Il m'a dit qu'à la vérité, l'ayant beaucoup considéré et témoigné qu'il le trouvait beau, il avait dit que tous les autres qu'il avait vus jusques alors ne servaient qu'à lui faire connaître la grandeur et la beauté du sien, et qu'il se savait bon gré d'avoir prié Sa Sainteté de lui permettre de venir.

11 juillet.

Le onzième, j'ai écrit à M. Colbert que le Cavalier achevait le dessin du dedans de la cour du Louvre et qu'il faisait état de le porter au Roi le lendemain, à Versailles ou à Saint-Germain ; que je le priais de me mander où serait Sa Majesté ; que je prenais la liberté de lui dire par avance que c'était un ouvrage simple et sans aucun ornement que celui de l'ordre, mais qu'avec cela il était aussi riche, pompeux et magnifique que l'on eût encore vu ; qu'à mon avis, pour en exprimer la beauté, il faudrait inventer de nouveaux mots. Il m'a mandé par l'homme que je lui avais envoyé exprès que j'amenasse le Cavalier à Saint-Germain le lendemain.

12 juillet.

Le douzième, allant à Saint-Germain et discourant

de l'architecture avec l'abbé Butti, il nous a dit qu'il avait parmi les papiers du Villamen une lettre de Michel-Ange écrite à Laurent de Médicis, en réponse d'une de lui, par laquelle il lui avait demandé conseil, duquel de deux architectes il se servirait pour la librairie qu'il voulait faire faire à Florence : ou le Vasari ou l'Ammanati ; le premier, peintre, et l'autre sculpteur ; et que Michel-Ange mandait par cette lettre qu'ils étaient tous deux de ses amis, mais qu'en égal savoir, en matière d'architecture, il fallait préférer le sculpteur au peintre ; qu'il lui conseillait de se servir de l'Ammanati pour ce que l'architecture était un relief, que le sculpteur en faisait profession ; que le peintre dans la sienne n'en avait que l'apparence.

Arrivés à Saint-Germain, nous avons été chez M. Colbert, et l'avons trouvé enfermé avec le maréchal de Villeroy. Après qu'il a été sorti, il a donné audience au maréchal de Chulenberg et à quelques autres. Après il nous a fait entrer et a vu le dessin, et l'ayant considéré l'a fort loué. Le Cavalier lui a dit qu'il n'en était pas l'auteur, que c'était Dieu de qui lui était venue cette pensée.

M. Colbert m'a dit de le mener chez le Roi, qu'il allait achever quelque chose de pressé ; que ce jour-là il y aurait deux conseils ; qu'il viendrait tout aussitôt, et de fait, incontinent après il est venu et a fait entrer le Cavalier, lequel a montré son dessin au Roi à qui il a encore plus plu que les autres. Le Cavalier a dit à Sa Majesté que le palais du Vatican à Rome surpasse en beauté de beaucoup le Louvre, mais que quand ce dessin sera exécuté, le Louvre surpassera d'autant le Vatican, et qu'il était si satisfait de son dessin que

si Dieu lui donnait assez de vie, il reviendrait exprès pour en voir l'exécution.

Il dessina encore, d'après le Roi, durant le Conseil, et à la sortie a été à la chapelle rendre grâces à Dieu comme les autres fois. Après je l'ai mené chez M. de Bellefonds, lequel a fait voir ses dessins à tous ceux qui étaient là pour dîner au Chambellan, et a dit au Cavalier que le Roi lui avait donné ordre de les faire voir à la Reine, durant qu'il reposerait ; et de fait, après dîner, il les est venu prendre, et les est allé montrer à mademoiselle de la Vallière. Quand il a été de retour, il a dit au Cavalier qu'elle les avait trouvés admirables. Il a dit qu'il faut s'entendre à ces sortes de choses pour en bien juger. Il a reparti qu'elle avait beaucoup d'esprit ; que c'en était une bonne marque d'être dans la place où elle était. J'ai dit : « De s'y être conservée quatre années durant. » M. de Bellefonds a encore fait voir ces mêmes dessins à M. le commandeur de Jars et à quelques autres durant que le Cavalier a fait sa méridienne et qu'il a été dire son office à la chapelle. Retourné qu'il a été, nous avons été chez M. Colbert où on nous a dit qu'il était allé au Conseil. Il avait aussi voulu voir M. de Lionne, mais à midi il dormait, et après dîner que nous y sommes retournés ensemble, il était allé au Conseil. Sur les cinq heures, nous sommes partis pour revenir à Paris, et à notre arrivée nous avons trouvé M. le Nonce à qui le Cavalier a parlé.

14 juillet.

Le quatorzième, le Cavalier a travaillé à son buste. L'abbé Butti a été avec lui une partie de la journée.

L'on a parlé de différentes choses au sujet de l'expression qui est l'âme de la peinture. Le Cavalier a dit qu'il s'est servi, pour tâcher d'y réussir, d'un moyen qu'il a trouvé de lui-même, qui est que, quand il veut donner l'expression à une figure qu'il voulait représenter, il se met dans l'acte même qu'il se propose de donner à cette figure, et se fait dessiner dans cet acte par un qui dessine bien.



BUSTE de LOUIS XIV

CHAPITRE III

Conversations avec Colbert et Louis XIV. — Visite à Mignard. — Bernin se rend aux Feuillants et aux Quinze-Vingts avec le frère de Colbert. — Il visite la maison de Chantelou. — Son admiration pour le Poussin. — Promenade à Saint-Cloud. — Le buste du Roi. — La façade du Louvre. — Difficultés et discussions.

15 juillet.

Le quinziesme, j'ai trouvé au matin M. Colbert avec le Cavalier dans la salle où il travaille à son buste, et qu'il regardait le dessin de la façade du côté de la rivière, auquel travaille le seigneur Mathie qu'il avait envoyé quérir. Il a demandé au Cavalier un beau garde-meuble et de songer de bonne heure où le placer. Il lui a répondu qu'il pourrait être fort bien sur le portail de l'entrée.

Ensuite M. Colbert lui a demandé le moyen de disposer quelque cour où l'on pût faire des ballets à cheval et même pour des machines et moyens de les y faire entrer. Il a répondu, pour ce dernier, qu'on ne pouvait pas faire des portes assez grandes pour cela, mais que dans ces occasions on a de coutume

de faire des machines de plusieurs pièces, et qui se puissent rejoindre aisément ; qu'il faudrait disposer pour recevoir et construire ces diverses pièces. M. Colbert lui a parlé ensuite de la place du devant du Louvre. Sur cela, le Cavalier a pris du charbon et l'a dessiné sur le pavé, et, ayant pris son compas et marqué une distance contenant une fois et demie la hauteur de la façade, il a dit que cela suffisait pour voir parfaitement cette façade, et que la place aurait beaucoup de toises davantage, outre que l'église de Saint-Germain ne se trouvant qu'à un côté, cela donnait moyen de faire une grande rue de dix ou douze toises vis-à-vis de la principale entrée du Louvre, dans laquelle on prendrait telle distance qu'on voudrait pour voir la façade ; puis après pour les deux côtés de la place, il a marqué deux portions de cercle. M. Colbert a dit que l'on y ferait des corps de garde et autres logements nécessaires auprès du Louvre. Le Cavalier a dit que ce pourrait être comme à la place Saint-Pierre dont il a esquissé le portail, et a dit que, comme du temps de Paul V il n'a pas été exécuté suivant le dessin de Michel-Ange, le portail a toujours été trouvé trop bas, eu égard à sa largeur ; ce qui a été cause qu'on a proposé diverses fois de l'abattre, et qu'Urbain VIII en avait eu la pensée et Innocent X après lui ; mais que, comme les papes ordinairement n'arrivent au pontificat que vieux, cela a empêché qu'ils n'aient osé entreprendre ce grand ouvrage qu'il fallait commencer par abattre ; que le pape d'à présent lui en ayant demandé son avis, il avait étudié et trouvé qu'en faisant des loges plus basses de côté et d'autre de ce portail, cela le ferait paraître plus haut et en corrigerait le défaut. Il a

donné la démonstration sur le pavé avec du charbon, comme cela s'est exécuté.

M. Colbert s'est mis après à considérer le buste du Roi et a admiré combien il avait déjà de majesté et de ressemblance. Je lui ai dit qu'il n'y avait encore travaillé qu'un jour ; que véritablement c'était avec trop d'attache et que mardi au soir il était si las que j'avais peur qu'il ne s'en trouvât malade. M. Colbert lui dit qu'il devait se ménager. A cela il a reparti que c'était la plus difficile chose du monde, pour ce qu'en cela il était question de se surmonter soi-même et sa propre nature.

Il dit ensuite à M. Colbert, par ironie, que je lui disais incessamment qu'il ne travaillait pas assez ; dont M. Colbert s'est mis à rire, et ayant dit adieu s'en est allé au bâtiment des Tuileries, par la galerie de M. Le Brun, où il a découvert, comme il avait fait une autre fois, une figure du *Sommeil versant des pavots*, qui est la seule d'achevée. Il m'a dit, en marchant, qu'il fallait confesser que le Cavalier était un habile homme. Je lui ai répondu que, sans parler de ce qu'il faisait, il disait toujours de belles choses et n'y mettait point de bourre. Il a reparti : « Il est vrai, s'il épargnait un peu les autres. » Je lui ai dit que je ne lui entendais parler de personne. Il m'a demandé après s'il avait vu cette galerie. Je lui ai dit qu'il l'avait vue avec lui-même, M. Colbert. Quelqu'un a dit qu'il y était venu une fois seul avec un laquais.

M. Colbert étant passé dans la grande galerie et y ayant trouvé de jeunes garçons qui dessinaient d'après M. Poussin, il a regardé leurs dessins et m'a demandé si je savais qu'il allait faire une Académie à

Rome. Je lui ai répondu qu'il m'avait déjà dit qu'il y envoyait M. Errard, lequel aurait soin de conduire de jeunes peintres. Il a ajouté que, pour la sculpture, M. le Cavalier avait dit qu'il recevrait chez lui ceux qui y voudraient aller étudier.

19 juillet.

Le dix-neuvième, le Cavalier a été à Saint-Germain. Par les chemins, discourant avec l'abbé Butti et moi, il nous a dit la peine où il était touchant les matières du bâtiment du Louvre, qu'on lui en parlait diversement ; que c'était une discussion qu'il ne pouvait pas faire ; qu'il avait entretenu à Rome et à Paris des stucateurs qui lui disaient que l'on pouvait faire ces voûtes et les ornements avec du mortier, comme l'on les fait à Rome, et non pas de plâtre, mais que pas un d'ici n'en voulait entendre parler, peur de prendre la peine de faire de nouvelles épreuves ou de sortir de la pratique et de l'usage. Il nous a dit qu'on en a parlé à quelques-uns qui disent que cela coûterait trop de cette sorte ; qu'en leur répondant que c'était pour personnes qui ne regardaient pas à la dépense, ils disaient après que cela serait trop long ; leur répondant encore qu'on n'avait pas hâte, ils disaient enfin que cela ne se pouvait pas ; que cette considération lui faisait souhaiter que ceux qu'il avait mandés à Rome vinsent bientôt, étant question de faire de certaines expériences qu'il ne pouvait pas faire lui-même, étant de choses si basses que cela était hors de sa profession, et que s'il voulait s'y appliquer, ce serait comme si le roi donnait audience à une misé-

nable veuve sur une affaire de quatre baïoques, et perdrait à cela le temps qu'il doit donner aux affaires importantes de son conseil d'État et autres.

Il a répété ces choses en substance à M. Colbert quand nous avons été arrivés.

M. Colbert m'a dit, cet entretien fini, de mener le Cavalier chez le Roi et qu'il s'y en irait aussitôt, et de fait, il est venu incontinent après, et étant entré dans le cabinet de S. M., sur ce que le Cavalier aurait demandé une demi-heure du temps du Roi pour dessiner son portrait autrement que les autres fois, que S. M. n'était pas obligée de rester arrêtée, mais parlait et agissait sans se donner de sujétion ! M. Colbert est ressorti et lui a dit que le Roi ne pouvait pas à présent lui donner ce temps, ayant à tenir, ce même matin, deux conseils ; mais qu'à l'issue de son dîner, S. M. lui donnerait une heure entière. Après, il m'a dit de mener le Cavalier dîner, afin qu'il fût en état de travailler quand le Roi sortirait de table.

S. M. ayant achevé de dîner, m'étant présenté à elle, elle m'a demandé si le Cavalier était réveillé. Je lui ai dit qu'il était dans l'antichambre, de sorte que le Roi, entré dans sa chambre, l'a fait appeler. Le Cavalier, d'abord qu'il a été entré, a présenté à S. M. son dessin de la façade du côté de la rivière, et le Roi, l'ayant bien considéré et se l'étant fait expliquer, l'a montré ensuite à M. de Saint-Aignan qui était là présent, et à quelques autres. S. M. après avoir voulu le considérer avec la façade du devant du Louvre, et m'a commandé de les tenir de sorte qu'on les pût voir ensemble et l'effet de l'angle de ces deux nouvelles façades. Les ayant regardées quelque temps, S. M. s'est mise après dans la situation qu'elle a cru

que pouvait désirer le Cavalier pour lui donner moyen de travailler à son dessin, se tenant debout quelque temps, durant quoi il a considéré le Roi avec attention, puis a désiré que S. M. se soit assise, et comme il commençait à prendre le crayon, l'Angeli est venu dire tout bas un mot au Roi, puis s'en est allé. Aussitôt après, la Reine est venue, laquelle s'est assise aussi, et a demeuré là toujours pendant que le Cavalier a dessiné auprès du Roi, à genoux sur des carreaux. MM. de Nouailles et de Beringhen étant entrés après et madame de Mautausier, le Roi m'a commandé de leur montrer les dessins.

21 et 22 juillet.

Le vingt et unième, il a travaillé tout le jour au buste du Roi.

Le vingt-deuxième, M. le marquis de Bellefonds a envoyé le matin chez le Cavalier savoir si j'y étais et dire qu'il allait venir. Il est venu dans la salle où est le buste. Le considérant, il a dit qu'il eût désiré qu'il y eût fait des cheveux sur le front. Je lui ai dit que le front étant une des parties principales de la tête et servant le plus à la physionomie de l'homme, il était bien qu'on le vît, et que le Roi ayant le front fort beau, il ne fallait pas tout le couvrir, outre qu'il ne porterait pas toujours les cheveux de la sorte qu'il fait à présent. Il a répondu que, quand le Roi n'en aurait plus la quantité qu'il a à présent, S. M. porterait la perruque. Le Cavalier a pris la parole et a dit que les sculpteurs n'avaient pas l'avantage qu'ont

les peintres qui, par les différentes couleurs, font voir les choses à travers les unes des autres, et peuvent couvrir un front de cheveux, sans qu'ils empêchent que l'on ne le voie, ce que les sculpteurs ne pourraient faire ; qu'il fallait obéir à la nécessité de chaque art. M. le Nonce et l'abbé Butti étant survenus, j'ai été chez M. Colbert que j'avais su être arrivé de Saint-Germain. J'y ai attendu une heure avec diverses personnes, entre autres MM. Le Brun et Le Vau. Descendant de la bibliothèque, M. Colbert s'est avancé vers moi, et m'a demandé si j'avais quelque chose à lui dire. Je lui ai répondu que non. Alors il m'a dit qu'il allait incontinent chez le Cavalier où je suis retourné, et l'ai trouvé dînant, et lui ai dit ce que je venais d'apprendre de M. Colbert. Il l'a attendu, sans se reposer à son ordinaire ; mais il n'y est point venu.

Sur les quatre heures, nous avons été chez M. Mignard qui a montré au Cavalier divers ouvrages de lui et, entre autres, un dessin où il a peint le dessin qu'il avait fait pour l'autel du Val-de-Grâce. Il l'a considéré longtemps, et avec très-grande attention, sans dire une seule parole, et puis il a dit qu'il y avait de la différence de ce dessin à celui que l'on exécute, comme d'une torche au soleil ; qu'il ne s'étonnait pas qu'une torche de quatre livres fût préférée à une de cinq ; mais qu'on préférât sa lumière à celle du soleil même, que cela était être pis qu'aveugle, et était incompréhensible. Il a conté sur ce sujet qu'étant encore fort jeune, M. de Béthune l'avait longtemps sollicité de venir en France et lui avait offert, pour le persuader, de grands avantages et pensions de la part du Roi ; qu'il avait balancé et était comme résolu

de venir, sans qu'Urbain VIII, qui n'était encore que cardinal Barbarin, l'avait depuis dissuadé et lui avait dit qu'il connaissait la cour de France ; que les choses s'y entreprenaient avec chaleur, mais que cette chaleur ne durait que comme faisait un feu de paille ; qu'après avoir été caressé et estimé un an ou deux, après on ne le regarderait pas ; qu'outre cela sortant de Rome, il sortirait de son école et s'en irait dans un lieu où il ne connaîtrait personne et où personne ne connaîtrait ses ouvrages ; que celui qui y avait le plus d'intrigue et de cabale était toujours le plus habile, quoiqu'il fût sans capacité et sans talent ; qu'il voyait la preuve de ce que le pape lui dit alors. Je lui ai reparti à cela que les choses sont bien changées depuis, et que le Roi qui était ferme et constant en toutes choses donne cette qualité au gouvernement et à ses sujets ; que l'injustice et l'ignorance prévalaient souvent à Rome aussi bien qu'ailleurs ; que l'on en avait eu une preuve au traitement que reçut Annibal Carrache pour récompense de son ouvrage de la galerie de Farnèse, qui est sans doute le plus beau qui soit à Rome après ceux de Raphaël, et qui, dans le temps qu'elle fut peinte, ne pouvait pas valoir moins de vingt mille écus, et dont il n'eut néanmoins pour tout payement que cinq cents écus d'or, sans parler de l'injure qui lui fut faite, préférant à lui, qui a été incomparable, des barbouilleurs, quand il fut question de peindre la salle à qui Clément VIII a donné son nom. L'abbé Butti a dit qu'il pensa devenir fou du traitement qu'il avait reçu au sujet de cette galerie ; que le cardinal Farnèse lui ayant une fois mandé qu'il allait chez lui le voir, il répondit à cette ambassade qu'il viendrait quand il voudrait ; que la

porte de devant serait ouverte, mais qu'il sortirait par celle de derrière, et au même temps qu'il le verrait arriver. Le Cavalier reprit et dit que de ce temps-ci, il a vu à Rome un homme qu'il n'a pas nommé, à qui le public a toujours rendu la justice qui était due à son savoir, quelque chose qu'on ait pu dire et faire contre lui ; ce qui fait voir que si le particulier est injuste à Rome, enfin le public ne l'est pas.

23 juillet.

Le vingt-troisième, le Cavalier a travaillé à son buste toute la journée. Sur les cinq heures et demie du soir, l'on est venu dire que le frère de M. Colbert était à l'hôtel de Frontenac et demandait à le voir. Il travaillait encore alors dans la salle où est son buste. Cela lui a extrêmement déplu, et m'a dit que l'on lui fit ses excuses sur ce qu'il était déshabillé ; que, s'il voulait un peu attendre, il l'irait trouver. Après, il s'est tourné vers moi, et m'a prié de l'aller entretenir, me témoignant que cela lui était d'une étrange fatigue, attaché à son ouvrage, comme il était. J'y ai été, et j'ai trouvé que c'était M. de Ménars, frère de M. Colbert, et comme je sais qu'il le connaît fort du temps qu'il était à Rome, je lui ai mandé qu'il ne s'incommoderait point, que je l'entretiendrais et lui persuadera même de revenir. A quelque temps de là, il m'a envoyé prier de le faire entrer dans la galerie et de lui faire voir les dessins, pendant quoi le Cavalier est venu, qui lui a fait tout le bon accueil imaginable, et se sont entretenus de Rome et des sou-

haits que M. de Ménars faisait lors de le pouvoir voir en France.

L'on a été aux Quinze-Vingts dans le carrosse de M. de Ménars, et le carrosse du Roi est demeuré pour les seigneurs Paule et Mathie. De là, l'on a été aux Feuillants, et, après, le long de la rivière. Le Cavalier a conté de quelle sorte le Roi a reçu son premier dessin et la satisfaction qu'il en avait témoignée et des autres après, et les paroles qu'il lui avait dites. Je dis aussi ce que j'en avais appris d'ailleurs. Le Cavalier a ajouté qu'il avait encore une meilleure preuve que tout cela de ce que ses dessins avaient extrêmement plu à S. M. M. de Ménars a demandé aussitôt quelle elle était. Moi qui savais qu'il allait dire que S. M. les avait voulu faire voir à mademoiselle de la Vallière, pour empêcher qu'il ne la nommât, j'ai dit que c'était qu'il les avait montrés avec une grande démonstration de joie à la Reine-Mère, à la Reine, à M. le Prince, et enfin à toutes les personnes de remarque.

L'on a parlé après de ses ouvrages, du *David*, de la *Proserpine* et de la *Daphné*. M. de Ménars a rapporté l'épigramme d'Urbain VIII, a loué les ouvrages du Cavalier au delà de ceux des antiques. A cela il a reparti avec modestie qu'il devait toute sa réputation à son étoile qui le faisait estimer de son vivant ; que, mort, cet ascendant n'agirait plus, et qu'ainsi sa réputation déchoirait ou tomberait tout à coup.

Continuant, il a dit que les soirées étaient ici mélancoliques ; qu'à Rome, après avoir travaillé tout le jour, sa femme et ses enfants le divertissaient le soir. J'ai dit à cela qu'il fallait les faire venir. Cela ne se peut, m'a-t-il dit, et qu'il fallait qu'il retournât ;

qu'il n'avait congé que pour six mois ; qu'il avait certains enfants qu'il ne pourrait faire venir : *la chaise de saint Pierre*, et l'ouvrage de la place ; que personne n'osait lui en écrire, et que lorsqu'il y pensait les larmes lui en venaient aux yeux ; qu'il avait de l'amour pour ses ouvrages ; que pourtant ce n'étaient pas choses qui le satisfissent entièrement, n'étant pas content de ses productions. Je dis à cela que, comme l'idée est une chose qui vient du ciel, quand elle passe après dans la matière, elle tient du corps qui est imparfait, de sorte qu'elle dégoûte celui même qui en était amoureux auparavant comme d'une chose divine.

25 juillet.

Le vingt-cinquième, j'ai donné ordre qu'on amenât le carrosse du Roi, à huit heures, pour aller chez Jabach voir ses dessins, M. Mignard s'étant chargé de l'avertir. Mais à huit heures un quart, il a envoyé un billet par lequel il a mandé que Jabach était allé à la campagne. Le Cavalier est demeuré un peu étonné. Je lui ai dit que Mignard avait tort d'avoir attendu si tard à lui envoyer cet avis. Il a répondu : « Ce n'est pas son défaut ; c'est celui de la nation. Il n'y a pas ici d'exactitude. » J'ai reparti que tous n'étaient pas de même. Un peu avant la réception de ce billet, nous avions discoursu de ces dessins, et je lui avais dit que c'étaient choses estimables, mais que moi qui aimais le dessin, je n'avais point voulu m'embarquer dans cette curiosité, à cause de la facilité qu'il y a d'être trompé. Il m'a répondu que l'on l'était aussi en peinture. J'en suis demeuré d'accord, mais j'ai dit que

l'on l'était moins. Il m'a allégué qu'à Urbin il y avait un tableau de Raphaël, dans un monastère, que les religieuses avaient été sollicitées diverses fois de vendre ; qu'elles ne l'avaient jamais voulu ; qu'enfin quelqu'un ayant fait une plus ardente sollicitation, il l'avait tiré de leurs mains ; lequel tableau étant depuis porté à Rome, il s'était trouvé qu'il était moins que médiocre, de qui peut-il être, et qu'il ne fallait pas regarder au nom, mais à l'ouvrage. Je lui ai dit, au respect du mien, que ç'avait été un nommé du Laurier, Français, élève du Guide, qui m'en avait donné l'avis ; qu'il avait dit que le temps était favorable pour l'acheter ; que le cardinal Antoine étant à Bologne, et que, comme il commandait l'armée contre le duc de Parme et autres princes ligués, l'on craignait qu'il ne voulût avoir ce tableau pour une pièce de pain ; que c'était un tableau connu et que le Guide ne voyait jamais qu'à genoux. Le Cavalier a dit qu'en cela, plus qu'en toute autre chose, il s'assurerait de sa beauté, et comme il avait destiné la matinée à voir ces dessins de Jabach et que les mesures furent rompues, il a demandé à venir chez moi. Il était huit heures et demie. Son fils et Mathie étaient avec lui.

Il est entré d'abord dans l'antichambre où il a considéré un buste qui a été fait de moi à Rome. Il a jeté les yeux sur une copie après le Dominiquin où il a été donné quelque coup dans la tête d'une jeune fille, ce qui a crevé la toile. Il a dit en riant, voyant cela : *E statavi toccata troppo fortamente*. Il a un peu considéré les tableaux du Maire, et a dit que les architectures en étaient bien. Ayant ensuite passé dans la petite salle où sont les copies de Raphaël, il les a toutes examinées les unes après les autres ; je lui ai

fait regarder celle copiée par Mignard, puis la *Vierge au chat*, copiée par Chique, Napolitain. [Il a dit :] « C'est de ces sortes de copies que je fais du cas. » Il a encore considéré la *Vierge de pitié* d'Annibal Carrache, et m'a demandé qui l'avait copiée. Je lui ai dit que c'était un nommé Le Maire. Il s'est attaché après au portrait de Léon X qu'il a considéré très-longtemps, et puis a dit que Raphaël avait peint ce portrait à la manière du Titien ; en a admiré la vérité, la grandeur de manière et la beauté, le velours, le damas, et a dit : « C'est la plus grande et dernière manière de Raphaël, et plus grande même que celle de cette Vierge », montrant la copie de Mignard. Il a considéré fort longtemps celle du Poussin sans demander de qui, et tous l'ont louée beaucoup de sa beauté et de sa grandeur. De là il a été dans la petite chambre et a considéré, avant que d'y entrer, le portrait de M. Poussin, et bien longtemps ; et après a demandé de qui il était. Je lui ai demandé à lui s'il connaissait le visage. Il a dit que c'était le signor Nicolo Pussino. Alor j'ai dit que son portrait était de sa main ; qu'il n'était pas habitué d'en faire. Il a dit qu'il croyait que ce fût l'unique qu'il eût fait. Ils l'ont tous admiré et, après, sont passés dans la petite chambre. Je lui ai dit qu'il y avait là quelques copies dont les originaux étaient à Richelieu. Il a considéré la première *Bacchanale* où sont ces masques jetés par terre, un bon quart d'heure tout au moins. Il en a trouvé la composition admirable. Après, il a dit : « Vraiment cet homme est un grand peintre d'histoire et un grand peintre de mythologie. » Il a regardé, après, et très-longtemps cet *Hercule qui porte Déjanire*, puis a dit : *Questo é bello* ; s'est remis à le

considérer de nouveau, puis a ajouté : « Il a fait l'Hercule très-svelte, ainsi que ces jeunes garçons qui portent la massue et la peau (de lion). » Pour la bacchanale du *Triomphe de Bacchus*, il a dit qu'il ne l'eût pas prise pour être du Poussin. De la troisième qu'il examina encore très-longtemps, il en loua les terrasses, les arbres et toute la composition, répétant encore : *O il grande favoleggiatore !*

Il est passé après dans la salle où sont les *Sept Sacrements*, où il n'y avait de tableau découvert que la *Confirmation*. Il l'a regardé avec grande attache et a dit après : « Il a imité dans ce tableau le coloris de Raphaël. C'est une belle peinture d'histoire. Quelle dévotion ! Quel silence ! Quelle beauté a cette jeune fille ! » Son fils et Mathie ont admiré le jeune lévite, puis cette femme vêtue de jaune, puis toutes les figures les unes après les autres. J'ai fait découvrir après le *Mariage*, qu'il a considéré comme il a fait le premier, sans rien dire, rangeant le rideau qui couvrait une partie d'une figure qui est derrière une colonne, puis il a dit : « C'est saint Joseph et la Vierge. Le prêtre, a-t-il ajouté, n'est pas vêtu comme un prêtre. » Je lui ai répondu que c'était avant l'établissement de notre religion. Il a reparti qu'il y avait néanmoins de grands prêtres dans le judaïsme. Ils en ont admiré la grandeur et la majesté, ont considéré la totalité avec grande attention ; puis venant au particulier ont admiré la noblesse et l'attention de ces filles et femmes qu'il a introduites à la cérémonie, et, entre les autres, celle qui est à moitié d'une colonne. Ils ont vu, après, la *Pénitence* qu'ils ont aussi regardée très-longtemps et admirée. Cependant j'ai fait descendre l'*Extrême-Onction*, et l'ai fait mettre près

de la lumière, afin que le Cavalier la pût mieux voir. Il l'a [regardée] debout quelque temps, puis il s'est mis à genoux pour la mieux voir, changeant de fois à autre de lunettes et montrant son étonnement sans rien dire. A la fin il s'est relevé et a dit que cela faisait le même [effet] qu'une belle prédication qu'on écoute avec attention fort grande et dont on sort après sans rien dire, mais que l'effet s'en ressent au dedans.

J'ai fait apporter, après, le *Baptême* aussi auprès de la fenêtre, et j'ai dit au Cavalier que c'était une aube du jour. Il l'a considéré quelque temps assis, puis s'est remis à genoux, a changé de place de temps en temps pour le mieux voir, tantôt à un bout, tantôt à l'autre, puis il a dit : « Celui-ci ne me plaît pas moins que les autres » ; a demandé si je les avais tous sept. Je lui ai dit qu'oui. Il ne s'est point lassé de regarder une heure durant. Après, s'étant levé, il a dit : *Voi m'avete dato oggi un grandissimo disgusto, mostrandomi la virtù d'un uomo che mi fa conoscere che non so niente.* Je lui ai répondu qu'il devait être satisfait d'être arrivé au comble de la perfection de son art, et que ses ouvrages allassent de pair avec ceux des antiques. Je lui ai apporté, après, le petit tableau de Raphaël, qu'il a considéré fort longtemps, se retournant de fois à autre vers l'*Extrême-Onction*. Puis il a dit : *Io stimo questi quadri come se fussero di qual si voglia pittore che sia stato al mondo.* Voyant qu'il demandait sur quoi était peint le bateau de Raphaël, je l'ai tiré de sa boîte pour lui montrer que c'était sur une table de bois avec des traverses. Je lui ai fait remarquer avec combien de force il est peint. Il a dit que cela est d'autant plus extraordinaire que

ce tableau est fini. Il a vu, après, les deux autres *Sacrements* et les a considérés avec pareille attention que les précédents. Il y a dans l'*Ordre* une espèce de tour. La montrant il a dit en riant qu'elle me plaisait beaucoup, ressemblant aux toits à la française. Pour la *Cène*, elle a plu beaucoup au Cavalier, et il en a fait remarquer aux seigneurs Paule et Mathie la beauté des têtes, toutes les unes après les autres, et l'harmonie de la lumière. Il reprenait tantôt l'un, tantôt l'autre ; puis il a dit : « Si j'avais à choisir un de ces tableaux je serais fort empêché », et montrait celui de Raphaël avec les autres : « Je ne saurais, a-t-il dit, lequel choisir. J'ai toujours estimé le seigneur Poussin et je me souviens que le Guide me voulait mal de la façon dont je parlai de son tableau du *Martyre de saint Érasme* qui est dans Saint-Pierre, en ayant à son gré trop exagéré la beauté à Urbain VIII, à qui je dis : *Se io fossi pittore, quel quadro mi daria gran mortificazione*. C'est un grand génie, et avec cela il a fait sa principale étude sur l'antique. » Se tournant après vers moi, il m'a dit : *V. sig^a deve creder che ha una gioia in questi quadri, che per nissun rispetto mai deve mandar via.*

26 juillet.

L'après-dînée, il a été à Saint-Cloud, dont il a trouvé la situation extrêmement belle à cause de la vue et des eaux. Il a trouvé qu'on pourrait faire une cascade rustique au carré où est le grand jet d'eau, laquelle parmi des choses si ajustées serait d'une grande beauté.

27 juillet.

Le vingt-sept, il a travaillé à son buste tout le matin, et pour la draperie m'a demandé quelques morceaux d'armoisins. J'ai envoyé quérir une toilette qu'il a trouvée bonne pour cela. Le soir, M. le Nonce est venu, et les abbés Bentivoglio et Butti. M. le Nonce a lu une lettre que le cardinal Pallavicini lui a écrite de la joie qu'il a reçue au récit que lui [a fait] monsieur Bernini, de l'accueil que le Cavalier a reçu en France. Ils ont discouru de la faute qui se trouve au Louvre de ce qu'il n'est pas à angle droit, et que les portes ne se fassent pas tout à fait vis-à-vis l'une de l'autre. Comme la conversation ne finissait point, le Cavalier m'a témoigné que M. le Nonce l'incommodeait, lui prenant le temps de la promenade et de dire son office.

28 juillet.

Le vingt-huit, au matin, j'ai trouvé le Cavalier travaillant au bas-relief du petit Christ, et aussitôt est arrivé M. le marquis de Bellefonds qui a considéré le buste et l'a trouvé fort avancé. Le Cavalier l'a prié de dire au Roi que, dans huit jours, il irait à Saint-Germain.

Je lui ai dit que la Reine-Mère se portait mal, qu'elle avait une fièvre continue ; que M. le commandeur de Souvré me l'avait dit ; que c'était celui qui lui voulait donner à dîner et demandait son avis sur ce qu'il désire faire faire au Temple. Il m'a répondu qu'il ne voulait plus aller nulle part ; que l'on

lui demandait son avis pour lui faire le déplaisir de ne pas le suivre, par exemple l'autel du Val-de-Grâce et l'escalier de l'hôtel d'Aumont ; qu'il était comme assuré qu'il ne s'exécuterait pas. Je lui ai dit qu'il n'en était pas de même de M. le commandeur. Il a reparti qu'il ne savait pas assurément si cet escalier s'exécuterait ou non, mais qu'il se doutait que la cabale des architectes en empêcherait. Je lui ai dit, au respect de l'autel du Val-de-Grâce, que c'était la mauvaise santé de la Reine et le peu d'espérance qu'elle lui laisse de jamais voir fini un ouvrage de si longue haleine qui empêchait qu'on ne l'entreprît. Je l'ai, après cela, accompagné chez lui où il est retourné.

Nous avons ensuite monté en carrosse, et sommes allés aux Théatins où il y avait indulgences plénières, après aux Carmes déchaussés où il y a une figure de marbre de son dessin. Il a dit aux pères qu'en France l'on ne se souciait guère des belles choses ; que quand on avait un beau tableau comme aux Carmélites on le cachait ; que cette figure perdait de sa belle vue par la clôture de la chapelle où elle était, et du drap mortuaire qui était devant ; que ces draps devaient être mis dans les frises, et même par plusieurs rangs, mais qu'on n'avait pas cette intelligence ; et au regard de la coupe de l'église, il a dit que les fenêtres en étaient posées trop haut et étaient trop petites. Nous en revenant, il m'a dit qu'il avait fait travailler à niveler les environs du Louvre du côté de Saint-Germain, afin de prendre ses mesures et son assiette par avance pour la grande place. Je lui ai reparti que l'assiette du Louvre me semblait plus haute que tout ce qui était autour. Il en est demeuré d'accord et que,

comme le premier appartement est bas, il pourrait, pour lui donner quelque exhaussement, baisser la cour d'une palme et demie.

29 juillet.

Le vingt-neuvième, je l'ai trouvé travaillant à son buste, et j'ai trouvé qu'il y avait ajouté un flocon de cheveux en un endroit où le front était découvert. Je lui ai remarqué cette nouveauté, et lui ai dit que c'était sans doute par complaisance au sentiment de M. de Bellefonds et sur ce qu'il avait dit, que le Roi n'avait jamais le front découvert. Je lui ai ajouté que cela me semblait bien et laissait voir la forme du front qui est cavé au milieu. Il m'a confessé qu'il était vrai. Je lui ai après fait apporter mon buste de Ptolémée ou Éphestion, comme d'aucuns tiennent. Il l'a considéré exactement et, admirant la beauté de cet ouvrage grec, m'a fait remarquer que le Roi a le front pareil à celui-là, a dit que c'étaient les beaux fronts, l'a regardé longtemps de tous les côtés, et l'a fait observer à son fils. Après, je suis allé avec mon frère attendre M. Colbert, lequel est venu au bâtiment des Tuileries. Ayant considéré l'ouvrage qui s'y fait, il a tourné vers la grande galerie, et en y allant l'on lui a fait voir des ornements de frontons, dans l'un desquels est la devise du Roi. M. Le Brun, qui était là, a trouvé que le soleil était trop grand et en forme de ciboire, au lieu de faire une tête d'Apollon avec des cheveux entourés de rayons. M. Colbert m'a demandé si le Cavalier avait vu mes tableaux, et ce qu'il en avait dit. Je lui ai répondu qu'il les avait vus et loués avec exagération, les estimant autant,

a-t-il dit, que ceux de quelque peintre qui ait été. Il a reparti qu'il en était bien aise ; qu'au moins avait-il loué quelque chose en France ! « car j'avais ouï dire, a-t-il ajouté, qu'il ne louait pas M. Poussin, ni M. Poussin les ouvrages du Cavalier ». Je lui ai rapporté le discours qu'il nous a fait touchant le tableau de *Saint Érasme*, de Saint-Pierre.

M. Colbert, après, étant allé chez le Cavalier, et ayant su qu'il se mettait à table, plus tôt à la vérité qu'à l'ordinaire (M. de Créquy et M. de Lionne l'ayant tenu tour à tour beaucoup de temps), il est allé dans la salle où est le buste qu'il a considéré longtemps, et l'ouvrage du fils. L'abbé Butti l'y a accompagné, et le seigneur Paul y est aussi venu tout aussitôt ; et y ayant été longtemps à regarder, il est ressorti, et au vestibule a trouvé le Cavalier qui venait. Ils sont rentrés ensemble dans la salle. M. Colbert lui a témoigné être étonné combien l'ouvrage était avancé, et qu'il le trouvait si ressemblant qu'il ne jugeait pas qu'il fût besoin qu'il travaillât à Saint-Germain. Le Cavalier a reparti qu'il y avait toujours à faire à qui voulait faire bien ; que jusqu'ici il avait presque toujours travaillé d'imagination, et qu'il n'avait regardé que rarement les dessins qu'il a ; qu'il ne regardait principalement que là dedans, montrant son front, où il a dit qu'était l'idée de Sa Majesté ; que autrement il n'aurait fait qu'une copie au lieu d'un original, mais que cela lui donnait une peine extrême et que le Roi, lui demandant son portrait, ne pouvait pas lui commander rien de plus pénible ; qu'il tâcherait que ce fût le moins mauvais de tous ceux qu'il aura faits ; que, dans ces sortes de portraits, il faut, outre la ressemblance, y mettre ce qui doit être dans

des têtes de héros ; qu'avec cela il travaille à prendre les alignements du Louvre, où se trouve de la fausse équerre qu'il faut corriger ; que c'est chose assez pénible, mais qu'elle l'est moins quand d'abord l'on l'a remarquée, d'autant qu'un petit défaut à un bout deviendrait à l'autre très-grand, si l'on n'y donnait remède. Il lui a dit, comme il avait fait à moi, qu'il avait fait niveler les environs de Saint-Germain.

30 juillet.

Le trentième, sur les six heures du matin, je suis allé chez M. Colbert, où j'ai demeuré jusques à neuf. En attendant qu'il descendît, je me suis entretenu avec M. Dubois et le sieur Olivier, huissier de la chaîne, qui nous a dit avoir appris de M. Coiffier le jour précédent, que l'on ne voulait pas avancer le Louvre si près de l'église de Saint-Germain, que l'on le laisserait comme il était, et qu'on en allait bâtir un tout nouveau. Je n'ai rien dit à cela, mais ajoutant que c'était M. le cavalier Bernin qui en faisait le dessin, j'ai pris la parole et dit que c'étaient des contes, qu'il n'en avait pas entendu parler. Un peu après, M. de la Motte, intendant des bâtiments, qui était là présent, m'a tiré à part et m'a dit que Levau avait fait un nouveau dessin pour faire le Louvre en la place de la cour des cuisines, qu'il y avait trois jardins, et que le Louvre d'à-présent ne servirait que de basse-cour et à loger les grands seigneurs. Pendant cet entretien, M. Colbert est descendu, a monté dans son carrosse et m'a fait monter auprès de lui ; il a dit à Levau qui était là d'y monter aussi et à MM. Des-

marets et Perrault. Il s'est toujours tenu découvert pendant le chemin, et a demeuré un très-long temps sans parler, ayant le visage chagrin ; puis m'a-t-il dit : « Je ne sais si M. le cavalier Bernin a bien pris ses mesures pour la place du Louvre. Elle doit être de grandeur suffisante à y pouvoir faire l'exercice. » Je ne lui ai rien répondu. A quelque temps de là il a ajouté : « Nous aurons de l'embarras pour les maisons qu'il faut avoir pour les fondations, et l'on ne peut les avoir que par les formes. » Pendant ce discours, il est arrivé à l'hôtel de Frontenac, où on lui a dit que le Cavalier était à la salle. Il y est allé et, entrant, l'a abordé avec un visage riant. Il a considéré longtemps le buste. Le Cavalier, qui travaillait aux cheveux, a pris la parole et a dit que les antiques les faisaient de sorte qu'ils paraissaient avoir de la légèreté, qu'il tâchait de les imiter, mais qu'il n'y réussissait pas. Après, M. Colbert m'a dit de faire entendre au Cavalier qu'il était en peine de deux choses : l'une pour la place de devant le Louvre, qui devait être assez grande pour contenir tout le régiment des gardes, les cheveu-légers et gendarmes, et servir quelquefois pour y mettre des troupes en bataille et faire l'exercice ; l'autre, de voir les alignements des fondations, afin de savoir bien précisément quelles maisons il faudra abattre ; qu'il savait qu'on ne pourra garder le Cavalier au plus que le mois d'octobre : qu'il fallait du temps pour déloger ceux qui les occupent ; qu'on ne mettait pas le monde sur le pavé de jour à autre, qu'il ne savait comme l'on en usait à Rome, mais que ce n'était pas l'usage de France ; qu'outre cela, s'il fallait abattre le reste du Petit-Bourbon, les meubles du Roi y étaient, qu'on n'avait pas de lieu à

les mettre ; qu'il connaissait à la vérité que cela était de son fait et qu'il aurait dû y penser, mais que de jour à autre il s'était attendu de voir les piquets plantés. J'ai donné à entendre au Cavalier partie de ces choses, et il a entendu le reste lui-même et a répondu au sujet des fondations qu'il n'avait pas pu les faire plus tôt ; que le signor Mathie avait travaillé sans relâche ; que, prenant les alignements du Louvre, il s'était trouvé de la fausse équerre ; qu'il avait fallu travailler à remédier à ce défaut qui, quoiqu'il ne fût que d'une palme et demie, il produisait un défaut notable à l'enfilade des portes ; que celle qui était faite était à l'équerre, mais que comme la ligne du côté de la rivière faisait un angle obtus, au lieu d'un droit, la porte nouvelle qui était fondée étant posée au milieu de la façade de devant, son milieu ne se rencontrait pas vis-à-vis du milieu de l'autre porte ; sur cela, il en a fait sur le pavé une démonstration avec du charbon et a répété que ç'eût été un étrange inconvénient à un grand palais de grandissime dépense, comme est le Louvre ; qu'il avait fallu travailler à remédier à cela afin que ce même défaut ne régnât pas encore partout, et aux escaliers qu'il met dans les angles de la cour ; que ce lui avait été une grosse pierre sur l'estomac ; que pour se l'ôter il avait sué jusques au sang, mais que Dieu venait de l'en délivrer, ayant ajusté toutes choses, de sorte que rien ne l'arrêterait désormais. Il n'a point parlé sur le sujet des maisons, qu'il est nécessaire d'acheter, mais a dit et fait voir par démonstration le lieu où serait la porte, et qu'on la pourrait fonder avec certitude d'alignements de *lignes royales*, qu'il n'a pas expliquées ; ce sont celles à

angle droit, sans doute. M. Colbert a dit que ce qui lui donnait de l'impatience était la saison la plus propre de l'année pour la fondation, à cause des basses eaux ; que si l'on la perdait, l'on ne pourrait, à cause du voisinage de la rivière, travailler qu'au mois de juin de l'année qui vient, ce qui est fâcheux. A cela, M. Colbert, de bonne foi, a encore répété qu'il aurait pu penser à l'achat des maisons qu'il faut abattre, mais qu'il ne s'en était pas avisé. Le Cavalier a repris la parole et dit : que ce travail imprévu, où il avait eu à rectifier ce qui était fait, l'avait empêché de pouvoir aller si tôt à Saint-Germain qu'il eût désiré : qu'il a besoin à présent de voir le Roi pour le particulier du visage de Sa Majesté, n'ayant jusques ici travaillé qu'au général ; durant quoi il n'a même presque pas regardé ses dessins, qu'aussi ne les avait-il faits que pour s'imprimer plus particulièrement l'image du Roi dans l'esprit et faire qu'elle y demeurât *insuppata et rinvenuta*, pour se servir de ses propres termes ; qu'autrement, s'il avait travaillé d'après ses dessins, au lieu d'un original il ne ferait qu'une copie ; que même, s'il lui fallait copier le buste lorsqu'il l'aura achevé, il ne lui serait pas possible de le faire tout semblable ; que la noblesse de l'idée n'y serait plus à cause de la servitude de l'imitation ; que c'est une pensée qu'il avait dite un jour au P. Oliva, qui la nota et s'en est servi dans ses sermons ; ce qu'il lui a dit depuis.

Il a conté, après, que monsieur et madame de Lionne l'étaient venus voir, que madame de Lionne avait un esprit de feu, qu'en Italie on ne voit point de femme qui ait cette intelligence ; qu'en regardant le buste du Roi, elle lui disait sans cesse : « N'y tou-

chez plus, il est si bien ; j'ai peur que vous ne le gâtiez » ; qu'il lui avait fait voir les dessins du Louvre, qu'elle les regardait avec marque de grande intelligence, cherchant sur le plan l'éclaircissement de ce dont elle doutait dans les façades ; et puis au sujet du Roi et de la grande connaissance qu'il a, il a dit que son esprit était de ce qu'il appelle lui *di buon metallo*, a expliqué la métaphore, puis a ajouté qu'il ne lui avait jamais rien ouï-dire que de parfaitement juste au sujet dont il se parlait ; qu'il avait le goût exquis dans toutes les choses, ce qu'il connut dès lors qu'il lui fit voir sa première façade dans laquelle Sa Majesté fit choix du plus beau des deux rochers, qu'il avait mis pour servir d'embrasement au Louvre, tout de même qu'eût pu faire un des plus intelligents et consommés dans le dessin ; ce qui marquait une intelligence au delà de celle que la nature peut donner, et ce qui se pouvait être dans les autres matières, comme les affaires d'État.

M. Colbert a dit que tous les jours ces messieurs du Conseil et lui étaient dans l'étonnement de ce qu'ils lui entendaient dire. L'entretien fini, il sortit et monta dans son carrosse. Le soir, à la promenade, je dis au Cavalier que j'avais bien vu, à ce qu'avait dit M. Colbert, qu'il était en impatience qu'on travaillât aux fondations et que, pour cela, l'on prit les alignements pour voir quelles maisons il faudrait acheter, d'autant qu'il fallait des formalités pour cela. Il m'a répondu que je savais bien qu'on n'a point perdu de temps ; qu'il s'en fallait trois jours qu'il y eût deux mois qu'il était à Paris ; qu'il lui avait fallu premièrement régler son plan, qu'il avait fait ensuite quatre différentes élévations, qu'il

avait travaillé aux dedans afin de mettre l'ouvrage en état d'être exécuté, ce qui était un ouvrage de six mois ; qu'après, pour ne pas faillir dans l'exécution, il avait fait prendre les alignements de ce qui est fait, où il s'était trouvé de la fausse équerre ; qu'il avait travaillé pour y remédier et l'avait fait heureusement ; qu'il avait, outre cela, travaillé au portrait du Roi, qui était pour lui un ouvrage pénible, à cause qu'il fallait que son esprit fût toujours dans une contention extrême ; qu'à l'égard des maisons à abattre, cela n'était point son fait, qu'il n'en aurait jamais parlé ; qu'il suffisait qu'il s'appliquât à la partie qui concernait l'invention, les autres choses n'étant pas de sa sphère et pouvant nuire à cette partie, s'il y donnait de l'application ; qu'à Rome, il y avait un prélat qui était chargé des bâtimens, c'est-à-dire de pourvoir aux choses nécessaires pour l'exécution ; qu'il ne pouvait ni ne devait faire de ces sortes de diligences ; que l'on aurait pu, depuis que ses dessins sont finis, avoir fait celles qui concernent ces maisons ; qu'il ne lui eût pas même été bien séant d'en parler ; qu'on aurait pu faire abattre ce qui avait été commencé de la première façade pour débarrasser le lieu et se pouvoir servir de pierres qui y sont, mais qu'il ne devait pas le dire. Je lui repartis à cela que, s'il savait de combien de grandes choses le Roi se reposait sur M. Colbert et le terrible accablement où il était pour cela, qu'il s'étonnerait comment il pouvait, avec une apparence de si grand loisir, donner à celles-ci le temps qu'il faisait. Il m'a reparti qu'il savait bien ses grandes affaires, qu'il était difficile d'y pourvoir tout en même temps, qu'il compâtissait à la peine qu'il avait,

mais qu'on ne devait pas lui imputer à blâme ce qui n'était pas de son fait. Il m'a dit, après cela, qu'il aurait fallu parler au signor Mathie, qui devait avoir soin de l'exécution de ses dessins, qu'il disait qu'il ne voulait pas demeurer en France, qu'on aurait dû voir avec lui que c'étaient des premières choses auxquelles l'on devait pourvoir. Je lui ai répondu : qu'il fallait bien que le signor Mathie demeurât, que c'était son intérêt, de lui, M. le Cavalier, pour ce que ses dessins autrement n'auraient pas l'exécution qui est nécessaire pour le satisfaire lui-même ; qu'on le traiterait de sorte qu'il aurait sujet d'être content.

31 juillet.

Le dernier juillet, j'ai écrit à M. Colbert ce que le Cavalier m'avait dit le soir précédent ; je l'ai trouvé le matin travaillant à son buste, et le signor Mathie aux alignements. Le soir, la promenade fut assez courte ; il a voulu aller sur le Pont-Rouge, et y a fait arrêter le carrosse un bon quart d'heure, regardant d'un côté et d'autre du pont, puis m'a dit : « C'est là un bel aspect, je suis fort ami des eaux ; elles font [du bien] à mon tempérament. » Après nous nous en sommes revenus.



FUN
LE CAROL I

STATUE ÉQUESTRE de LOUIS XIV

CHAPITRE IV

Au Temple avec le Commandeur de Souvré. — A Meudon. — Le Cavalier va s'installer au palais Mazarin. — Il va voir des tableaux de Paul Véronèse et de Nicolas Poussin. — Le Roi vient poser devant le Bernin. — Projet de construction d'un théâtre.

2 août.

Le deuxième août, je n'ai pas trouvé le Cavalier chez lui ; j'y ai rencontré l'abbé Butti, avec qui j'ai été à la messe aux PP. de l'Oratoire. A l'issue, j'ai envoyé quérir mon frère, que M. le commandeur de Souvré avait aussi prié de dîner et de venir au Temple. Nous avons trouvé le Cavalier, avec qui nous commençons de nous entretenir, quand M. le commandeur est arrivé ; mais comme il n'avait pas entendu la messe il y est allé, et au retour l'on s'en est allé au Temple après avoir vu les dessins du Louvre. M. le commandeur a fait entrer M. le Cavalier dans son carrosse, l'abbé Butti et moi. Par les chemins, il s'est parlé de diverses choses, particulièrement de ces dessins. Le Cavalier a donné de grandes louanges à l'esprit du Roi, dont il a dit que la qualité était telle qu'il connaissait le beau naturellement, qu'il en

avait eu une preuve dès le premier dessin qu'il avait fait voir à Sa Majesté ; que personne ne s'y entendait mieux qu'elle. M. le commandeur a ajouté que c'était une merveille, considérant comme le Roi avait été élevé, le cardinal le tenant bas et sans instruction et étude. L'abbé Butti a pris la parole et dit : que ç'aurait été un grand bien pour lui et pour ses peuples s'il eût étudié ; qu'il se fait des choses qui ne se feraient sans doute pas, parce que le Roi connaîtrait de quelle conséquence elles sont dans la bonne administration. Le Cavalier a répété ce qu'il a dit en plusieurs rencontres : que c'était la réputation du Roi qui l'avait fait résoudre à venir en France, plutôt que le commandement du Pape et l'honneur d'être appelé par un roi de France ; mais que cette réputation du Roi est fort au-dessous de ce qu'il a trouvé en effet. Le commandeur reparlant après du Louvre, le Cavalier a dit que ce serait le plus grand bâtiment du monde pour la place et pour la dépense ; que pour la noblesse du dessin il n'en parlait pas. J'ai assuré, moi, que rien n'était mieux pensé, ni plus heureusement rencontré que ce qu'il avait trouvé pour le Louvre, mais qu'avec cela il faudrait avoir le bonheur de le retenir ici. Il a dit que c'était chose impossible, mais que s'il avait eu à y demeurer, il aurait demandé au Roi de n'avoir à traiter de ses bâtiments qu'avec Sa Majesté même. Sur cela, l'abbé Butti, auprès de qui j'étais, m'a poussé par diverses fois. Le Cavalier a poursuivi, et dit que c'était que personne n'entendait ces choses-là si bien que le Roi.

Arrivés au Temple, l'on a été au jardin, qui est le lieu où M. le commandeur voudrait bâtir, où l'on a dit que l'on apportât le plan. Le Cavalier a reparti

qu'il ne voulait point le voir, puisqu'il était sur le lieu même, crainte que les pensées des autres ne nuisissent aux siennes. L'on l'a néanmoins apporté. Il a vu qu'il avait été fait sans avoir égard à la fausse équerré de la place du côté de la rue, et a dit à M. le comandeur de lui faire faire un plan seulement de la place entière. L'on a été ensuite dans l'église et dans quelques maisons particulières, puis l'on a remonté en carrosse. M. le commandeur en revenant m'a demandé si le Cavalier avait vu Maisons ; je lui ai dit qu'il irait le voir pendant qu'il serait à Saint-Germain. Il s'est offert de lui donner à dîner ce jour-là et d'être de la partie. L'on est allé du Temple chez M. Renard. Le Cavalier a trouvé sa terrasse fort belle, et a dit que c'était la plus belle situation qui fût à Paris. Il a vu ensuite le logis qu'il a trouvé galamment orné, a considéré longtems et avec plaisir le tableau d'*Icare*, de Jules Romain, mais il a dit que, pour le bien voir, il eût fallu le mettre en haut de l'escalier ; qu'il était trop près de l'œil. Il a regardé aussi avec attention les copies d'après les loges de Raphaël. Durant le dîner, il lui est venu un *concerto*, « cela, a-t-il dit, au sujet du Louvre ». Il a prié M. le commandeur de le dire au Roi : « C'est que Sa Majesté ayant voulu conserver le Louvre l'avait détruit. » Comme l'on n'a rien répondu, il m'a demandé si j'entendais sa pensée ; j'ai répondu qu'oui, que c'était qu'il lui donnait un habit, qui empêcherait qu'on ne vît plus rien de sa forme ancienne. M. le commandeur l'a assuré que dès ce soir même il dirait cela au Roi. Après dîner, le Cavalier a été à Meudon, où l'on a trouvé M. le Nonce ; il lui a fait remarquer que de dessus cette hauteur, où l'on était,

l'on ne voyait à Paris qu'un amas de cheminées, et que cela paraissait comme un peigne à carder. Il a ajouté que Rome a bien une autre apparence, qu'on y voit Saint-Pierre en un endroit, le Campidoglio en un autre, Farnèse ailleurs, Monticaval, le palais de Saint-Marc, le Colisée, la Chancellerie, le palais des Colonne, et nombre d'autres semés çà et là qui avaient de la grandeur et une apparence fort magnifique et superbe. Je repartis que ces palais étaient grands à la vérité pour ce qu'ils avaient de grands espaces qui leur servaient comme de champs, qu'il n'en était pas de même à Paris, où les maisons étant, quelque belles qu'elles fussent, pressées les unes des autres, ne se peuvent pas bien distinguer ; que les espaces y étaient chers et les places petites, ce qui faisait que bon nombre des bâtiments s'entr'offusquaient les uns les autres, et de loin n'étaient d'aucune apparence. En voyant l'escalier du château, il a dit qu'on n'en voudrait pas un pareil dans une hôtellerie d'Italie, et puis en riant s'est mis à dire que la couverture du dôme me plaisait sans doute beaucoup. Nous en revenant, il a fait arrêter le carrosse devant la terrasse des Capucins de Meudon, y ayant aperçu M. le cardinal Antoine. S. E. lui a dit qu'elle avait su qu'il avait été à Saint-Cloud. Il lui a répondu qu'il avait trouvé la situation, le jardin et les eaux fort belles. S. E. lui ayant demandé ce qu'il lui avait semblé de la cascade, et si elle ne lui avait point paru trop belle, il lui a dit que c'en était le défaut ; qu'il faut cacher l'art davantage et chercher de donner aux choses une apparence plus naturelle, mais qu'en France généralement en tout on fait le contraire. Le Cavalier arrivé à l'hôtel de Frontenac nous a priés,

mon frère et moi, de lui trouver quelqu'un intelligent en lunettes et qui connût quand les verres en sont taillés régulièrement. Il nous a dit qu'à Rome, après avoir mis à part les lunettes qui conviennent à son âge, un certain seigneur Stefano lui choisit celles qui sont bien taillées et font voir les objets justes et sans altérations, ce qui n'est pas si nécessaire pour ceux qui ne demandent des lunettes que pour lire.

5 août.

Le cinquième, j'ai été le matin voir le Cavalier et l'ai trouvé travaillant ; de là, j'ai été aux Tuileries, où M. Colbert est arrivé vers les onze heures et demie. Il a visité le quai. Il m'a demandé d'abord ce que faisait le Cavalier. Je lui ai dit qu'il travaillait au buste du Roi. Il a visité tous les bâtiments et s'en est venu par la grande galerie et par celle du Brun, qui y était. Je lui ai demandé quand son tableau serait fini. Il m'a dit qu'il ne savait. Je lui ai dit que le Cavalier eût été aux Gobelins s'il l'eût été, mais que M. du Metz m'avait dit qu'il fallait attendre à l'y mener que cet ouvrage fût fini. Étant dans l'appartement de la Reine-Mère qu'a peint Romanelli, M. Colbert m'a demandé si le Cavalier l'avait vu et ce qu'il avait dit de ces peintures. Je lui ai répondu qu'il n'en avait rien dit de particulier, ne disant rien de tout ce qu'il voyait. « C'est en user bien prudemment, a-t-il répondu, mais l'on le fait néanmoins beaucoup parler, même des ouvrages de M. Poussin. » J'ai reparti qu'à la vérité il en parlait aux rencontres, mais toujours avec une estime extraordinaire. Il a

ajouté qu'on disait qu'il n'avait presque pas regardé le tableau du Noviciat. Je lui ai dit que si, et qu'à l'égard de celui de Saint-Germain il m'avait dit que ce n'était pas un des plus beaux ouvrages du signor Poussin. Lui, M. Le Brun, m'a dit que M. Colbert lui avait demandé ce qu'il lui en semblait, et qu'il le lui avait beaucoup loué comme l'ouvrage le méritait. Il m'a prié de l'avertir quand le Cavalier irait aux Gobelins. De là M. Colbert est entré dans la salle et a trouvé, avant que d'y entrer, M. l'abbé Butti qui lui a dit que le Cavalier dormait. Il est néanmoins venu tout aussitôt. Considérant le buste, le Cavalier lui a dit qu'il avait dessein de faire que cette draperie parût comme si elle était de gros taffetas, qu'il ne savait s'il y réussirait. Mais en tout cas, *al diffetto dell' intelligenza*, a-t-il dit, *supplira la diligenza*.

6 août.

Le sixième août au matin, j'ai été chez M. Colbert que j'ai trouvé s'en allant à Vincennes pour faire préparer le logis pour la Cour. De là je suis venu chez le Cavalier que j'ai trouvé travaillant. Je suis ensuite allé chez M. l'abbé Bruneau ayant su que M. Colbert devait venir au Louvre ; et, de fait, il y est venu ayant Levau avec lui. Il a visité l'appartement nouveau de la Reine-Mère. Il m'a dit qu'il faudrait déménager le Cavalier, mais qu'on le logerait dans le palais Mazarin. Il est ensuite venu voir le Cavalier et a pris, entrant dans la salle, un visage ouvert et riant. Il lui a dit à l'abord qu'il était difficile de s'empêcher de lui rendre visite et au Roi aussi en même temps. Il lui a demandé s'il avait tra-

vaillé à cette place. Il a répondu que le signor Mathie y pensait et que tout était nommé et réglé. Il est, après, allé voir l'ouvrage du signor Paul, puis à pris congé les appelant lui et le signor Mathie par leur nom. Quand il a été sorti, l'ayant suivi, il m'a dit qu'il avait oublié de dire au Cavalier qu'il faudrait le déloger et est rentré pour cela.

La difficulté a été pour le buste, savoir s'il serait porté ou non au palais Mazarin ; qu'il y avait plus loin pour y venir travailler au Louvre, y restant, qu'aussi la commodité du Roi s'y trouvait. Le Cavalier a dit qu'il serait bien aise de ne pas changer de lumière. M. Colbert a reparti qu'il saurait la volonté de Sa Majesté et a dit adieu.

Sur les deux heures, M. Boutard m'est venu voir et m'a dit qu'il y avait du refroidissement pour les dessins du Cavalier, qu'il le savait de bon lieu ; que de la sorte qu'allaient les choses, l'on achèverait le Louvre comme il était commencé ; que l'humeur du Roi, où la mélancolie domine, se touchait d'abord de la nouveauté, et puis qu'en lui proposant pour l'occuper d'autres nouveautés, l'on les lui faisait agréer et changer ainsi insensiblement ce qu'il avait résolu auparavant. Je lui ai reparti que j'avais toujours remarqué le contraire de cela dans l'humeur du Roi, et ne pouvais croire qu'on refusât de profiter du travail, de l'expérience et du génie du Cavalier, après la dépense qui s'était faite et se continuait encore, pour continuer à faire des fautes ; que M. Colbert était trop habile pour cela. Nous fûmes ensuite chez le Cavalier qui m'a dit que Beaupin lui avait dit qu'il amènerait l'intendant de M. de Mazarin pour voir avec lui le logement qui lui était destiné.

L'abbé Butti est venu en même temps avec M. de Bellinzani ; puis sont arrivés deux stucateurs italiens qui ont salué le Cavalier et lui ont dit qu'ils venaient de Vienne. Après, l'on a été au palais Mazarin où il a vu son appartement, qui est celui qu'occupe M. de Mazarin lui-même quand il est ici. Il a visité ensuite un lieu propre pour mettre le buste et a dit qu'il avait considéré que, s'il demeurait au Louvre, il aurait mille peines pour empêcher qu'on n'entrât dans la salle où il travaille, ce qui lui serait d'une trop grande distraction. Il a vu ensuite l'appartement d'en haut et les tableaux qui y sont restés, s'est arrêté à en considérer un de Paul Véronèse. Il a dit que le cardinal... en avait l'original, que celui-ci n'était qu'une copie ; que les tableaux de Paul Véronèse étaient estimés par le coloris, mais qu'il n'y avait aucun décore ni costume dans les ouvrages des peintres qui avaient travaillé hors de Rome ; que cela se connaissait dans ce tableau qui est une *Nativité*, la Vierge étant sans noblesse et les pasteurs sans décence. Il y a peu d'antiques où il s'est arrêté. La *Poppea* était là que l'on dit que le Roi prenait. M. de Bellinzani se chargea d'écrire à M. Colbert au sujet de faire venir le buste au palais Mazarin.

8 août.

Le huitième, j'ai trouvé le Cavalier travaillant au buste et le signor Mathie dessinant la place du devant du Louvre, qu'il forme oblongue, tirant une rue droit au flanc de l'église Saint-Germain, laquelle, à l'embouchure vers le Louvre, aura 11 toises et demi. J'ai vu ensuite, en m'en revenant, M. de Bartillat, qui

m'a dit que M. Colbert avait accordé à M. du Buisson jusques au mois d'octobre pour déménager, quoiqu'il ait eu commandement de déloger dans trois jours et qu'il y ait eu ordre d'abattre le Jeu de paume du Louvre ; qu'à l'égard du dessin de Levau, il l'a vu ; qu'il laisse le Louvre pour avant-cour, puis en fait un autre en portion de cercle, où par des terrasses l'on pourra aller au logement du Roi en carrosse, à côté duquel logement, aux deux flancs, il y aura deux jardins et un autre vis à vis qui serviraient aussi au palais des Tuileries. Ce même jour, M. le commandeur de Souvré m'a envoyé le plan de la place du Temple où il veut faire bâtir, lequel je donnai le soir au Cavalier.

9 août.

Le dimanche neuvième, j'ai été au palais Mazarin où le Cavalier a couché. Il n'était pas encore levé à cause de sa fluxion. Lefebvre de Venise y est venu qui m'a conté plusieurs artifices dont il dit que Le Brun se sert pour se donner du crédit et l'ôter aux autres, et qu'il établit une espèce de tyrannie dans la peinture au moyen de la confiance que M. Colbert a en lui qui, au lieu de produire d'habiles gens par l'établissement de l'Académie, ne fera que des ignorants, n'y ayant aucune autre académie qui tienne l'Académie royale en émulation. Il m'a dit que le Cavalier lui avait promis qu'il irait voir les tableaux qu'il a ; et de fait quand il a été levé, nous nous y en sommes allés et avons vu, dans une maison près des Jésuites de la rue Saint-Antoine, un grand tableau de Paul Véronèse où sont représentés les enfants de Zébédée,

que leur mère présente à Notre-Seigneur. Le Cavalier a regardé ce tableau fort longtems de près, puis de loin ; après il s'est rapproché et enfin a dit : « Voilà un beau tableau, mais il a été fait en huit jours au plus. » Il a regardé l'autre qui est encore de Paul Véronèse où il est peint un Adonis allant à la chasse et une Vénus qui tâche de le retenir. Il a considéré celui-ci encore très-longtems ; et Lefebvre lui ayant demandé ce qu'il lui en semblait, il a dit : « Les Lombards ont été grands peintres, mais ils n'ont pas été bons dessinateurs, car, voyez cette femme (montrant la mère des deux apôtres), la partie d'en haut est tournée d'un côté et celle d'en bas d'un autre, et de telle sorte que la nature ne peut faire cette contorsion. » Disant cela, il s'est voulu mettre dans la même posture, et n'a jamais pu s'y tenir. Il a montré, après, des mains et des bras mal dessinés. « Ce n'est pas, a-t-il dit, qu'on ne voie quelques tableaux de Paul Véronèse et bien peints et bien dessinés, mais ils sont en petit nombre. La reine de Suède en a quelques-uns de ceux-là. Elle aime fort cette manière, et elle pourrait acheter ceux-ci. » Considérant encore ce grand tableau, j'ai dit au Cavalier que le Christ était posé de manière qu'il semble tomber. Il m'a soudain répondu en riant : « Voilà aussi un apôtre qui le soutient », lequel en effet est comme en acte de cela. En retournant à l'autre tableau, il a montré le bras d'Adonis et a dit à Lefebvre : « Vous êtes peintre ; voyez que la tête est plus grande que ce bras. » Il en est demeuré d'accord. Du Cupidon qui retient un chien il l'a trouvé peint à merveille, et le dos de la Vénus aussi. Il a demandé, après, à Lefebvre ce qu'il estimait ces tableaux. Il a dit le grand

500 pistoles, et l'autre 300. Il lui a reparti : « Je ne veux pas les mépriser, mais si je pouvais vous faire donner par la reine de Suède 1.000 écus du grand et 150 pistoles du petit, je les tiendrais bien payés » ; qu'encore ce qu'il veut faire est de ne point parler de la beauté et dire seulement que ce sont originaux de Paul Véronèse.

Ensuite il a conté, au sujet des peintres lombards, que Paul III faisant bâtir Farnèse mena une fois Michel-Ange voir une Vénus que le Titien, qui était venu à Rome, avait peinte ; qu'après qu'il l'eût bien considérée, le Pape lui demanda ce qu'il lui en semblait ; qu'il répondit au Pape : « Dieu a bien fait ce qu'il a fait, parce que si ces peintres-là savaient dessiner (parlant du Titien) ce seraient des anges et non pas des hommes. » De là Lefebvre nous a menés dans la maison où il travaille, et a fait voir au Cavalier une *Madeleine* à demi-corps du Guido. Après qu'il l'eût regardée longtemps : *Questo quadro non é bello*, et ayant demeuré là un temps a ajouté : *È bellissimo; io vorrei non l'haver visto ; sono quadri di paradiso.*

Nous sommes, au sortir de là, allés aux PP. de l'Oratoire. Le soir, sur les quatre heures, étant allé pour le voir, j'ai su que M. le Nonce l'était venu prendre et l'avait mené à Berny. Sur les huit heures, y étant retourné, je l'ai trouvé de retour et fort incommodé de sa fluxion. Je lui ai offert de lui faire venir un médecin ; il a dit que ce serait pour le lendemain au cas que son mal continuât.

J'avais vu M. Boutart qui m'avait dit que M. de Liancourt avait su de l'abbé de Bourzé et de Carcavi que le Roi était refroidi du dessin du Cavalier ; que Mansart le trouvait beau et approuvait la pensée qu'a-

vait eue le Cavalier pour l'autel du Val-de-Grâce de le faire au-devant de la grille et le petit au fond ; a dit encore que, pour le Louvre, le Cavalier et Mansard eussent pu s'accommoder ; le Cavalier pour le grand, les pensées nobles, et M. Mansart pour l'économie du dedans.

10 août.

Le dixième, jour de saint Laurent, il m'a dit qu'il était le jour de sa fête, qu'il se nommait Jean Laurent ; que son père ayant eu six filles sans garçon, lui venu au monde, il désira qu'il eût les noms de ses père et grand-père tout ensemble. Je lui ai dit, en riant, qu'il y avait déjà quelques jours qu'il solennisait sa fête par ce mal de dents qui lui était venu et l'aurait fait recourir à son patron. Pendant ce discours, M. Perrault lui a envoyé dire que le Roi trouvait bon qu'il travaillât au palais Mazarin et qu'il y fit porter son buste ; ce que l'on ferait quand il voudrait ou à l'heure même, ou le soir. Le Cavalier a dit qu'il était fête, que si l'on avait demandé la permission de travailler, qu'on pourrait le faire porter, mais qu'il ne voulait pas se charger du péché, au cas qu'on n'eût pas cette permission. M. le comte de Ménars m'a en même temps envoyé demander si le Cavalier voulait aller voir les dessins de Jabach. J'ai dit qu'il avait remis à une autre fois à cause de sa fluxion. Le Cavalier m'a demandé qui avait fait cette partie ; j'ai reparti que c'était l'abbé Butti qui m'avait dit que Jabach n'avait pas voulu la première fois faire voir ses dessins, à la prière de Le Brun, peur qu'on y vît les inventions et figures qu'il en tire

pour employer dans ses ouvrages. Le Cavalier a dit qu'il n'aurait jamais eu un semblable soupçon. « Ni moi non plus, » ai-je reparti.

Nous sommes allés ensuite aux PP. de l'Oratoire, où il a fait son bon jour. A la sortie de l'église, il a demandé à passer par la halle pour y voir les fruits ; qu'on l'avait assuré qu'il n'y a point de jardin plus beau. J'ai répondu que, pour les voir, il eût fallu les voir plus matin. Nous sommes passés par là en allant à Saint-Laurent. Au retour de cette dévotion, quand nous avons été devant Saint-Merry, j'ai proposé au Cavalier de voir quelques tableaux qui étaient là chez un marchand, sans dire de qui, et nous sommes montés chez le sieur Sérurier que j'ai prié de me faire voir le tableau de la *Reine Esther*. Ayant levé le rideau qui le couvrait, le signor Paul a dit d'abord : « Il est du signor Poussin. » Son père l'a regardé longtemps sans rien dire, et avec très-grande attention, puis a dit : « Voilà un très-beau tableau, et peint de la manière de Raphaël. » Il lui a montré, après, sa *Vierge* à mi-corps qu'il a regardée assez longtemps, et a dit qu'il ne fallait pas voir celui-là après l'autre. Il a vu ensuite le portrait de M. Poussin peint de sa main. Il a d'abord remarqué qu'il ne ressemblait pas tant que celui que j'ai. Sur cela, j'ai demandé un autre tableau ; car l'on ne les voyait que les uns après les autres. Il a fait signe de laisser encore ce portrait, et l'a regardé avec une attention très-grande ; à quelque temps, disant une seconde fois de l'ôtel, il a demandé de le lui laisser encore. Après, le sieur Sérurier a montré les trois petits paysages aussi de M. Poussin. Il les a trouvés beaux ; puis voyant la *Vierge* à dix figures, j'ai dit que tout me plaisait dans

ce tableau, hors la tête de la Vierge. Il a demandé de qui il était, demande qui m'a surpris : j'ai dit : « du Poussin », il a répondu qu'il ne l'eût pas cru ; que ce n'était pas lui sans doute qui avait fait ces enfants. Il a vu, après, le grand paysage de la *Mort de Phocion*, et l'a trouvé beau ; de l'autre, où l'on ramasse ses cendres, après l'avoir considéré longtemps, il a dit : *Il signor Poussin é un pittore che lavora di là*, montrant le front. Je lui ai dit que ses ouvrages étaient de la tête, ayant toujours eu de mauvaises mains. Il a vu, après, la *Vierge en Égypte*, que j'ai dit être de ses dernières productions. Après l'avoir regardée : « Il faudrait cesser de travailler, a-t-il dit, dans un certain âge ; car tous les hommes vont déclinant. » J'ai reparti que ceux qui étaient accoutumés à travailler avaient peine à demeurer sans rien faire, et travaillaient peut-être seulement pour se divertir. Il en est demeuré d'accord, mais a ajouté que leurs ouvrages assez souvent nuisaient à leur réputation.

Retourné au logis, M. le maréchal de Gramont a été le voir. Je l'ai su du Cavalier, le soir chez lui, y étant allé avec mon frère, qui lui a donné son *Parallèle de l'architecture*. Il ne voulait pas le recevoir, disant qu'il suffisait qu'il y en eût dans sa maison ; que mon frère l'avait déjà donné aux signori Paule et Mathie. Lui ayant dit que c'était un honneur que mon frère s'attendait qu'il lui ferait, il l'a reçu et témoigné qu'il nous était obligé infiniment.

Nous avons été après aux Carmes déchaussés, et de là chez l'abbé Butti, qu'on lui avait dit être malade. Nous vîmes ses tableaux, parmi lesquels sont deux dessins du Cavalier avec de belles bordures. L'un, d'une tête faite à la plume, et l'autre, d'un moine

priant. Revenu chez moi, j'ai su de madame de Chantelou, qui arrivait de chez M. Renard, qu'il lui avait dit qu'il y avait une grande cabale des architectes contre le Cavalier, et qu'en une grande compagnie de ceux de cette profession, il ne s'était trouvé que le jeune Anguier qui eût été de son parti.

11 août.

Le onzième, le Cavalier a travaillé à son buste tout le matin, le signor Paul au petit Christ et Mathie à un dessin en petit du plan du Louvre pour le cardinal légat, qui l'avait demandé au Cavalier par une lettre de sa propre main, m'a-t-il dit. L'après-dînée, étant retourné, j'ai trouvé le Roi et le Cavalier travaillant d'après Sa Majesté avec grande activité. M. le Prince y était, MM. de Gêvres, de Noailles et de Charost, M. Colbert et M. de Bellefonds ; le maréchal de Gramont est venu après. Le Roi lui a dit qu'il avait été sur le point avec Monsieur d'aller dîner chez lui, ayant trouvé que la Reine avait dîné. Le maréchal a reparti que Sa Majesté n'aurait pas fait grande chère, mais qu'il lui eût donné de bon cœur ce qu'il avait. J'ai trouvé le Roi d'abord appuyé sur le dossier d'un fauteuil. Ayant été quelque temps en cette action, le Cavalier a pris ce fauteuil et l'a porté de l'autre côté du buste, et a dit à Sa Majesté que c'était pour le voir de l'autre côté du visage. Le Roi s'est mis comme le Cavalier a désiré, a demeuré là encore quelque temps, puis a dit qu'il fallait qu'il s'en allât, qu'il reviendrait toutes les fois que le Cavalier dirait, lequel a répondu à Sa Majesté qu'il demeu-

rait toujours là, que toutes les fois qu'Elle aurait du temps à donner, Elle pourrait revenir. Comme le Roi partait, le Cavalier l'a prié de venir voir le plan et la place qui sera au-devant du Louvre ; il a expliqué à Sa Majesté la profondeur, la largeur et celle de la rue, qui aurait à l'embouchure onze toises et huit à l'autre bout.

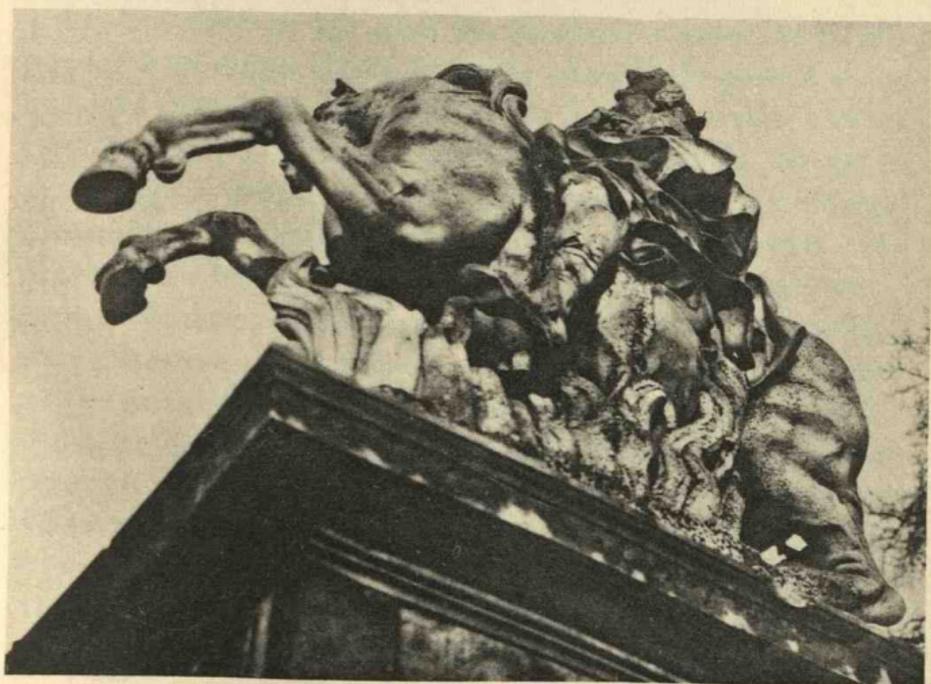
Le Roi sorti, M. Colbert a resté encore un peu, puis s'en est allé. Le Cavalier m'a dit qu'il était venu un peu avant le Roi, et qu'il lui avait fait voir la disposition de cette place. Il a travaillé encore quelque temps au visage du Roi, sur la mémoire fraîche qu'il en avait, puis le carrosse du Roi étant venu, nous sommes allés aux Carmes déchaussés où, après avoir prié Dieu, quelques-uns de ces bons Pères m'ont dit qu'il y avait beaucoup de gens à qui il semblait que le petit Christ de la Vierge que je regardais était aveugle, ne lui voyant aucune couleur aux yeux. Je leur ai dit qu'il n'en paraissait non plus à ses cheveux, ni à ceux de la Vierge, ni aucun rouge à leurs lèvres ; ils m'ont prié de faire auprès du Cavalier qu'il donnât un jour un moment pour faire tourner cette Vierge, ainsi qu'il avait dit qu'elle devait être. Lui en ayant parlé, il a dit qu'il marquerait au premier jour avec du crayon, comme il la faudrait mettre, et que cela se pourrait faire après sans qu'il y fût.

12 août.

Le douzième, j'ai trouvé le Cavalier travaillant à son buste. M. le Nonce est venu le voir. Il y est demeuré une demi-heure. Le signor Mathie travaillait



LA STATUE ÉQUESTRE de LOUIS XIV, à VERSAILLES



Détail

au dessin d'un théâtre, pour construire dans le milieu de l'espace qui sera entre le palais des Tuileries et la façade de la cour des cuisines ; lequel théâtre aura deux faces : l'une qui regardera le Louvre et l'autre le palais des Tuileries. Il le fait dans une forme de portion de cercle concave de chaque côté, hormis le milieu qui en est d'une moitié de cercle en convexe de part et d'autre. Il y aura divers degrés d'un côté et d'autre, et au lieu où ils finissent un grand ordre de colonnes. Le signor Mathie m'a dit que ce serait pour des spectacles de tournois, courses ou ballets à cheval qui pourraient se faire tantôt du côté qui regarde les Tuileries, tantôt de celui du Louvre.

13 août.

Le Cavalier a dit que M. Colbert l'avait prié de penser à quelque chose qui pût remplir le grand vide qui sera entre les deux palais du Louvre et des Tuileries, et qui pût servir à des fêtes et tournois, et qu'il avait jugé à propos de faire comme une espèce d'amphithéâtre à l'imitation du Colisée et du théâtre de Marcellus ; lequel étant double aurait une de ses faces vers le Louvre, et l'autre vers le palais des Tuileries, dans chacune desquelles il y aurait à y placer jusques à dix mille personnes de la noblesse ; qu'il y aurait, outre cela, dans le milieu un appartement pour quelque grand prince étranger, quand il en arrive en France, lequel, étant composé de neuf ou dix pièces, y pourrait être magnifiquement logé ; que cet amphithéâtre serait de grande apparence et ornement, les colonnes en étant de cent palmes de hauteur, qui sont

environ 66 pieds et tout l'ouvrage 70 toises de façade, celle du Louvre n'en ayant que 68 ; qu'avant cela, il lui était venu dans la pensée de faire dans cet espace deux colonnes comme la Trajane et l'Antonine et, entre les deux, un piédestal où serait la statue du Roi à cheval avec le mot de *non plus ultra*, allusion à celle d'Hercule ; et encore au sujet du palais des Tuileries, mon frère a dit que l'exécution de cet amphithéâtre détruirait le palais des Tuileries le faisant paraître encore bien plus bas qu'il n'est, « mais il aura de la convenance avec le Louvre », a répondu le Cavalier. L'abbé a reparti que le palais des Tuileries, bas comme il est, serait le palais du jardin. M. le Nonce survenant à interrompu ce discours. Il s'est écrié en arrivant : *Siete un gran furbo*, et a ajouté se tournant vers nous, et en riant : *Non fa altro che furberie*. Le Cavalier a conté à M. le Nonce quelque chose de l'entretien où l'on était, et puis il s'en est allé et nous aussi.

L'après-dînée, moi étant retourné, j'ai su du Cavalier que le Roi était venu sur le midi, lorsque le Cavalier allait se reposer, qu'il a travaillé d'après Sa Majesté environ de trois quarts d'heure, que M. Colbert y était, et trente ou quarante personnes. L'abbé Butti, qui y avait dîné, y était aussi, Dans ce temps même l'envoyé du marquis de Brandebourg est venu voir le buste, conduit par M. de Lessin, M. de Montmarsan, le frère de M. Colbert et M. de Vergne, tous lesquels ont aussi vu les dessins. Le Cavalier, ayant su qui ils étaient, les a salués avec grande solennité. MM. d'Armagnac et chevalier de Lorraine sont arrivés après. Le Cavalier m'ayant demandé qui était celui qui était venu avec l'envoyé du marquis de

Brandebourg, et lui ayant dit que c'était un parent de M. de Lionne, il l'a prié de vouloir faire ses baise-mains à madame de Lionne, et lui a dit qu'il connaissait deux femmes bien intelligentes dans les arts qu'il professait : la reine de Suède et madame de Lionne ; et montrant son buste, a dit : « La reine de Suède, touchant les finesses de cet art, en sait autant que ceux du métier. » Ils ont vu aussi l'ouvrage du signor Paul et puis ils s'en sont allés.

Le soir, nous avons ramené l'abbé Butti chez lui, et de là nous sommes allés aux Carmes. Le Cavalier qui n'avait pas reposé l'après-dînée et pour cela était plus fatigué qu'à l'ordinaire, s'est retiré de meilleure heure en sa maison. Je lui ai dit, le quittant, que j'avertirais M. Colbert de supplier le Roi de prendre dorénavant une heure moins incommode. Le Cavalier m'a dit que l'abbé l'avait dit au Roi même.

14 août.

Le quatorzième, étant allé le matin chez le Cavalier, le signor Paul m'a dit que le Roi viendrait à midi et demi, ce qui m'a obligé de demeurer là à dîner. Le Cavalier m'a demandé les lunettes que Blondeau lui a promises. L'ayant mandé, il est venu et les lui a apportées. Le Cavalier s'est résolu de remettre à dîner après la venue du Roi ; il a seulement pris un bouillon et s'est allé reposer. Durant cela madame de la Baume est venue, et nous a dit qu'elle avait à parler au Roi de quelque affaire, et qu'elle prendrait cette occasion. Elle est demeurée dans la salle à s'entretenir avec les signori Paul et Jules qui ont promis de

lui faire son portrait. Cependant le Cavalier est revenu, lequel l'ayant trouvée, lui a fait de grandes civilités. Elle m'a dit qu'elle avait une belle invention de trouver la ressemblance du Roi dans son buste, qui est de fermer les yeux quelque temps, et puis les rouvrir, que quand elle fait cela, elle trouve que le portrait ressemble beaucoup, d'abord qu'elle rouvre les yeux. Le Cavalier a dit que l'invention était bonne ; qu'il y avait deux choses qui servaient à celui qui travaillait, pour bien juger de son ouvrage : l'une de demeurer quelque temps sans le voir, l'autre, quand on n'en a pas le loisir, c'est de regarder son ouvrage avec des lunettes qui changent l'objet de couleur en le faisant plus grand, ou plus petit, afin de le déguiser en quelque manière aux yeux de celui qui l'a fait et tâcher de faire qu'il lui paraisse comme si c'était l'ouvrage d'un autre, ôtant par ce moyen l'illusion que nous cause l'amour-propre. Dans cet entretien M. de Turenne est venu, et incontinent après, le Roi, qu'il n'était encore que midi. D'abord que Sa Majesté est entrée, madame de la Baume s'est présentée dans l'antichambre, et lui a parlé longtems, le Roi l'écoutant avec une grande attention et souriant de fois à autre. Le Cavalier, qui voyait que le temps qui lui était destiné se passait, s'est montré deux ou trois fois à Sa Majesté témoignant désirer que cette audience fût plus courte, mais cela n'y a rien fait, et madame de la Baume a entretenu le Roi près d'une demi-heure, ce qui a fait juger que la matière n'en était pas désagréable à Sa Majesté. Après, Elle est entrée dans la salle, et le Cavalier a commencé à travailler regardant le Roi de différents aspects, quelquefois de bas en haut, de côté, de près

et de loin ; de quoi quelques-uns des jeunes seigneurs qui étaient là présents, et à qui ce travail était nouveau, voyant le Cavalier regarder de diverses manières et avec tant d'action, avaient grande envie de rire ; le Roi même a eu peine à s'en empêcher, mais s'est néanmoins retenu et les autres aussi ; de sorte que le Cavalier ne s'en est pas aperçu. Il a travaillé à la joue droite, à la bouche et à l'œil droit et au menton. Avant que Sa Majesté s'en soit allée, Elle a vu le dessin de cet amphithéâtre que fait le signor Matthie, puis Elle a dit que le lendemain qu'il est fête, et le dimanche d'après Elle ne viendrait pas, ni le lundi même, pour ce qu'Elle prendrait un remède, mais qu'après Elle viendrait régulièrement tous les jours. Durant cela, M. de Noailles, auprès de qui j'étais, m'a demandé « si le Cavalier avait vu Versailles ». J'ai dit que non, que je n'avais pas osé proposer de l'y mener, ne sachant si le Roi l'aurait agréable. Il m'a dit que Sa Majesté en serait bien aise, mais qu'il ne fallait pas que cela vînt d'Elle. Je dis que j'en ferais la proposition, et de fait, je fus, le Roi sorti, chez M. le commandeur de Souvré, et lui dis la chose, à cause qu'il s'était offert de donner à dîner au Cavalier quand je voudrais aller à Maisons, et que l'on pouvait voir l'un et l'autre lieu en un même jour. M. le commandeur m'a dit qu'il avait proposé de donner à dîner, lorsque la Cour était à Saint-Germain, mais que ses officiers étaient maintenant ici, et que ce lui serait un grand embarras de les envoyer là. Il m'a dit qu'il en parlerait à M. de Longueuil ou à M. de Maisons et me ferait savoir leur réponse. Ce soir, le Cavalier n'est point sorti, et a fait ses dépêches pour Rome.

CHAPITRE V

Benserade vient voir le buste du Roi. — Les séances de pose. — Nombreuses visites. — Le Cavalier conte au Roi diverses anecdotes. — Son admiration pour Louis XIV. — Ses idées sur l'art. — Le Cavalier va féliciter Colbert qui vient de recevoir la Croix du Saint-Esprit. — On prend les dispositions pour commencer les constructions de la nouvelle façade du Louvre. — Hostilité contre le Bernin.

15 août.

Le quinzième, le Cavalier a été faire ses dévotions aux PP. de l'Oratoire, et de là est allé à Notre-Dame. Nous sommes venus après chez M. le Nonce, qui l'a mené aux Carmélites de la rue Chapon, où il a dit la messe, et l'a ramené au palais Mazarin, où il est entré pour voir le buste, qu'il a trouvé fort changé. Le Cavalier a dit qu'il a observé ces deux jours le visage du Roi avec une grande exactitude, et avait trouvé qu'il a la moitié de la bouche d'une façon et l'autre d'une autre, un œil différent aussi de l'autre, et même les joues différentes ; ce qui aiderait à la ressemblance ; que la beauté du Roi était une beauté mêlée, qui ne consistait pas en certaines délicatesses

de teint comme fait celle de beaucoup d'autres, que la tête du Roi avait de celle d'Alexandre, particulièrement le front et l'air du visage ; puis il a dit que son marbre réussissait mieux qu'il n'avait espéré ; qu'à la vérité, il apportait grande diligence à le manier, et que pour cela il lui fallait plus de temps.

L'on informait un jour, a dit l'abbé Ciri qui était là, Clément VIII du crime d'un moine qui avait engrossé une religieuse, et celui qui en faisait le rapport l'accompagnait de raisons, pour marquer l'énormité du péché, et que c'est chose non-seulement étonnante, mais prodigieuse. Le Pape, ennuyé d'une si grande exagération, dit qu'il serait bien plus étonné si la religieuse avait engrossé le moine.

J'ai su, retourné chez moi, que M. le commandeur de Souvré y était venu, et incontinent après le signor Mathie est venu m'apporter un billet qu'il m'avait envoyé chez le Cavalier, pensant que j'y fusse encore, par lequel M. le commandeur me donnait avis que M. le président de Maisons attendrait le Cavalier et sa compagnie, le lendemain à dîner à Maisons. Je suis retourné aussitôt chez le Cavalier pour lui donner cet avis, mais il m'a dit que M. Colbert venait de sortir et avait demandé les dessins, et dit qu'il viendrait travailler avec lui le lendemain ; ce qui m'a obligé d'écrire à M. le commandeur et le prier de faire que la partie se remit à un autre jour.

16 août.

Madame de la Baume, menée par Benserade, est venue dans la salle. Comme il considérait le buste, je

lui dis que c'était une matière pour exercer son génie, qu'autrefois la *Didon* d'un sculpteur nommé Cochet en avait servi à tous les beaux esprits du temps, qui l'avaient louée à l'envi les uns des autres et que, sur un ouvrage moins que médiocre, ils avaient trouvé et dit de jolies choses dont l'on voyait un volume entier. Il ne parla point au Cavalier parce qu'il ne parle pas la langue italienne.

19 août.

Le dix-neuvième, étant allé chez le Cavalier, j'ai su que M. Colbert venait d'en sortir et y avait fait rapporter les dessins du Louvre et avait laissé un mémoire des choses nécessaires pour la commodité du logement de Sa Majesté, des deux reines, de monseigneur le Dauphin et officiers nécessaires à leur service personnel, et autres principaux officiers pour les cuisines, bouches, gobelets, cinq offices, bureaux et salles pour les tables du grand maître, chambellan, des maîtres et les autres, pour faire un magasin d'eau, d'où l'on en puisse tirer par des pompes pour remédier aux accidents du feu, une salle pour y mettre divers ustensiles nécessaires en cas de pareil malheur ;

Pour des salles pour banquets et pour bals, et pour réformer celle des comédies ; un grand cabinet d'armes au-dedans du Louvre ;

Dedans ou dehors trouver un lieu pour la construction d'une grande et superbe bibliothèque, dont le Cavalier est prié de donner les dessins pour les menuiseries ;

Un théâtre pour voir les fêtes publiques, ballets à

cheval, carrousels et autres réjouissances, qui puisse contenir grande quantité de peuple.

Il est représenté dans ce mémoire que le climat de France ne donne que quatre ou cinq mois d'été, lesquels le Roi passe à la campagne ; qu'ainsi il n'est à Paris que l'hiver ; que l'appartement du devant du Louvre n'est pas propre pour le logement du Roi, à cause du bruit de la place, et qu'il est au levant et au nord, celui du derrière au couchant et au nord ; que cette dépense est inutile, n'y ayant que le midi qui doit être occupé, lequel appartement néanmoins laissé comme il est ; qu'il faut trouver invention de clore les fenêtres des salles et des logis d'une manière aisée à ouvrir ; qu'autrement on n'y pourrait passer dans l'hiver, outre que les pluies et les neiges en gêteraient les voûtes ;

Qu'il sera bon d'aviser de bonne heure où l'on pourra faire passer les eaux nécessaires au Louvre, leurs conduites et décharges, afin de ne pas gêter les fondements, s'il fallait faire cela après coup ;

Que l'invention des citernes que le Cavalier a proposées sera bonne, avisant au lieu où on les placera ;

Que le Roi veut que les quatre secrétaires d'État aient le logement au Louvre ;

Et trois offices des finances ;

Le Conseil ;

Le grand maître de France ;

Le colonel du régiment des gardes et plusieurs autres ;

M. le maréchal de Villeroy est venu voir le buste sur le midi et a été avant-coureur du Roi, qui est venu incontinent après avec quantité de monde. Le Cavalier a commencé par donner la forme au nez, qui

n'était encore qu'ébauché. M. de Créqui s'étant avancé pour parler au Roi à l'oreille, le Cavalier a dit en riant : « Ces messieurs-ci ont le Roi à leur gré toute la journée et ne veulent pas me le laisser seulement une demi-hure ; je suis tenté d'en faire de quelqu'un le portrait chargé. » Personne n'entendait cela ; j'ai dit au Roi que c'étaient des potraits que l'on faisait ressembler dans le laid et le ridicule. L'abbé Butti a pris la parole et a dit que le Cavalier était admirable dans ces sortes de portraits, qu'il faudrait en faire voir quelqu'un à Sa Majesté et comme l'on a parlé de quelqu'un de femme, le Cavalier a dit que *Non bisognara caricar le donne che da notte*. M. de Prince, qui était là, témoignait de fois à autre voir naître la ressemblance du Roi sous la main du Cavalier, et M. le maréchal de Villeroy aussi. Après trois quarts d'heure de temps, Sa Majesté s'en est allée et a dit au Cavalier qu'elle ne reviendrait point le lendemain, mais que le jeudi suivant elle lui donnerait deux ou trois heures. Sortant de la salle, madame de la Baume a abordé le Roi, qui s'est rangé près d'une fenêtre et lui a donné audience l'espace d'un bon quart d'heure. Ensuite M. Colbert lui a donné aussi une longue audience, laquelle finie, il est venu voir le buste et est demeuré dans la salle quelque espace de temps ; pendant quoi je lui ai dit que j'avais mené le Cavalier à Vincennes et qu'il en était satisfait, et avait même dit que le Roi n'était si bien logé nulle part, et avait trouvé les menuiseries et dorures fort belles, et les peintures aussi.

Après qu'il a été sorti, le Cavalier a dit que, quand le Roi serait encore venu deux fois, cela suffirait pour lui ; que si pourtant Sa Majesté voulait venir davan-

tage, que le buste ne ressemblerait pas seulement, qu'il parlerait. J'oubliais à dire que Varin a toujours été présent pendant que le Cavalier a travaillé d'après le Roi ; que chacun le questionnait au sujet du buste. Il m'a dit à moi qu'il croyait que le Cavalier avait trop déchargé du front, qu'il n'y pourrait pas remettre du marbre. Je l'ai assuré que non et que son intention était de faire cette partie du front, au-dessus des yeux, fort relevée, l'étant dans le naturel, outre qu'on le voit de cette sorte dans toutes les belles têtes antiques ; que nous en avons discoursu dès le commencement, le Cavalier et moi.

L'après-dîner, M. le Nonce est venu, Lefebvre, peintre, est aussi entré avec lui. L'on a admiré la ressemblance du buste. Lefebvre, l'ayant considéré de tous les côtés, s'est récrié, disant qu'il ressemblait même par derrière. Le Cavalier, ayant entendu cela, a dit une chose digne d'être remarquée : c'est que le soir, si l'on met une chandelle derrière quelqu'un de façon que son ombre donne sur une muraille, l'on reconnaîtra la personne à cette ombre-là, étant vrai de dire qu'il n'y a aucun qui ait la tête sur les épaules de la même sorte qu'un autre, et ainsi de tout le reste ; que la première chose que doit regarder pour la ressemblance celui qui fait un portrait est le général de la personne, avant que de penser au particulier.

Le Cavalier m'avait dit le matin qu'il avait observé, travaillant au nez du Roi, que Sa Majesté l'a d'une façon toute particulière, la partie d'en bas qui confine à la joue étant plus étroite que le devant du nez, ce qui pouvait l'aider à la ressemblance. Le soir, nous avons été aux Feuillants. Après ses prières, les PP. ont fait voir au Cavalier sur leur autel quelques

figures d'argent du dessin de Sarrasin, puis lui ont beaucoup loué leur portrait. Il l'a considéré en sortant et m'a dit que la dernière partie au-dessus du fronton était superflue ; que s'il n'y eût eu que les figures et une croix, cela aurait été mieux ; que le second ordre était aussi un peu trop haut. Je lui ai reparti que cela venait, à mon avis, du piédestal de ce second ordre, qui était trop haut.

M. le commandeur de Souvré, qui était venu le matin un peu auparavant le Roi, m'a dit qu'il fallait renouer la partie de Maisons ; que, quand je l'aurais faite avec le Cavalier, je l'en avertisse ; qu'on verrait aussi Versailles, qu'il en avait parlé au Roi.

21 août.

Le vingt et unième août, au matin, j'ai continué à travailler avec le signor Mathie à l'exécution du mémoire de M. Colbert, et, pendant que nous avons été occupés à cela, MM. les abbés Le Tellier et de Saint-Pouange sont entrés dans la salle sans rien dire. Sitôt que je les ai aperçus, j'ai dit au Cavalier qui ils étaient. Il les a salués et a dit qu'il estimait M. Le Tellier, non pas pour ce qu'il était ministre, mais qu'il avait vu dans son visage qu'il avait une grande cervelle. Après avoir un peu travaillé devant eux, il a quitté son ouvrage et a été quereller celui qui a le soin de la porte de laisser entrer les personnes sans l'avertir auparavant. Quand ils ont été sortis, Mathie a dit au Cavalier qu'il avait réglé une partie de ces logements suivant le mémoire de M. Colbert. Il a reparti que ce travail était inutile, que cette distri-

bution était de la charge du grand maréchal des logis, qui n'aurait aucun égard à tous ces projets, et s'en est, après cela, allé dîner et moi avec lui. L'abbé Butti est survenu, qui m'a donné dix ou douze imprimés de son sonnet, m'a prié d'en présenter un au Roi.

Après le dîner, M. de Créqui est venu et M. le maréchal de La Ferté, qui a dit au Cavalier qu'ils étaient voisins, qu'il fallait bien qu'il vît sa maison et vînt dîner avec lui. Dans ce temps-là même, le Roi est venu avec trente ou quarante personnes. D'abord Sa Majesté a dit qu'il faisait chaud et qu'on ouvrît quelques fenêtres. Le Cavalier a encore répété ce qu'il a dit l'autre fois que ces messieurs avaient le Roi à tout moment et qu'ils ne voulaient pas le lui laisser à lui une demi-heure. Il a travaillé cette fois-ci aux yeux. Dès le matin, il m'avait dit qu'il y travaillerait et qu'il y trouvait une chose très difficile à cause que le Roi a le cil des yeux fort long, ce qui ne se peut pas imiter en marbre. Il m'avait dit aussi qu'il en a l'*incassature* bien grande, mais que les yeux ne le sont pas ; qu'il faudrait avoir de grands égards à toutes ces choses. Pendant qu'il a travaillé, parfois il s'approchait du Roi et le regardait en face, de côté et d'autre, de bas en haut, et enfin de toutes sortes de manières, et puis se remettait à son marbre. M. le maréchal de Gramont était là avec sa lunette, regardant avec très grande attention. M. Colbert y a demeuré aussi quelque temps, puis s'est retiré. Sa Majesté a beaucoup parlé au maréchal de La Ferté. Pendant ce temps, le Cavalier ne cessait pas de travailler, tantôt à un œil, tantôt à l'autre et un peu aux joues. Ensuite le Mathie a lu le sonnet qu'il a fait

au sujet du buste, après quoi il l'a présenté au Roi.

Quelque temps après, j'ai aussi présenté à Sa Majesté celui de l'abbé Butti. M. de Mautausier, qui était là présent, demandant s'il était de moi, j'ai montré au Roi l'abbé Butti pour l'auteur. Sa Majesté a dit qu'il le fallait lire. Je l'ai aussitôt, pour cet effet, baillé à l'abbé, lequel s'en est excusé, à cause, a-t-il dit, qu'il lui faudrait prendre des lunettes. Sur cela le Roi m'a comamndé de le lire ce que j'ai fait, et après ai distribué le reste des imprimés que j'avais en main à ceux qui en ont voulu. Comme chacun trouvait ce sonnet fort beau et le louait, le Cavalier a pris la parole et dit que j'avais encore d'autres vers au sujet du buste, lesquels étaient venus de Rome. Les ayant cherchés et baillés au Cavalier, il les a lus lui-même à Sa Majesté. Ce sont les mêmes dont il est fait ci-devant mention. Ils ont été beaucoup estimés de tout le monde et de sorte que M. de La Vallière et M. Magalotti en ont pris une copie.

Pendant que le Cavalier continuait de travailler, Mignard *d'Avignon* est venu et a dit à Sa Majesté que M. Colbert l'envoyait prendre la hauteur du Roi pour un portrait en grand, qui se devait envoyer hors de France, et l'a prise avec un ruban bleu, M. Biscarat en tenant un bout et lui l'autre. Incontinent après, le Roi s'en est allé, disant au Cavalier qu'il ne pourrait revenir le lendemain ; que, s'il le pouvait, il l'enverrait dire. Le Cavalier a fait voir à Sa Majesté, avant qu'elle fût sortie, le dessin achevé de cet amphithéâtre, et a dit qu'outre le logement magnifique qui y sera, il pourra contenir dix mille spectateurs de chaque côté.

Le Roi dehors, le Cavalier s'est jeté sur une chaise,

disant à son ordinaire qu'il était abattu extraordinairement par la perte et la dissipation des esprits. Durant ce temps-là, M. de La Vrillière est venu. J'ai dit au Cavalier que c'était un secrétaire d'État. Il ne s'est point avancé pour le recevoir, de sorte qu'il a été quelque temps à regarder le buste, puis l'ouvrage du signor Paul. Après, le Cavalier lui a demandé excuse. L'on a discoursu de la sculpture, et, au sujet du buste, le Cavalier a répété ce qu'il a dit plusieurs fois, que Michel-Ange n'a jamais voulu faire de portrait, que c'était un grand homme, un grand sculpteur et architecte, que néanmoins il avait eu plus d'art que de grâce, et pour cela n'avait pas égalé les antiques, s'étant principalement attaché à l'anatomie comme font les chirurgiens ; ce qui avait donné lieu à Annibal Carrache, qui avait, a-t-il dit, *un grand cervellone*, de le railler au sujet de son *Christ de la Minerve* ; et à ce sujet a répété ce qui est déjà rapporté en plus d'un lieu de ce mémoire. Il a ajouté aussi que, Michel-Ange étant un jour avec le cardinal Salviati, cette Éminence lui dit qu'il voulait lui faire voir des modèles d'un N... et les fit venir. Michel-Ange dit qu'ils étaient bien, et se mit à les considérer davantage, pendant quoi le cardinal était allé parler à quelques personnes ; qu'à son retour il demanda à Michel-Ange : *No le pare che sono d'un grande valent'uomo?* Michel-Ange lui demanda en style florentin : *Ha operato egli?* Le cardinal répondit que non. Alors Michel-Ange dit comme en colère : *Capistra, non dir dunque che è un grande valent'uomo.* A ce sujet, M. de La Vrillière a dit qu'à Rome, quand l'on parle de quelque peintre ou de quelque sculpteur, l'on demande d'ordinaire : *Dove è l'opera?* Après cet

entretien, il a vu les dessins du Louvre, et pendant M. d'Armagnac est venu avec Benserade qui les regardait. M. d'Armagnac a dit au Cavalier que c'était un des beaux esprits de France. Il l'a bien reçu, puis s'est enquis à M. d'Armagnac où était M. d'Harcourt, son frère, et a dit après que c'était un homme bien signalé dans le monde. Lorsque ces messieurs ont été sortis, j'ai demandé au Cavalier si nous irions à Maisons ; il m'a reparti, l'abbé Butti présent, qu'il voudrait bien ne le dire que le lendemain.

23 août.

Nous avons été à l'appartement du Roi, où l'on m'a dit que Sa Majesté s'allait faire saigner du pied, dans l'appartement neuf de la Reine-Mère. Étant descendus, nous avons trouvé M. le maréchal de Bellefonds, lequel m'a dit que, quand Sa Majesté aurait été saignée, il lui dirait que le Cavalier était là. Étant resté dans l'antichambre, Vigarani y est venu et a abordé le Cavalier ; là l'on s'est mis, en attendant, à discourir de diverses choses, et entre autres de l'architecture, et que c'est un art difficile, auquel pour pouvoir réussir il faut joindre la pratique et la théorie ensemble. Vigarani a dit qu'il était bien nécessaire à un architecte d'être géomètre et de savoir la perspective. Le Cavalier a ajouté qu'un des points les plus importants était d'avoir un bon œil pour bien juger des *i contrapposti* ; que les choses nous paraissent non seulement ce qu'elles sont, mais eu égard à ce qui est dans leur voisinage, qui change leur apparence.

Il s'est bien passé une heure à discourir de ces

choses et autres, en attendant ; après quoi le Cavalier m'a demandé à s'en aller. Je lui ai dit qu'il fallait auparavant que j'en avertisse M. de Bellefonds, afin qu'il ne dit pas au Roi qu'il était là après qu'il s'en serait allé. Étant entré pour ce sujet dans l'appartement, j'ai aussitôt appris que le Roi avait commandé de faire entrer le Cavalier, et je le suis allé prendre. M. le maréchal de Gramont, qui s'était avancé, lui a montré en entrant, parmi beaucoup de statues et de bustes qui sont dans ces premières chambres, la *Diane d'Éphèse*, qu'il lui a louée comme une statue estimée belle. Le Cavalier, l'ayant beaucoup considérée, l'a trouvée belle. Il a vu le *Bacchus* ensuite, qu'il a trouvé fort beau, et la *Poppée*, à la réserve de la tête. Il a dit, voyant le *Faune qui danse*, qu'il voyait cette statue mal volontiers, lui faisant connaître qu'en comparaison il ne savait rien. Étant passé outre, il a été dans la chambre où le Roi était au lit et venait d'être saigné du pied. Ce lit était de velours amarante, en broderie d'or fort relevée, comme l'était la tapisserie de la chambre et des antichambres, que le Cavalier avait considérée, et les beaux cabinets qui y sont. Autour du lit du Roi il n'y avait point de balustrade, mais sur l'estrade il y avait un grand nombre de vases d'argent où l'on avait mis des tubéreuses. Après avoir regardé quelque temps toutes ces choses, il a dit que les ornements de cette chambre et des voisins étaient ornements pour les dames, mais que ceux des premières, par où il avait passé, où sont les statues et les bustes, étaient ornements pour les hommes. S'étant mis vis-à-vis du pied du lit du Roi, dont tous les rideaux étaient tirés, et qui était environné de personnes de la plus haute qualité, Sa Majesté lui a dit

qu'elle ne le verrait de trois jours, mais qu'en son absence il pouvait travailler aux cheveux du buste. Il a répondu qu'il y travaillerait aussi ; qu'il osait dire à Sa Majesté que ce n'était pas chose aisée, voulant arriver à donner à ces cheveux la légèreté, comme elle est au naturel ; que, pour cela, il fallait combattre contre la matière, qui est d'une nature contraire ; que si Sa Majesté avait vu sa *Daphné*, elle connaîtrait que le travail qu'il y avait fait en cette espèce ne lui a pas mal réussi. M. de Créqui a parlé ensuite de sa statue de la *Vérité*, qui est chez lui, à Rome, comme d'un ouvrage parfaitement beau. Le Cavalier a dit qu'il l'a fait pour le laisser à sa maison, que la figure du Temps, qui porte et montre cette Vérité, n'est pas achevée ; que son dessein est de le représenter la portant par l'air, et de montrer par même moyen des effets du temps, qui ruine et consume enfin toutes choses ; que dans son modèle il a fait des colonnes, des obélisques, des mausolées, et que ces choses, qui paraissent renversées et détruites par le Temps, sont celles qui le soutiennent en l'air, et sans lesquelles il n'y pourrait être, « quoiqu'il ait des ailes », a-t-il dit en riant. Il a ajouté qu'à la cour de Rome c'est présentement un commun proverbe de dire : « La Vérité n'est que chez le Cavalier Bernin. » Sur cela, il a conté à Sa Majesté un endroit d'une de ses comédies, où quelqu'un dépeignant ses malheurs et injustes persécutions, qu'il souffrait, pour l'en consoler, quelqu'un lui dit de prendre courage, que la calomnie ne régnera pas toujours, que le temps enfin découvre et montre la vérité, à quoi cet infortuné répond : *E vero, ch'il tempo la scopre, ma spesso non la scopre a tempo.* Le Roi a témoigné

que la pensée lui plaisait beaucoup. M. le commandeur de Jars, ou quelque autre, ayant parlé de ses autres comédies, comme de l'embrasement du théâtre et du débordement du Tibre, il a conté, pour divertir Sa Majesté, la manière dont il avait représenté ces choses, et le soleil levant aussi, lequel plut tant à tout le monde. Il a dit que ce qui lui en plaisait à lui, faisant toutes ces choses dans sa propre [maison], et à ses dépens, c'est que la dépense ne lui en coûtait que trois baïoques.

Le Cavalier a conté encore qu'un prélat, ayant eu avis qu'il voulait le représenter dans un endroit de comédie, le vint prier de ne le pas jouer ; qu'il voulut bien lui complaire, mais que, comme la pièce était de la connaissance particulière du Pape et de quelques autres considérables de la Cour, il en fit commencer l'histoire ; mais, aux cinq ou six premiers mots, le fil en fut interrompu par la chute d'une muraille, qu'il avait disposé à cet effet, et ne s'en dit rien davantage.

Après avoir rapporté ces choses pour divertir Sa Majesté, qui témoignait y prendre plaisir, M. de Créqui a parlé ensuite d'une belle statue à vendre, qui est dans une maison particulière près du Farnèse. Le Roi a dit qu'il l'achèterait volontiers. Le Cavalier a dit que c'était le *Méléagre*, ouvrage grec et fameux ; que, quand il serait retourné à Rome, il tâcherait de trouver quelque chose de beau pour orner à Sa Majesté une couple de chambres ; puis s'est retiré avec son fils et Mathie, qui étaient aussi là avec lui. Sortant, il a rencontré la Reine qui allait voir le Roi, laquelle lui a fait beaucoup d'accueil. Il s'est encore arrêté à voir les bustes et les statues, et si longtemps que la

Reine est ressortie et lui a dit en passant que mercredi elle s'en irait voir son buste. J'oubliais à dire que Monseigneur le Dauphin est aussi venu voir le Roi, conduit par madame Arsan. Le Cavalier, la voyant grosse et puissante comme elle est, m'a dit à l'oreille : *Non è pericolo che il Delfino faccia roversciare il vascello, che gli é qui a canto.*

J'ai remené le Cavalier à l'hôtel Mazarin, et, revenu chez moi, j'ai su de mon frère que M. Colbert l'avait envoyé querir le matin, et lui avait demandé si sa santé et son inclination lui permettaient de travailler au Louvre, pour avoir soin de l'exécution des dessins du Cavalier ; qu'en cas qu'il fût en disposition et volonté de cela, il le proposerait au Roi, qui, sans doute, l'aurait agréable. Mon frère m'a dit qu'il lui avait répondu qu'il tiendrait cela à grand honneur.

L'après-dîner, nous avons été ensemble à l'hôtel Mazarin, où nous avons su que le Cavalier était allé avec le signor Mathie chez M. de Lionne. Nous l'y sommes allés trouver ; il en examinait les défauts de la maison, et cherchait à y remédier. Vigarani y était, qui nous a dit que le gros pavillon construit de neuf, vers la grande écurie, ruinait avant que d'être achevé. Nous avons de là été aux Carmes déchaussés et ramener l'abbé Butti ; puis, en ramenant le Cavalier, ayant vu du monde à la porte de M. de Colbert, il y est descendu et a été sur-le-champ introduit dans son cabinet. D'abord il lui a dit que le matin il avait eu l'honneur de voir le Roi et de l'entretenir longtemps de choses particulières, mais qu'il savait bien qu'aucun de ceux qui étaient présents ne les avait mieux conçues que Sa Majesté ; s'est mis à parler de son bon esprit, ce qui a été renchéri par M. Colbert, qui

a dit que jamais on n'a vu un plus beau sens naturel, ni qui connût mieux le bon de quelque chose que le Roi ; qu'il l'avait remarqué non seulement dans les choses qui sont de l'office du Roi, mais dans toutes les autres ; que, quand il se propose dans le Conseil une affaire sur laquelle il y a neuf ou dix avis différents, jamais le Roi ne manquait à choisir le bon ; que dans une matière comme les finances, où il ne devrait pas être fort instruit, il avait des clartés admirables et dont il était étonné ; qu'elles avaient été plus difficiles il y a deux ou trois ans ; que, dès ce temps là, il y prenait toujours le bon parti ; qu'avec cela il avait une fermeté non pareille, qui ne relâchait pour quoi que ce fût ; qu'il se faisait un plan dans les affaires et le suivait pied à pied, sans jamais se détourner à droite ni à gauche, et qu'il le suivait des dix années de suite ; que Sa Majesté même présentement travaillait à des choses dont elle ne verrait jamais l'entière exécution, et dont l'on ne tirerait l'avantage que cinquante ans après sa mort : savoir est le rétablissement des forêts ; qu'à présent l'on était obligé en France de recourir aux étrangers pour les bois nécessaires à la construction des vaisseaux, et que Sa Majesté pensait à mettre les forêts en un état qu'on ne fût réduit à l'avenir à cette nécessité ; qu'avec cela le Roi avait une chose bien singulière, c'est que Sa Majesté ne laissait aucune inquiétude à ceux qui le servaient bien, et que lui, M. Colbert, n'en avait aucune de l'esprit du Roi, dont il était assuré, en le bien servant, comme du sien propre ; que, quand il serait quinze jours sans voir Sa Majesté, il n'en serait pas moins en repos d'esprit qu'en le voyant tous les jours deux fois. Le Cavalier lui a

dit que cela était la récompense que promettent ceux qui nous exhortent à servir Dieu, disant qu'il voit toutes nos actions, qui, étant bonnes, nous laissent un repos qu'on n'a point ou rarement en servant les hommes.

Après, M. Colbert a dit qu'il fallait que le signor Mathie posât les alignements du Louvre, pour ce que le Roi irait les voir mercredi, et puis a dit au Cavalier que Sa Majesté s'était aperçue la dernière fois qu'il était bien fatigué. Il en est demeuré d'accord et a dit que le travail d'après le naturel fatiguait de sorte, épuisant les esprits, qu'il semblait qu'on eût été bâtonné ; qu'autre cela il y avait une quantité de monde extraordinaire ; que ce n'est pas qu'il ne fût accoutumé à travailler devant le monde, mais la quantité de gens augmente le chaud, qui est grand en ce temps-ci.

24 août.

Le vingt-quatrième août, jour de saint Barthélemy, j'ai trouvé le matin le Cavalier à la messe aux Petits-Cordeliers irlandais. Quand il en est sorti, il m'a dit qu'il faisait un vilain temps, qu'il était enrhumé, qu'il avait peur, s'il allait à l'air, qu'il n'en fût incommodé ; que, pour ce sujet, il ne pouvait pas aller à Maisons. Je lui ai reparti qu'il n'y fallait pas aller s'il n'en avait pas envie. L'abbé Butti est arrivé, qui l'a sollicité d'y aller, et son fils aussi ; mais ils n'y ont rien gagné, et a persisté qu'il ne bougerait de Paris. Ayant vu cela, j'ai écrit un billet, afin que M. Colbert en fût averti, ayant dit le jour précédent qu'il viendrait conférer aujourd'hui avec le Cavalier,

laquelle conférence s'était remise sur le projet d'aller à Maisons. Sur les quatre ou cinq heures, M. Colbert est venu, qui l'a trouvé travaillant. Le Cavalier lui a dit qu'il avait la permission du curé et que c'était moi qui l'avais demandée ; que, d'ailleurs, il l'avait du Pape de travailler deux ou trois heures aux jours de fêtes et dimanches, pourvu que le travail n'allât pas jusques à la sueur.

M. l'abbé d'Effiat était venu un peu auparavant, et, admirant la belle prestance du Roi, le Cavalier lui a dit : que, d'abord qu'il avait vu Sa Majesté, il avait remarqué cette action en elle, et qu'elle lui était si ordinaire que, toutes les fois qu'il venait, il se mettait de lui-même en place avec une pareille attitude. M. Colbert a parlé ensuite de la grande ressemblance, qu'elle était telle qu'en la présence du Roi même on ne la pouvait désirer plus grande. Le Cavalier a reparti à cela que c'était un parangon trop désavantageux à un ouvrage de sculpture et à un de peinture même, quoique celle-ci fût aidée de toutes les mêmes couleurs du naturel, que de lui opposer ce naturel où est la vie et le mouvement. Il a conté, à ce sujet, que Daniel de Volterre, travaillant un jour à une *Pallas*, et lui peignant un écu au bras, qu'il imitait d'après un écu d'acier, Michel-Ange arriva et le trouva dans une honte et un dépit extrêmes de ne pouvoir donner à son ouvrage les éclats et la splendeur qu'avait cet écu qu'il imitait ; qu'il le pria de vouloir lui-même donner quelques coups à cet endroit de son tableau. « Michel-Ange, a-t-il dit, qui avait considéré que l'imitation était aussi grande qu'elle pouvait l'être dans l'art, lui répondit qu'il le ferait, mais qu'il sortît ; qu'il ne voulait pas prendre les pinceaux

CAROL I
REGI



LA CHAIRE DE SAINT-PIERRE
Saint-Augustin

devant lui. De fait, lorsqu'il fut dehors, il ne fit rien qu'ôter cet écu du lieu où il était et le retourner, et à quelque temps de là, ayant rappelé Daniel de Volterre, il lui fit voir l'ouvrage, lequel lui sembla tout autre, ne voyant plus le naturel en parangon ; et, tout étonné, il demanda à Michel-Ange comment il avait pu faire et les couleurs dont il s'était servi. Durant quelque temps, il refusa de le lui dire, puis enfin avoua qu'il n'avait pas touché les pinceaux et n'avait rien fait que retourner cet écu. »

Au sortir de Saint-Barthélemy, l'on a ramené l'abbé Butti. En revenant à l'hôtel Mazarin, j'ai dit au Cavalier que je jugeais que M. Colbert avait grande envie que le seigneur Paul demeurât en France. « Il m'en a parlé en effet, a-t-il répondu, et de plusieurs autres choses, lesquels il pousse bien avant. » A l'égard de son fils, il m'a avoué que ce serait le perdre, qu'il avait besoin de lui pour son instruction, qu'il promettait, à la vérité, de réussir, mais qu'il ne réussirait pas, s'il était éloigné de lui. Je lui ai reparti qu'il fallait qu'il demeurât lui-même, et que le Louvre était son enfant, pour lequel il devait avoir autant d'amour que pour les autres, rien ne pouvant servir davantage à son honneur ni l'éterniser dans le monde comme sera ce grand ouvrage. Il m'a répliqué que, quand il est parti de Rome, il avait dit à Sa Sainteté que pour tout le mois d'août les ouvrages de Saint-Pierre n'avaient pas besoin de sa présence ; que, s'il demeurait davantage, ils en recevraient du dommage ; que, pendant qu'on travaillerait ici aux fondations, il est inutile qu'il y soit ; que, quand l'on commencera à élever, il y pourrait bien servir. J'ai dit qu'en tout temps il y était nécessaire ou utile au

moins ; qu'il n'y avait jamais eu une meilleure occasion ou une meilleure rencontre que du Roi pour le Cavalier, et du Cavalier aussi pour le Roi ; qu'il semblait qu'ils eussent été faits l'un pour l'autre. Il a dit avec modestie qu'il n'était rien, mais qu'il tâcherait toujours de faire plus qu'il ne dirait ; que telle était son humeur ; qu'il avait demandé à voir le Roi vint fois pour son buste, à deux heures par jour ; que Sa Majesté n'avait encore été que quatre fois ; que dans peu le visage serait achevé entièrement ; qu'ainsi l'on verra qu'il a bien plus fait que dit. Il m'a ajouté qu'il a une telle estime du Roi que, s'il avait été roi, il y a trente ans, connaissant Sa Majesté comme il fait, il la serait venu servir ; que, si je l'eusse vu travailler dans ce temps-là, j'aurais été étonné de la confiance avec laquelle il maniait le marbre ; qu'à présent il n'y va que tâtonnant, et n'a appris depuis ce temps-là qu'à connaître qu'il ne sait rien, ce qu'il ne savait pas alors. Je lui ai reparti que c'était que [plus] l'homme avance par son expérience, et mieux il connaît que l'art est plus parfait que l'ouvrier, et qu'il ne peut jamais mettre dans la matière l'excellence de son idée, qui est de nature divine ; qu'au reste, il avait de grandes grâces à rendre à Dieu de l'avoir fait le premier du siècle dans sa profession ; que ceux qui suivront celui-ci ne verront peut-être point d'occasion si grande que celle qui s'offre à lui ; qu'il est de sa gloire de la ménager. Il m'a reparti que le P. Oliva s'était servi de ma pensée même pour le persuader à venir, et lui avait dit que, comme les grands princes doivent faire recherche des hommes qui ont du talent, aussi les hommes de talent doivent-ils aller au-devant des grandes occa-

sions et les ménager. Je lui ai confessé que ce nous était un bonheur de ce qu'il était venu en France, que nous aurions dépensé des millions et que cela n'aurait servi qu'à notre honte. Il m'a dit qu'on aurait suivi l'ouvrage sur le vieux dessin. Je lui ai reparti que, si l'on l'avait suivi, il y aurait eu même à dire, mais qu'on s'en était déjà éloigné, et que, par les autres choses qu'il voyait qu'on avait faites ailleurs, il pouvait juger combien il avait déjà été perdu d'argent ; que cette considération devait l'obliger de rester ici. Il m'a expliqué qu'il avait affaire à Rome pour une année, que durant les fondations il n'avait que faire ici, qu'il pourrait bien revenir, qu'il se sent et connaît son tempéramen, que Dieu peut le faire vivre encore dix ans ; que, s'il revenait, ce serait pour demeurer toujours en France ; qu'il amènerait sa femme et ses enfants ; qu'il se fait beaucoup d'ouvrage en dix années. Je lui ai dit que le Roi était le premier de la monarchie qui avait aimé les arts. Il a ajouté que, quand même un roi n'aimerait pas un art ou une science en laquelle un homme est singulier, il ne doit pas laisser pour cela de l'attirer à son service, à cause de la réputation que cela lui donne dans le monde. J'ai continué et dit que Léonard de Vinci avait été appelé en France par François I^{er}, qui l'avait tant aimé qu'il mourut entre les bras de ce grand prince, qui en faisait une estime singulière, quoique ce fût un homme qui n'était que dans la spéculation des choses et n'agissait guère. « Ajoutez, a-t-il dit, qu'il vieillissait sur un ouvrage. » La preuve, ai-je répondu, est que nous ne voyons rien ici de lui que quelques tableaux imparfaits. Il a dit que, pour peindre des cheveux, il était des six années, « et le Corrège, ai-je

fait, n'était qu'une heure et avec quatre coups de pinceaux faisait tout le même effet, à considérer leur ouvrage de la distance nécessaire pour le bien voir. »

27 août.

Le vingt-septième, il a travaillé le matin et le soir au buste du Roi, et le seigneur Mathie au dessin de la maison de M. de Lionne. M. le Nonce est venu, et ensuite M. d'Albon, le comte de Gramont et madame de la Baume. M. le Nonce, la prenant pour madame de Monaco, lui faisait de grands compliments, qui ont cessé quand on lui a dit qui elle était. Le soir, l'on a été chez Benoît, pour voir ses portraits de cire, mais l'on ne l'a pas trouvé ni personne à sa maison. J'avais dès le matin demandé au Cavalier si je le ferais avertir de s'y trouver, et il m'avait dit que non.

28 août.

Le vingt-huitième, il a au matin travaillé à l'ordinaire. Sur les deux heures, M. Colbert est venu, que le Cavalier dormait encore. Il avait le cordon bleu et a dit au signor Mathie qu'on n'avait point encore travaillé, pour ce qu'il avait eu beaucoup d'affaires pour ce sujet, montrant la croix du Saint-Esprit. Il a fait accueil au signor Paul, qui lui a demandé s'il irait éveiller son père. M. Colbert lui a dit que non. Cependant je lui ai parlé d'une affaire particulière dont il m'a dit de lui donner un mémoire, puis il s'en est allé.

Le soir, M. de Ménars est venu ; il a fait apporter

un petit tableau d'*Annonciation* pour le montrer au Cavalier. Après l'avoir vu, il a dit qu'il était de l'Albane. Il lui en a demandé un mot d'écrit de lui, qu'il lui a donné et a ajouté : *Mi piace assaissimo*. M. de Ménars m'a dit à moi, en particulier, qu'on avait fait quelques autres dessins pour le Louvre, et qu'il ne savait si l'on exécuterait ceux du Cavalier, à cause qu'on est brouillé avec la cour de Rome, et que l'on craindrait que les Italiens, après avoir commencé, ne quittassent l'ouvrage. M. du Metz et lui ont vu le plan du Louvre, sur lequel M. du Metz a toujours appuyé que la place de devant serait trop petite. S'en étant allés, le Cavalier m'a dit qu'il était jour de dépêches. J'ai ramené l'abbé Butti chez lui, et, en y allant, je lui ai demandé quelles étaient ces brouilleries de Rome. Il m'a dit qu'en France on ne savait pas traiter avec le Pape ; qu'il faut user avec lui comme l'on fait avec un enfant, l'amuser d'une pomme ou d'une dragée ; que de cette sorte l'on en aurait ce que l'on voudrait, de grandes choses pour de petites ; qu'il est d'humeur à se fâcher pour des bagatelles, et irait de la tête au-devant des coups de poing ; qu'on avait eu raison de dire : *Maximus in minimis, minimus in maximis*, et m'a allégué encore le mot qui au commencement de son pontificat fut mis au Pasquin au sujet des montagnes qui sont dans ses armes : *parturient mures ; nascitur terribilis mons*.

29 et 30 août.

Le vingt-neuvième, j'ai été indisposé.

Le trentième, le Cavalier m'ayant envoyé au matin demander le carrosse du Roi pour les sept heures et le lui ayant mené, il m'a dit qu'il serait bien aise d'aller féliciter M. Colbert sur cette charge nouvelle, et nous y avons été. Il a reçu le Cavalier avec un visage riant, et à son compliment lui a répondu qu'il serait bien aise qu'il eût tenté de rester en France, à voir de quelle sorte le Roi récompensait ceux qui le servaient; qu'il pouvait dire, sans mentir, qu'il n'avait pas pensé à recevoir cette grâce, ni l'avoir demandée ni même souhaitée. Le Cavalier a reparti : *Che haveva un grande mezzo apresso il Re*, et, ayant répété cela encore une fois, il a dit que c'était son mérite. M. Colbert lui a répliqué qu'il en avait un plus grand; que lui, à la vérité, servait Sa Majesté dans un emploi où il y avait eu de la peine au commencement, pour ce que tous ceux qui y avaient travaillé s'étaient toujours étudiés à l'embrouiller, mais qu'elle est si facile qu'il serait fâché qu'elle l'eût occupé tout un jour de la semaine; qu'il y avait nombre de personnes en France qui la pouvaient faire aussi bien que lui, mais qu'il n'y avait à présent que le Cavalier capable des grandes choses que le Roi avait dans l'esprit; qu'il semblait qu'ils fussent faits l'un pour l'autre; et que cela le devait convier, et pour l'amour de lui-même, à demeurer ici afin de les exécuter. Le Cavalier a reparti que ce serait plutôt pour l'amour du Roi, si cela se pouvait, pour ce que cet amour était si grand qu'il remarquait qu'il ne pouvait, le matin, demeurer demi-heure à prier à l'église sans être appuyé, et qu'il demeurerait, sans sentir d'être las, cinq heures de suite, debout, attaché au travail, agitant ses bras et son corps à manier le ciseau et le marteau;

que c'était l'amour qui faisait cela, mais que les ouvrages qu'il a commencés à Rome ne pouvaient pas permettre qu'il reste ici ; a répété, ce qu'il a dit à toute autre rencontre, qu'il avait assuré le Pape que pour tout le mois d'août ils n'avaient point besoin de sa présence, son frère suffisant pour les conduire ; que, Sa Majesté lui ayant demandé son portrait, il avait cru qu'il ne devait pas le refuser et avait pensé qu'avec deux autres mois il le finirait ; que pour cela il avait demandé à Sa Majesté vingt jours de son temps à une ou deux heures par jour ; qu'il était homme qui voulait toujours faire plus qu'il ne disait, et qu'on en verrait la preuve ; que s'en étant retourné à Rome pour y achever ses ouvrages, il pourrait bien revenir. Après cela, M. Colbert lui a dit qu'il fallait commencer à donner ordre à l'exécution du Louvre ; qu'il s'en allait le voir au palais Mazarin pour disposer ce qu'il y avait à faire sur cela. Le Cavalier a pris congé, et M. Colbert l'a quitté à la porte de son cabinet, lui disant qu'il ne le traitait pas avec cérémonie.

S'en étant revenu à l'hôtel Mazarin, M. Colbert peu de temps après s'y est rendu, a témoigné d'abord d'être étonné de voir le buste si avancé. Il a dit que le Roi n'était point venu la semaine passée à cause des eaux que Sa Majesté avait prises, mais que demain elle viendrait. L'on est demeuré en discours ordinaires quelque temps. Après, M. Colbert m'ayant dit qu'il avait mandé mon frère et M. Madiot, que je visse s'ils étaient venus, j'ai passé dans l'antichambre, où je les ai attendus, m'entretenant avec M. de la Motte, MM. Perrault, Mazières et Bergeron. Un des garçons du Cavalier étant resté dans le lieu où M. Col-

bert et le Cavalier étaient, on l'a fait sortir, de sorte qu'ils sont demeurés seuls, M. Colbert, le Cavalier et son fils, environ de demi-heure. Étant ressortis et M. Colbert ayant vu mon frère et M. Madiot, il a dit qu'il se fallait assembler en lieu où il y eût une table. Lui ayant dit qu'il y en avait une dans la salle d'où il sortait, il y est rentré, il m'a appelé et ces autres messieurs. Ensuite, ayant mis des sièges, il s'est assis au bout de la table, le Cavalier à sa droite, moi ensuite, les signori Paul et Mathie de l'autre côté, mon frère, M. Madiot de part et d'autre. M. Perrault a dit tout bas à M. Colbert que M. de la Motte était dans l'autre salle. Il a fait la mine et a branlé la tête, donnant à connaître qu'il ne désirait pas qu'il entrât.

Après, M. Perrault s'est mis à l'autre bout de la table avec du papier, une plume et de l'encre ; un moment après est venu l'abbé Butti, lequel a aussi pris place devant le signor Paul. Après cela, M. Colbert a pris la parole et a dit qu'il fallait voir et examiner, comme l'on ferait pour bien réussir dans un ouvrage de si grande conséquence comme est le Louvre ; que le Cavalier ne pouvant demeurer en France pour avoir l'œil que ses dessins soient bien exécutés, il avait choisi mon frère pour y suppléer, et qu'il se rendrait à l'ouvrage de fois à autre pour le soulagement du signor Mathie, comme lui M. Colbert prendrait plaisir lui-même de faire, s'il en pouvait avoir le temps ; que M. Madiot y serait avec assiduité, afin de voir que toutes les matières fussent de la qualité qu'elles doivent être ; qu'il fallait ensuite examiner de quelle sorte l'on travaillerait.

Le Cavalier a dit que les ouvrages à la journée sont

les meilleurs, que son intérêt est que celui du Louvre soit bien fait, qu'autrement son dessin ne pourrait avoir de succès. M. Colbert a reparti qu'il était vrai que le travail à la journée est le meilleur, mais qu'il y a un grand embarras : qu'il y peut avoir de grandes tromperies, à cause du peu de fidélité, et qu'on ne pouvait faire de plan comme quand l'on travaille à la toise et qu'on fait farché. L'on fut longtemps à agiter l'un et l'autre. Le Cavalier a repris et dit qu'à Rome l'on était dans la même peine ; que quelques-uns faisaient marché, mais fournissaient toute la chaux. M. Colbert a reparti qu'il y pouvait avoir encore en cela de la tromperie, de même que dans l'artillerie, où l'on charge un lieutenant de faire partir 400 quintaux de poudre, et il n'en envoie pas la moitié ; que si elle y était conduite entière, au moins la dispenserait-on, mais comme il a dit qu'on en retient la moitié, qu'il en peut arriver de même de cette chaux, et ainsi qu'il fallait s'attacher à faire marché ; que si pourtant le Cavalier voulait qu'on travaillât autrement, le Roi y consentirait. Il a reparti que son intérêt n'était que d'être assuré que l'ouvrage serait bien fait ; que c'était pourquoi, ne s'étant pas fié aux ouvriers d'ici, il en avait mandé d'Italie. L'on a discuté, après, le mélange de la chaux et du sable, de la moitié ou d'un tiers, la qualité de la chaux, celle du sable, la comparaison avec celle de Rome. M. Colbert a ajouté qu'il avait une telle passion que l'ouvrage du Louvre fût de la dernière perfection que, si le Cavalier disait qu'il ne peut se faire sans pouzzolane, il prendrait le parti d'en faire venir et d'envoyer tous les vaisseaux du Roi en Italie pour cet effet, même en Égypte, querir de la pierre s'il était nécessaire, et

d'attendre plutôt six ans à commencer le Louvre, pour lequel le Roi ne voulait épargner ni temps ni argent. Il a été enfin résolu de faire deux murs pour épreuve : l'un bâti à la mode de Rome et l'autre à celle de France, afin de faire choix de la manière qui réussirait la meilleure. L'on a proposé de faire ouverture dans quelque maçonnerie ancienne et moderne pour connaître la force et bonté de la chaux. M. Colbert a fait ensuite appeler Mazières et Bergeron, leur a ordonné de faire venir le lendemain des matériaux dans la basse-cour de l'hôtel Mazarin, et de mettre au Louvre trente ou quarante hommes à préparer les fondations ; a commandé à M. Perrault d'avertir M. du Buisson d'apporter ses titres ; a dit, quant au Petit-Bourbon, qu'il fallait le laisser à cause des meubles du Roi, et après l'on s'est levé qu'il était près d'une heure après-midi.

1^{er} septembre.

A l'issue du dîner, nous avons discoursu, l'abbé et moi, sur les divers discours faits touchant les dessins du Louvre, et le bruit qui s'est répandu qu'on ne les exécuterait pas. Il m'a dit que le Nonce était le jour d'hier venu le dire au Cavalier ; que l'on avait assuré que Levau, Lebrun et Mansart s'étaient assemblés pour faire un dessin. Je lui dis que les uns et les autres n'étaient point amis. Il cita le passage : *Et facti sunt amici in illo die, Herodes et Pilatus*, mais que, le dessin du Cavalier étant de la beauté qu'il est, il n'avait qu'à prendre la devise du Tassoni, une écritoire et une plume, avec le mot de *fate*. Il s'est

étendu après sur la fortune de M. Colbert, qu'elle était grande et éclatante, vu que Vittorio Siri lui avait dit avoir lu la lettre par laquelle M. Colbert écrivait à M. le cardinal Mazarin qu'il renonçait à son service ; a dit qu'un autre avait tenu la place dans le mauvais temps, et durant que le cardinal était persécuté, mais que, par bonheur pour M. Colbert, celui-là était venu à mourir ; que ce lui était encore une espèce de bonheur d'avoir mon frère pour le bâtiment du Louvre ; que, comme il a écrit d'architecture et est connu pour intelligent, cela le mettait à couvert de tout reproche touchant l'exécution d'un si grand ouvrage, Il a ajouté ensuite d'autres choses touchant la mort du cardinal Mazarin et l'établissement de la fortune de M. Colbert ; a dit qu'il a meilleure tête que les deux autres ; que cette Éminence lui avait mis en main un mémoire et lui avait dit de ne le donner au Roi qu'un mois après qu'il serait mort, marque de plus grande confiance que le cardinal avait en lui qu'en MM. Le Tellier et de Lionne.

Sur les quatre heures, l'on a eu nouvelle, par un courrier dépêché exprès, que le Pape était à l'extrémité. M. d'Albon, madame de la Baume et M. de Jussac sont venus voir le buste ; M. le Nonce est venu ensuite. L'on a discoursu quelque temps sur la nouvelle du Pape, puis ils s'en sont tous alés à la promenade. J'ai dit au Cavalier que si le Pape était mort, il fallait qu'il demeurât avec nous. Il m'a répondu avec émotion que cela ne se pouvait pas, si le Roi ne le faisait mettre en prison ; qu'il m'avait dit que l'ouvrage de la chaise de Saint-Pierre avait besoin de lui et l'obligeait plus à s'en retourner que sa femme et ses enfants ; qu'il était pour cela impossible qu'il ne s'en

retournât pas ; mais que, comme il m'avait dit diverses fois, il n'était pas impossible qu'il ne revînt dans un an après ; qu'il aimait le Roi et son ouvrage. Il a dit ensuite qu'il pensait que ces architectes ne devaient point lui vouloir de mal ; que si le Pape avait voulu avoir un bâtiment à la française, et qu'il eût appelé un architecte de France, il n'y aurait rien trouvé à redire ; que le Roi avait voulu un palais à la romaine ; qu'ils ne devaient point, à son avis, le trouver mauvais.

2 septembre.

Le Cavalier a dit qu'il se confirmait dans l'opinion que la nation était changeante, qu'il remarquait même dans le Roi que le feu qu'il avait pour son portrait était diminué, et qu'au lieu que Sa Majesté devait avoir un grand désir de le voir fini, il n'y avait plus que lui qui y eût de l'amour, et ainsi des autres choses ; qu'à l'égard du Louvre, l'on aurait dû tout préparer il y a un mois et même faire abattre ce qui ne doit point rester ; qu'il n'en parlerait jamais, demeurât-il ici toute sa vie, étant chose qui ne lui serait pas séante. J'ai dit à l'égard du Roi que c'étaient les eaux que Sa Majesté avait été obligée de prendre qui l'avaient empêchée de venir, et j'excusai le reste sur l'accablement d'affaires de M. Colbert.

3 septembre.

Le troisième, le signor Mathie a été sur les tours de Notre-Dame, et a apporté un morceau du mortier

dont elles sont construites, qui s'est trouvé de sable de rivière. Il a dit au Cavalier qu'en ayant parlé à Mazière, il est demeuré d'accord que ce sable est le meilleur, mais que la dépense en serait trop grande. Il a travaillé après, suivant l'ordre du Cavalier, à réformer le plan de la façade du Louvre en quelques endroits, y faisant une salle pour des statues et des chambres pour des tableaux.

M. Rosteau a, ce même matin, amené le sieur Vidot saluer le Cavalier. Il a vu, après, les dessins du Louvre, et discourant avec lui sur l'usage qu'ils ont à Rome de baigner leur maçonnerie, il ne l'a pas désapprouvé et a dit même que, quand il pleuvait ici sur les murs qu'il fait construire, il en était bien aise et croit que cela sert à unir et lier l'ouvrage, faisant ensemble un meilleur corps. L'heure de manger étant venue, je suis demeuré à dîner avec le Cavalier. Après, durant qu'il se reposait, étant descendu dans la salle, M. de Princé est venu avec trois ou quatre gardes prendre possession des portes, et m'a dit que le Roi allait venir, qu'il avait ordre de ne laisser entrer qui que ce soit que M. de Créqui, et que je fisse éveiller le Cavalier, ce que je n'ai pas fait ; aussi Sa Majesté n'est-elle venue d'une heure et demie. Après, nous entretenant ensemble, il m'a dit que le Cavalier, montrant son buste à quelqu'un, lui avait dit : *Questo è bello ; nell' originale, questo vero è brutto*. J'ai insisté que cela était inventé, et qu'il trouvait le visage du Roi le plus avantageux et noble qu'il eût jamais vu. Durant cela, le Cavalier est descendu et m'a témoigné qu'il serait bien aise, quand le Roi serait arrivé, que je lui montrasse dans son buste ces flocons de cheveux tout à jour dans d'autres flocons de

cheveux, qui sont choses dans le marbre extrêmement difficiles, et m'a dit qu'il ne lui était pas bienséant à lui de les montrer. Sa Majesté est venue sur les deux heures, et n'avait avec elle que Monsieur, MM. de Gesvres et de Bellingham. Un peu après, sont venus les uns ensuite des autres, MM. de Bellefonds, de Noailles et de Lionne. Monsieur m'a commandé de dire au Cavalier qu'il n'était point encore evnu voir le buste, pour ce qu'il avait toujours été dans les remèdes, ce que je lui ai dit. Parlant ensuite de quelques particularités de la ressemblance, Sa Majesté m'a commandé de les faire entendre au Cavalier. S. A. R. a pris la parole et a dit au Roi : « Mais, Monsieur, vous pourriez vous-même faire entendre ce que je dis. — Oui, a répondu le Roi, mais je ne veux pas le dire mal. » Monsieur ensuite m'a demandé à l'oreille si j'avais parlé au Cavalier de ce dessin de Saint-Cloud. Je lui ai répondu qu'oui, qu'il m'avait promis de le faire, et que je le mènerais sur le lieu exprès. Après, S. A. R. s'en est allée. Le Cavalier a travaillé à la bouche de son buste. J'ai cependant pris le temps de montrer au Roi ce qu'il m'avait prié et lui ai ensuite présenté le journal du service que j'ai fait faire par les officiers de sa maison à M. le Cardinal Légat, et lui ai dit tout le particulier de ce qui s'était passé, durant que S. Em. a été en France, y était noté, au moins de ce qui était venu à ma connaissance. Sa Majesté a dit à M. de Bellefonds qu'il fallait transcrire cela sur le registre du bureau, et puis m'a commandé de le porter le soir à sa chambre. Sur le point que Sa Majesté a été de sortir, le Cavalier lui a montré un morceau du mortier tiré de la tour de la prévôté de l'Hôtel, qui a dit être excellent

et être fait de sable de rivière. J'ai parlé sur cela au Roi de ces deux murs qui se font pour épreuve dans la basse-cour du palais Mazarin, l'un à l'usage de France et l'autre à l'usage de Rome.

Après, Sa Majesté a regardé un moment dessiner le signor Mathie et m'a demandé à quoi il travaillait. J'ai répondu : « A rabaisser l'étage du plan noble de la façade du Louvre, suivant l'intention de M. Colbert, afin de l'accommoder davantage au climat de France. » Le Cavalier ensuite lui a présenté deux Italiens, qu'il a fait venir de Rome, dont l'un est *scarpelin* et l'autre *capo muratore*. Sa Majesté m'a demandé à quoi ils serviraient au Louvre. Je lui ai dit : « A travailler de leur profession et avoir l'œil, avec cela, que l'ouvrage s'exécute suivant l'intention du Cavalier. » Cela fait, le Roi s'en est allé et a dit : « A demain, à pareille heure. »

M. de Saint-Laurent est venu avec mademoiselle de La Varenne, M. Saintot et M. l'abbé son frère ; M. le Nonce était entré auparavant. On a prié mademoiselle de la Varenne de chanter, ce qu'elle a fait admirablement à son ordinaire, et si bien que M. le Nonce et le Cavalier ont été fort touchés. Quand ils ont été tous sortis, nous avons été aux Feuillants, et puis à la promenade le long de l'eau. Le Cavalier m'a dit que c'était la cinquième fois que le Roi était venu, qu'il ne lui en fallait plus qu'autant. Le soir, j'ai été au souper du Roi, qui, parlant d'un borgne, a dit en italien : *È cieco d'un occhio*. Monsieur m'a demandé s'il n'y avait point autre parole. J'ai dit que *guercio* était le mot propre. Sa Majesté a dit en raillant : « Chantelou sait la délicatesse de la langue ; cette après-dînée, il a voulu parler en beaux termes. » J'ai

reparti que je ne m'étudiais qu'à me faire entendre au Cavalier. Le Roi m'a dit à son sujet : « Il ne loue pas beaucoup de choses. » J'ai reparti : « Sire, il ne blâme rien aussi, n'ayant pas encore vu ce qui mérite d'être loué, pour ce qu'il a toujours travaillé depuis qu'il est en France. » Sa Majesté m'a demandé ce qu'il a dit de Vincennes. J'ai dit qu'il l'avait trouvé fort beau, et que, comme il était tard quand il y fut, il m'avait dit qu'il faudrait y retourner. J'ai après demandé au Roi à qui je donnerais ces mémoires de M. le Légat. Il m'a dit : à M. de Niert, et les suis allé porter. En les lui baillant, il m'a demandé s'il était vrai que le Cavalier eût dit le jour que le Roi fut saigné, et voyant les chambres de son appartement : *Non ci sono qui stanze per uomini*. Je lui ai reparti que ce qu'il avait dit de cet appartement avait été mal entendu ou corrompu pour rendre mauvais office au Cavalier.

4 septembre.

Le quatrième, l'abbé Butti étant venu à l'hôtel Mazarin, je lui ai conté ce que le Roi m'avait dit du Cavalier, le jour précédent, afin qu'il l'en avertît et qu'il se rendît plus facile à voir les choses et les louer. L'abbé a dit que c'était Le Brun qui était auteur de ce bruit, à cause que le Cavalier ne louait par ses ouvrages, qui en effet ne valent rien et ne le méritent pas, et qu'il peint comme un Flamand. Je lui ai reparti qu'au moins ne pouvait-on lui ôter qu'il n'ait beaucoup d'invention. « Cette invention, a-t-il répliqué, n'est tirée que des dessins de Jabac. Il y a à Rome un Carluccio qui est bien un autre peintre. »

Durant ce discours, le Roi est venu, n'ayant avec lui que M. d'Armagnac et M. de Gesvres. M. de Bellingham est venu un peu après, et M. le milord Montaigu. Le Cavalier, continuant de travailler à la bouche, a dit que, pour réussir dans un portrait, il faut prendre un acte et tâcher à le bien représenter ; que le plus beau temps qu'on puisse choisir pour la bouche est quand on vient de parler ou qu'on va prendre la parole ; qu'il cherche à attraper ce moment. Il a aussi travaillé aux joues ; pendant quoi, de fois à autre, le Roi sortait de sa place et venait voir ce qu'il avait avancé, puis retournait au même lieu.

L'abbé Butti a dit à Sa Majesté que le Cavalier avait eu un régal qui l'avait fort satisfait ; que mademoiselle de La Varenne avait chanté devant lui, de quoi il avait été fort touché. « Il y en a beaucoup d'autres, a dit le Roi, qui chantent mieux qu'elle. » L'abbé a reparti que feu Luigi disait qu'il n'avait jamais entendu personne chanter si bien qu'elle. Le Cavalier a travaillé aussi aux sourcils et au front, et a dit que Sa Majesté avait les cheveux accommodés comme la première fois qu'il dessina d'après elle. L'abbé de Montaigu a trouvé que le flocon de cheveux qu'il a mis sur le milieu du front n'y fait pas bien ; il l'y a ajouté depuis que M. de Bellefonds lui eut dit qu'il l'avait fait trop découvert que jamais le Roi ne le porterait découvert de la sorte, pour ce que, lorsque Sa Majesté aurait moins de cheveux, elle porterait la perruque.

CHAPITRE VI

Le Bernin se rend à l'Académie et s'entretient avec les Académiciens. — Il se plaint à Chantelou des difficultés qu'il rencontre pour réaliser ses projets de transformation du Louvre. — Le Cavalier reçoit Le Brun et divers autres personnages.

5 septembre.

Le cinquième, le Cavalier a travaillé à l'ordinaire, et le soir, il a été à l'Académie. MM. du Metz, Nocret et de Sève sont venus le recevoir à la porte de la rue, comme députés du corps. Le Cavalier a été d'abord au lieu où l'on dessine d'après les modèles, lesquels, quand ils l'ont vu, se sont aussitôt mis dans l'action qui leur avait été donnée. Après avoir demeuré là quelque temps, il a passé dans la salle où se fait la conférence académique. D'abord, on lui a offert la première place, mais il n'a point voulu s'asseoir. La compagnie était fort grande. M. Eliot, conseiller à la cour des aides, s'y est trouvé. Le Cavalier a jeté la vue sur les tableaux de la salle, qui ne se sont pas trouvés de ceux qui ont le plus de talent. Il a regardé aussi quelques bas-reliefs d'aucuns sculpteurs de l'Académie. Après, s'étant tenu debout

au milieu de la salle, environné de tous ceux de l'Académie, il a dit que son sentiment était que l'on eût dans l'Académie des plâtres de toutes les belles statues, bas-reliefs et bustes antiques pour l'instruction des jeunes gens, les faisant dessiner d'après ces manières antiques, afin de leur former d'abord l'idée sur le beau, ce qui leur sert après toute leur vie ; que c'est les perdre que de les mettre à dessiner au commencement d'après nature, laquelle presque toujours est faible et mesquine pour ce que, leur imagination n'étant remplie que de cela, ils ne pourront jamais produire rien qui ait du beau et du grand, qui ne se trouve point dans le naturel ; que ceux qui s'en servent doivent être déjà fort habiles pour en reconnaître les défauts et les corriger, ce que les jeunes gens qui n'ont point de fond ne sont pas capables de faire. Il a dit, pour prouver son sentiment, qu'il y a quelquefois des parties dans le naturel qui paraissent relevées qui ne le devraient être, et d'autres le devraient être lesquelles ne le paraissent point ; que celui qui possède le bon dessin laisse ce que le naturel montre, qui néanmoins ne devrait pas paraître, et marque ce qui doit être et ne paraît pas, et qu'encore une fois, a-t-il dit, un jeune garçon n'est pas capable de faire, n'ayant ni ne possédant pas la connaissance du beau. Il a dit après qu'étant encore fort jeune, il dessinait souvent l'antique, et que, dans la première figure qu'il fit, lorsqu'il doutait de quelque chose, il s'en allait consulter l'Antin comme son oracle, et a dit qu'il remarquait alors de jour à autre, dans cette figure, des beautés qu'il n'avait pas encore vues et n'eût jamais vues, s'il n'eût point manié le ciseau pour opérer, à raison de quoi il conseillait toujours à ses élèves et à

tous les autres de ne s'abandonner pas tant à dessiner et à modeler qu'ils ne se mettent aussi presque en même temps à travailler, soit de sculpture, soit de peinture, entremêlant la production et l'imitation, l'une avec l'autre, et, pour ainsi dire, l'action et la contemplation, dont résulte un grand et merveilleux progrès. J'ai allégué, pour confirmer davantage que l'opérer est absolument nécessaire, défunt Antoine Carlier, connu de la plus grande part de ceux de l'Académie, lequel avait passé une bonne partie de sa vie à Rome à modeler tous les beaux antiques et dont les modèles incomparables, et leur ai fait avouer que, comme il s'était mis trop tard à travailler d'invention, son esprit étant devenu stérile par la servitude de ne faire qu'imiter, il lui avait depuis été impossible de faire de lui-même aucune production. A l'égard des peintres, le Cavalier a ajouté qu'outre le dessin qu'ils peuvent tirer des bas-reliefs et statues antiques, il faut avoir encore pour leur secours des copies d'après les peintres qui ont eu une grande manière de peindre, comme le Giorgion, le Pordenon, le Titien et Paul Véronèse, plutôt que Raphaël, quoique le plus régulier de tous ; que l'on a dit de ce peintre qu'aucun autre ne lui a été comparable dans la composition, à cause qu'il avait eu pour amis le Bembo et Balthazar Castiglione, qui l'avaient aidé de leur savoir et de leur esprit. Il a dit ensuite que c'était une question académique, si un peintre doit faire voir [son tableau] d'abord qu'il est achevé, ou s'il ne vaut pas mieux le laisser reposer quelque temps, puis le revoir avant que de l'exposer en public ; que le sentiment d'Annibal Carrache était de l'exposer aussitôt pour en savoir les défauts, d'être trop sec, d'être trop dur ou tels

autres, afin de les corriger. Il a ajouté que, pour donner de l'émulation dans l'Académie, il était bon de donner des prix, comme en donnait dans la sienne, à Rome, le cardinal Barbarin ; qu'ici, à qui ferait le meilleur dessin, le prix devait être de lui faire faire un tableau de ce dessin même et de le payer grassement ; parmi les sculpteurs, à qui ferait le meilleur modèle, lui faire faire une statue pour le Louvre et la bien payer. Il a dit ensuite qu'ayant opéré près de soixante ans, il pouvait donner quelques avis. Je lui ai répondu qu'il était vrai et qu'un homme de son esprit et de son expérience, qui parlerait de bonne foi, porterait plus de profit en une heure d'instruction que ne feraient des années entières de recherches et d'études. M. Le Brun étant arrivé dans ce même temps, le Cavalier l'a salué avec courtoisie, et a continué de dire qu'il y a trois choses pour bien réussir en sculpture et en peinture : voir le beau de bonne heure et s'y habituer, opérer beaucoup et avoir de bons conseils, pour ce qu'un homme qui avait beaucoup travaillé pouvait avec fort peu de paroles épargner beaucoup de peine, donner des radresses et des chemins raccourcis ; a répété qu'Annibal Carrache voulait qu'on exposât à la censure publique un tableau aussitôt qu'il était fait ; que le public ne se trompait pas et ne flattait point, qu'il ne manquait jamais de dire : « Il est sec, il est dur », lorsqu'il l'était, et ainsi du reste. Il a dit au surplus qu'il fallait qu'un chacun corrigeât le défectueux qui est en lui par son contraire, le court par le trop svelte, le mesquin et faible par le gros et matériel, le trop égayé par le court. On lui a après montré le *Crucifix* de Sarrazin, qu'il a considéré, et puis a dit qu'il était

beau, mais qu'il était fait de la sorte qu'on s' imagine qu'un corps se laisse aller dans un semblable supplice ; qu'on apprend de l'Écriture qu'on avait tiré le corps de Notre-Seigneur avec des cordes pour le faire étendre ; ainsi que le corps ne pouvait pas se laisser aller comme l'on voit dans ce crucifix.

Il est ensuite repassé dans le lieu où sont les modèles, a vu les dessins de deux ou trois académiciens, entre autres d'un jeune garçon de dix à douze ans, qu'il a trouvé fort avancé. Il m'a dit, à moi, tout bas, qu'il ne fallait pas étudier l'été à la lumière de la lampe, à cause du chaud, mais à celle du jour.

Après, il a pris congé de toute l'Académie, qui a descendu pour le reconduire, et avec les autres MM. du Metz et Perrault, qui étaient arrivés depuis.

6 septembre.

Le sixième, j'ai été du bon matin chez le Cavalier. Il avait néanmoins déjà entendu la messe. Il m'a dit d'abord qu'il était jour de congrégation, mais que jusques à présent il n'avait encore pu savoir si M. Colbert viendrait le matin ou l'après-dînée, ce qui l'empêchait de prendre ses mesures pour des affaires qu'il avait ; qu'il était en attendant sans pouvoir rien faire. Sur cela, il a appelé son homme et lui a demandé sa casaque avec laquelle il travaille et s'est mis à donner quelques coups au linge du petit Christ du signor Paul, pendany quoi madame de la Baume est venue conduite par M. d'Albon, ce qui a fort déplu au Cavalier. Il a néanmoins continué. Ils ont considéré le buste, puis le petit Christ, et, après avoir dit quelques

paroles de compliment, s'en sont allés. Le Cavalier, ayant encore donné quelques coups de ciseau, a quitté et s'est mis à se promener et moi avec lui. Il a commencé le discours, me disant que les choses n'allaient pas avec la promptitude et exactitude qu'elles auraient dû faire ; m'a répété qu'on aurait dû abattre les maisons pour la commodité du travail de la fondation. L'impatience qu'avait fait paraître M. Colbert, comme lui reprochant qu'il était en demeure, quoiqu'il ait fait humainement tout ce qui se pouvait, ce qui lui avait fort déplu à lui, le Cavalier, pour ce que l'abat des maisons et de l'ouvrage du Vau aurait dû précéder les alignements, si c'est que l'on veuille exécuter son dessin ; qu'il avait néanmoins pris ses alignements deux jours après, quoiqu'avec grande difficulté ; qu'il en avait écrit un billet à M. Colbert, que depuis ce temps-là, qui était de plus d'un mois, l'on n'avait rien avancé, que cela serait toujours demeuré de la sorte, sans qu'il en eût jamais parlé, pour ce qu'il n'eût pas été bien séant à lui. Je lui ai représenté à cela ce que j'avais déjà fait, dans une pareille occasion, les grandes affaires de M. Colbert, lesquelles étaient infinies ; qu'un homme chargé de la sorte et dans un tel accablement ne les pouvait faire marcher que lentement les unes et les autres, qu'il était bien aise de tout voir et tout faire, qu'il avait appris cela à l'école de M. le cardinal Mazarin.

Je lui ai dit, changeant de discours, ce que j'avais entendu, il y avait deux jours, au souper du Roi, ce que m'avaient dit le jeune M. de Niert et de Princé, exempt. Il m'a répondu, comme j'avais fait moi-même. A l'égard de ce buste, il m'a dit qu'il n'en avait jamais ouvert la bouche, qu'il aurait parlé

contre sa pensée, que le Roi avait la distribution de trois parties du visage fort belle, celle du front, du nez et de la bouche ; que ses yeux étaient un peu morts, mais que cela n'importait pas à la sculpture ; qu'il ne les ouvrait guère, que sa bouche changeait souvent, ce qui faisait que quelquefois il était longtemps à regarder le Roi pour prendre l'acte qui siérait le mieux ; qu'au sujet de ce qu'avait dit M. de Niert, que le Roi avait entendu lui-même et qu'il avait dit ; qu'à confesser la vérité, il ne pouvait louer tous ces vases d'argent et ces chandeliers de cristal ; qu'il aurait pu dire au Roi que les dames de Rome auraient affolé si elles avaient vu tout cela, mais que c'eût été pis que ce qu'il dit *quando vene della gente*, etc. ; qu'il eût souhaité au Roi, au lieu d'être entouré de tant de jeunesse, qu'il y eût quelquefois d'habiles hommes en toutes les sciences près Sa Majesté, afin que dans leur entretien elle eût étudié ; qu'il se faisait de la sorte sans peine un profit très grand et merveilleux ; que le Pape en usait ainsi ; qu'au reste, au lieu de tant de cabinets, de vases, de cristaux et autres semblables choses, il souhaitait au Roi quelque nombre de belles statues grecques et de bustes pour en orner une ou deux salles, et de tableaux d'excellents maîtres. Je lui ai dit que ces propriétés de cabinets et de cristaux s'étaient introduites dans la régence, qui était un gouvernement de femme ; que M. le cardinal Mazarin les avait cultivées pour entretenir et divertir le Roi. Pendant cet entretien est arrivé M. Colbert avec un visage riant, mais non pas tant que les autres fois. Il a considéré le buste du Roi. L'abbé Butti lui a montré ce qu'y avait fait fraîchement le Cavalier, lequel a dit à l'abbé que son discours était inutile,

si son ouvrage à lui ne parlait. L'abbé a cela s'est excusé et a dit en riant que c'était une impatience française. Mon frère et M. Madiot étant arrivés, M. Colbert s'est assis, le Cavalier et les autres aussi, dans l'ordre même que l'autre fois. Le Cavalier a commencé à parler et a dit qu'il était allé à l'Académie, qu'il avait pris la liberté d'y dire son sentiment pour l'instruction des étudiants. M. Colbert a dit qu'il l'avait su et l'en remerciait ; qu'il l'obligerait beaucoup s'il voulait mettre par écrit le discours qu'il y avait fait. Il a promis qu'il le ferait et a répété que rien n'était si dommageable aux jeunes gens que de les faire commencer à dessiner d'après nature, qu'il fallait avoir des plâtres, des bustes et figures antiques, afin de les faire dessiner d'après. J'ai pris la parole et dit qu'on avait celle de l'*Hercule* Farnèse, et qu'on l'avait même plus belle qu'à Rome, à cause des jambes originales qui sont à celle-ci, au lieu qu'à l'*Hercule* qui est à Farnèse ce sont des jambes restaurées. M. Colbert a dit qu'il avait donné ordre qu'on l'eût pour l'*Académie*. Le Cavalier a repris et dit qu'à une école de France, il fallait d'autres préceptes qu'à une école de Lombardie ; que les Français avaient du feu, mais une manière triste et menue. Les Lombards, au contraire, donnaient dans le matériel et le pesant, mais avec de la grandeur ; qu'il fallait éveiller ceux-ci et donner du grand aux Français.

7 septembre.

Le septième, j'ai mené au matin le carrosse du Roi au Cavalier à l'heure qu'il me l'avait demandé. Je l'ai

trouvé qu'il avait entendu la messe. Nous sommes allés, le signor Paul et moi, l'entendre, puis, étant de retour, le Cavalier m'a dit que le cardinal Antoine l'avait prié de dîner, qu'il me priait que nous allassions prendre ensemble l'abbé Butti pour l'y mener, et, en nous y en allant, il m'a conté qu'il avait pensé le matin, avant que de se lever, qu'il n'y avait personne qui sût mieux que moi la fatigue qu'il se donne, qui connaisse mieux son ouvrage et avec combien d'amour il travaille à toutes choses ; que j'avais l'accès auprès du Roi dans les heures des repas, qui sont les heures désoccupées ; que j'aurais pu m'y trouver, et ne pas m'avancer de dire ce que je vois et que je sais ; mais, quand le Roi m'en demanderait des nouvelles, que je pourrais les lui dire. Je lui ai répondu que je l'aurais fait volontiers, mais qu'il y a de certains respects qui m'empêchent de m'y trouver ; que je le lui ferais savoir une autre fois ; que je ne manquais pas d'affection de le servir, que même c'était la vérité et la justice, mais que je m'en étais abstenu pour de certaines considérations, comme je venais de lui dire. Il a reparti que le Roi ne serait peut-être pas fâché quelquefois de demander l'état des choses, les lieux où il avait été et son sentiment sur ce qu'il voit. J'en suis demeuré d'accord.

Étant, cependant, arrivés chez l'abbé Butti, et ayant su qu'il était allé à la messe, nous sommes entrés dans son jardin, où nous promenant seuls, le Cavalier et moi, le signor Paul s'étant éloigné, il m'a remis sur la matière dont nous venions de nous entretenir en carrosse. Je lui ai dit qu'il pouvait se souvenir que, dès le commencement, je n'avais pas même voulu que mon frère le vînt saluer, ni qu'il vît les dessins

du Louvre ; que la raison qui m'obligeait à cette circonspection et à garder ces mesures était que défunt M. de Noyers, dont j'étais parent, avait été surintendant des bâtimens, et que j'y avais eu de l'emploi sous lui ; que mon dessein était d'ôter la pensée à M. Colbert que je voulusse m'y avantager à rien de mon chef ; qu'il pourrait bien se reposer sur moi de ce qu'il ne peut pas faire lui-même dans les bâtimens, où j'ai, comme il voit, quelque intelligence, n'était que j'ai une charge qui me donne un peu d'accès auprès du Roi, et que la maxime des ministres, sans savoir quelle est la sienne, est de ne vouloir jamais se servir de gens qui ne dépendent absolument d'eux et aient un autre appui que le leur ; que je ne voulais pas, m'entrant au repas, et donnant lieu au Roi de me parler, faire naître de l'ombrage, quel qu'il pût être, n'ayant autre dessein que de m'occuper doucement ; que, dans le temps et l'occasion, je ferais et dirais pour lui ce que je dois à la vérité. Il a répété que personne n'était si bon témoin que moi de ce qu'il fait, ni si capable de le connaître. Sur cela, il a ajouté que la dernière fois qu'il travailla d'après le Roi, Sa Majesté lui disant que j'étais assez entendu dans ces matières, il lui avait répondu que personne ne l'était autant pour n'avoir point travaillé, soit que ce sût don nature, soit que cela vînt des voyages que j'avais faits en Italie ou autrement, et m'a demandé si je n'entendais pas ce qu'il dit au Roi. Je lui ai reparti que non. Il a repris et a dit qu'il avait rendu ce témoignage à la vérité, ne lui ayant point mendié cet office. Ensuite, il m'a dit qu'il lui importait que Sa Majesté sût les choses comme elles sont, qui lui pourraient être déguisées ou être mal interprétées ; par

exemple, que le jour d'hier il avait parlé bien avantageusement de ce qu'il avait vu aux Gobelins, quoiqu'il y eût diverses choses qui ne valaient rien. Je lui ai reparti que telles louanges ainsi données étaient un effet sans doute de la conférence que nous avions eue ensemble il y avait deux jours. Il en est demeuré d'accord, et que, pour de certains respects, il en avait usé de la sorte ; mais qu'on pourrait rapporter la chose autrement, et que, moi, qui ai accès auprès du Roi, j'aurais pu dire la vérité, me trouvant au dîner ou au souper. Je lui ai répliqué que, comme dans mon quartier, je ne perds aucun temps du service, aussi hors de là je m'attache à celui de S. A. R., à qui j'ai l'honneur d'être aussi bien qu'au Roi ; que, si j'avais en ce temps-ci de l'assiduité auprès de Sa Majesté, on aurait pu juger que ç'aurait été pour me faire de fête. Il a repris et m'a dit que j'y avais bien été il y a trois jours. J'ai répondu que c'était à cause de certains mémoires que j'avais présentés à Sa Majesté, et qu'elle m'avait ordonné de lui porter. « A la vérité, m'a-t-il répété, le témoignage d'un homme comme vous peut beaucoup, car vous avez été mis auprès de moi de la part du Roi ; vous voyez l'assiduité et l'amour que j'ai à l'ouvrage, mieux que personne. L'abbé Butti est Italien et doit être moins cru que vous. » J'ai répondu que je faisais mon devoir à toute occasion et que je le ferais toujours.

J'ai passé de ce discours à lui dire qu'il était un vrai homme comme il le fallait au Roi, et que Sa Majesté était aussi un prince comme il le fallait pour un génie pareil au sien ; qu'il devait pour cela penser à bon escient à s'établir en cette cour ; que, s'il était de ces philosophes qui n'ont aucune famille, il pour-

rait mépriser la grande occasion qui s'offre à lui ; mais qu'ayant nombre d'enfants, comme il a, il devait penser à eux et à les porter jusques où ils peuvent aller, et qu'il avait un fils dans la prélature qui, avec la protection de la France, pouvait aller loin. Il m'a loué son esprit et son talent, et m'a dit qu'il était homme à devenir pape. Je lui ai reparti en riant qu'il fallait être cardinal auparavant. Il a demeuré d'accord de cela et, en riant aussi, a ajouté que, s'il était cardinal par le moyen de la France, cela lui nuirait pour un but comme celui-là ; qu'à la vérité, il y avait des voies qui ne donnent pas l'exclusion ; qu'on était cardinal pour de l'argent, prenant de certaines charges avec lesquelles on parvient au cardinalat. Il m'a dit, mais sérieusement, qu'il ne pouvait pas dire davantage qu'il avait dit ; m'a répété qu'il était homme à faire plus qu'il ne promettait ; qu'il avait donné à entendre à M. Colbert qu'une chose qui l'avait fort dégoûté de servir en France était de voir combien on avait peu connu la beauté du dessin de Mignard pour l'autel du Val-de-Grâce, et qu'on lui avait préféré celui qui s'exécute à présent ; que cela l'avait mis en balance et pensé faire à changer ses inclinations. Je lui ai dit que le choix de ce dessin avait en quelque sorte été remis aux religieuses, qui, ne s'entendant point à cela, s'étaient laissées aller aux persuasions de leur architecte, qui avait employé toute sorte de moyens pour faire approuver son ouvrage ; qu'il n'en était pas de même dans ce qui se fait pour le Roi, lequel sait si bien connaître les choses et faire élection du bon et du beau.

Je lui ai encore répété en cet endroit-là qu'il ne devait rien tant désirer que de demeurer en France,

et que, pour un temps de paix comme celui-ci, il était le vrai homme du Roi. Il m'a dit que son intention était de revenir, mais qu'il ne voulait pas l'assurer, que le Roi lui en serait moins obligé que de revenir sans l'avoir promis. J'ai ajouté à cela que, quand l'amour qu'il a pour Sa Majesté ne l'y obligerait pas, celui qu'il doit avoir pour son ouvrage l'y doit obliger, étant le plus grand et signalé du monde. Je me suis ensuite étendu sur la beauté de son dessin, que je trouvais d'autant plus admirable, qu'il l'avait accommodé au vieux, et que je disais à toute rencontre que c'était un paradoxe qu'il n'avait rien changé au Louvre, et qu'il l'avait changé tout à fait. Il a répété ici ce qu'il avait une fois dit à M. le commandeur de Souvré, que, pour avoir voulu conserver le Louvre, il l'avait détruit ; que M. le Légat lui avait dit, à son retour de France, que le Roi désirait un plan de lui où il n'eût aucune sujétion, que ses ministres ne le lui avaient pas fait entendre. Je lui ai dit que je ne m'étais pas trouvé assez près de Sa Majesté pour entendre ce qu'il lui dit à ce sujet la première fois qu'il vit le Roi ; mais qu'il avait couru un bruit qu'il avait dit qu'il fallait tout abattre, et que Sa Majesté avait répondu qu'elle voulait conserver l'ouvrage de ses prédécesseurs. Il m'a rapporté comme cela s'était passé, et qu'il dit au Roi qu'il avait vu les palais des Empereurs, ceux des Papes et des souverains, et par les chemins ceux des ducs et seigneurs ; mais qu'il fallait faire pour un roi de France d'aujourd'hui de plus grandes et magnifiques choses que celles-là, et qu'il se tourna vers ceux qui environnaient le Roi : « Qu'on ne me parle, dit-il, de rien de petit » ; que le Roi avait pris la parole et lui avait dit qu'il avait

quelque affection de conserver ce qu'avaient fait ses ancêtres ; mais que néanmoins, si l'on ne pouvait rien faire de grand sans tout abattre, qu'il lui abandonnait tout, même le choix de tout autre poste ; que, pour l'argent, il ne l'épargnait pas ; qu'il avait répondu à Sa Majesté que la proportion était la plus belle chose du monde ; que les palais n'étaient pas grands par la dépense qu'on y faisait, mais par la grandeur du mode et la noblesse de l'idée de l'architecte ; que, dans cette vue, M. Colbert l'avait ensuite mené dans les postes les plus avantageux de Paris pour en avoir son avis et lui donner à connaître que le Roi ne faisait aucune réserve, mais que lui s'était accommodé à ce qui était raisonnable, et avait laissé les vastes desseins qui auraient eu du chimérique pour l'excès de la dépense, comme de bâtir dans l'île du Palais, où, avant que de commencer, il eût fallu abattre pour quinze ou vingt millions de maisons ; qu'il avait donc fait son dessin sur le vieux Louvre, et de telle sorte qu'il se persuadait avec raison qu'étant bien exécuté ce serait le plus beau palais du monde ; que, dans ce temps-là, M. Colbert lui avait fait dire par l'abbé Butti de mettre sa pensée par conférence avec lui dans un écrit ; ce qu'il avait fait ; que l'amour qu'il avait à son ouvrage le solliciterait de revenir ; qu'il s'imaginait le pouvoir faire aisément ; que deux cents pistoles ne lui étaient rien pour pouvoir venir avec commodité ; que, d'autre part, ramenant sa famille avec lui, ce lui serait un entretien par les chemins ; que l'air d'ici lui était bon ; qu'il trouvait y avoir plus de vigueur et plus d'appétit qu'à Rome ; a répété qu'il avait un amour extrême pour le Roi, que sans cela il n'aurait pu, à son âge, travailler cinq



LA CHAIRE DE SAINT-PIERRE

heures de suite comme il fait ; a ajouté qu'il pouvait dire qu'il était en considération fort grande à Rome, à cause de ses ouvrages, qui étaient sur le point d'être achevés ; qu'il avait toujours eu pensée de venir en France, et qu'il s'était étonné (le cardinal Mazarin l'aimant et le lui ayant témoigné en toute occasion) comment cela ne s'était pas fait, vu qu'à Rome il avait pour lors quelque espèce de persécution.

Sur cela est arrivé l'abbé Butti et nous sommes allés dîner chez le cardinal Antoine, qui, ayant voulu entretenir le Cavalier en particulier, l'a prié de monter en sa chambre, et, moi, je suis resté avec le signor Paul, lequel m'a dit qu'il jugeait bien que l'entretien que je venais d'avoir avec son père était touchant des affaires ; moi, de peur de lui donner trop à deviner, je lui ai dit que je l'entretenais du désir que j'ai qu'il demeure en France, et lui disais les raisons qui l'y doivent faire résoudre, mais que je voyais que la chaise de saint Pierre était un obstacle invincible ; et j'ai pris occasion de lui demander le particulier de cet ouvrage. Il m'a dit que c'était une chaise portée par quatre docteurs de l'Église, deux latins et deux grecs, de six toises de haut, chaque figure de bronze doré posée sur des piédestaux d'albâtre ; que cet ouvrage est couronné d'une gloire où il y a une infinité d'anges, et que le tout arrivait bien à la hauteur de vingt toises et attrapait la corniche de Saint-Pierre de Rome, devant être au fond de l'église derrière l'autel. Il a continué et m'a dit que M. Colbert, quand il se promena l'autre jour, comme je vis, en particulier avec son père, et lui, dans la galerie du palais Mazarin, les pressa fort de demeurer en France, et que, sur les louanges que son père donnait à M. Colbert de

bon ministre et méritant bien les récompenses qu'il recevait de Sa Majesté, il avait reparti qu'il ne paraîtrait jamais au Roi meilleur ministre que lorsqu'il lui porterait la nouvelle qu'il l'avait persuadé à demeurer ici. Il m'a dit que son père, ayant fait un tour à Rome, avait intention de retourner ; qu'une chose lui donnait de la peine : c'était une de ses filles qu'il aimait infiniment, laquelle est religieuse dans un couvent, où l'on ne fait point de vœux ; qu'il aurait regret de la laisser à Rome ; de l'amener aussi, que peut-être le Pape ne voudrait pas le permettre.

Nous entretenant de la sorte, le Cavalier et l'abbé sont descendus. Son Éminence a fait voir au Cavalier, avant qu'on se mît à table, une montre pour la nuit où, par le moyen d'une lampe qui éclaire le cadran, on peut voir à toute heure de la nuit quelle heure il est. Il y a dans cette montre un tableau de Carlo Maratte, de petites figures d'un pied de haut que le Cavalier a fort louées.

J'oubliais à noter qu'il m'a prié de parler de son ouvrage avantageusement, et que lui ayant dit que l'auteur parlait de lui-même, il m'a reparti qu'aux princes qui ont tant de choses dans l'esprit, il faut donner les avis ou les faire ressouvenir ; m'a rapporté, pour exemple, qu'ayant vaqué du temps d'Urban VIII un canonicat de Saint-Pierre, il n'avait pas voulu le demander à Sa Sainteté, s'attendant qu'Elle devait se souvenir de le lui donner, parce qu'il avait un fils capable de le tenir, ce que le Pape ne fit néanmoins pas ; et comme il en fit le fâché, que Sa Sainteté lui avait dit que les hommes qui ont de si grandes affaires par les mains devaient être avertis, et qu'il ne faut pas s'attendre qu'ils se

souviennent de tout, comme pourraient faire les autres. Il m'a parlé aussi de son marbre pour le buste, qu'il craignait au commencement qu'il n'y eût des taches ; qu'après l'ayant trouvé *cotto*, il était admiré comment il avait si bien réussi. Je lui ai répondu que c'était le soin qu'il apporte à son travail. Il a dit qu'il l'y apportait fort grand, mais qu'il fallait qu'il y eût quelque autre chose, donnant à entendre que c'était une grâce de Dieu, à qui il réfère tout.

8 septembre.

Le huitième au matin, comme j'arrivais chez le Cavalier, j'ai trouvé M. Perrault, qui en sortait. Il m'a demandé avec un visage ouvert si le Cavalier n'était pas bien satisfait de ce qu'il avait vu aux Gobelins. Je lui ai dit qu'oui, particulièrement de l'exécution des tapisseries. Il m'a demandé mon sentiment de celles des *Quatre Éléments*. Je lui ai répondu que je les trouvais fort belles. L'ayant quitté, je suis allé travailler à examiner avec le signor Mathie le devis du bâtiment du Louvre, afin de voir ce qu'il fallait pour le bien éclaircir. J'y ai fait ajouter que les joints des pierres seraient les plus petits qu'il se pourra et comme ils sont aux vieux bâtiments, et mieux s'il se peut.

Pendant cela, M. le Nonce est arrivé, et mon frère un peu après, et en même temps M. le cardinal Antoine a envoyé son horloge pour la nuit, où est le tableau de Carle Maratte, afin de la présenter au Roi, quand Sa Majesté viendra chez le Cavalier. M. le Nonce n'a guère demeuré, et étant sortis nous sommes

allés dîner. Durant que nous avons été à table, le Cavalier m'a dit que dans un seul de mes tableaux des *Sacrements*, il trouvait bien plus à se satisfaire que dans tous ces grands tableaux qu'il avait vus aux Gobelins, pource que « aux ouvrages du signor Poussin, il y a (ç'a-t-il dit) ' du fond, de l'antique, de Raphaël, et tout ce qui se peut désirer en peinture ; qu'à dire la vérité, ce sont choses à satisfaire ceux qui savent. » Je lui ai dit que c'était dommage que M. Poussin n'eût eu de grandes occasions. Il a reparti que ç'avait été lui qui lui avait procuré celle du tableau de Saint-Pierre, que des peintres signalés lui en avaient voulu du mal. J'ai dit que je ne tenais pas ce tableau des beaux qu'il eût faits. Il a reparti qu'il était très-beau : *che dentro ci era il fondo et il sodo del saper*. Discourant sur son talent, j'ai ajouté qu'à mon avis ce qui l'avait engagé à faire de petites figures était qu'ayant une facilité d'imagination et fécondité d'esprit fort grandes, d'autre part n'ayant point de grandes occasions de galeries, de vouîtes ou tableaux d'églises pour traiter en grand de grands sujets, il avait été réduit à les traiter dans les tableaux de cabinet en figures moindres que nature.

L'après-dînée, M. Le Brun est venu voir le Cavalier, lequel lui a fait une grande réception et l'a fort prié de lui dire son sentiment touchant son buste, et qu'il était encore en état de profiter de ses avis. Dans ce même temps est arrivé M. le cardinal Antoine, M. le Nonce et M. de Benserade menant madame de Villars.

CHAPITRE VII

Séances de pose et conversations entre le Roi et le Cavalier — Madrigaux et sonnets. — Le socle du buste. — Le Cavalier à Saint-Cloud et à Versailles. — Le Nôtre. — Bernin chez la Reine.

9 septembre.

Le neuvième, j'ai trouvé le Cavalier travaillant à son buste. Il m'a dit qu'hier au soir, il y avait travaillé, aux flambeaux, au flocon de cheveux qu'il m'a montré, lequel est à jour sur le front. M. le Nonce est arrivé incontinent après, puis mademoiselle de Saint-Christophe, qui a chanté quelques airs français et italiens. Elle a dit, considérant le buste du Roi, que, quoiqu'il n'eût ni bras ni jambes, il semblait qu'il eût du mouvement et qu'il marchât. Lebevre avait dit une autre fois qu'il ressemblait même par derrière.

L'après-dînée, sur les trois heures, le Roi est venu, M. le marquis de Villeroy était arrivé quelque temps auparavant, puis M. de Saint-Aignan et Magalotti, qui était là pour présenter à Sa Majesté l'horloge du cardinal Antoine, de la part de son Éminence; ce qu'il

a fait. Le Roi la considérant, le Cavalier lui a dit que le tableau que Sa Majesté voyait était d'un des meilleurs peintres de Rome. Sa Majesté l'a regardé quelque temps, puis a dit : que, s'il se fût appliqué de bonne heure à considérer les tableaux, il se serait connu en peinture, mais qu'il ne les regardait que depuis trois ou quatre ans ; et au Cavalier, il lui a dit qu'il avait su qu'il était à l'Académie. Il a répondu à Sa Majesté qu'il y avait dit son sentiment sur la manière d'instruire les jeunes gens, qu'il ne fallait pas les mettre sitôt à dessiner d'après nature, qu'il fallait auparavant qu'ils étudiassent l'antique, comme ces belles têtes grecques de l'Apollon, de Jupiter et autres qui ont été formées, puis après les statues et les bas-reliefs ; que le naturel était partout ; que néanmoins l'on voit que les peintres se font plus à Rome qu'en France et en Espagne, et que cela ne procède que du grand nombre de statues grecques et des beaux bustes antiques qui sont à Rome, lesquels on ne voit point ailleurs, ce qui aide merveilleusement aux professions de peinture et de sculpture ; que, quand on est accoutumé à dessiner après ces ouvrages, et qu'après on vient à dessiner après nature, on la corrige là où elle est défectueuse. Sur cela, j'ai dit au Roi que, pour l'instruction des peintres et sculpteurs et même pour l'ornement du Louvre, j'avais, il y a vingt et tant d'années, fait former et amener en France quantité de bas-reliefs et quelques statues dont l'on pourrait faire recherche pour l'Académie. Sa Majesté m'a commandé d'en parler à M. Colbert. Le Cavalier a ajouté au Roi qu'aux Français, dont la manière est petite et triste, il fallait leur faire voir la Lombardie, et aux Lombards, qui vont dans le grand,

mais dans le pesant, il leur fallait voir Raphaël, qui est noble, gentil et délicat.

L'abbé Butti a dit, après que Le Brun est venu hier voir le buste, et sur cela le Cavalier a pris occasion de louer ce qu'il a vu aux Gobelins, où il a dit que Sa Majesté était bien servie, et particulièrement en ses tapisseries : le Roi m'a demandé s'il avait vu la tapisserie des *Éléments*. Je lui ai répondu qu'oui. Puis il a parlé ensuite de celles de ses maisons. J'ai dit à Sa Majesté que le Cavalier n'en avait encore vu que les tableaux, que M. Le Brun faisait exécuter par divers peintres, ne pouvant tout faire de sa propre main, ayant ajouté après, que les tapisseries qui se font aux Gobelins sont mieux exécutées que ne l'ont été celles d'après Raphaël. Le Roi a pris la parole et a dit que Le Brun y fait quelquefois changer des bras et des cuisses tout entières. Après ce discours, le Cavalier s'est mis à travailler, et l'abbé Butti a récité un madrigal italien qui dit ainsi :

Pende in dubii litigii
Qual sia più favorevole destino,
Che trovat' il Bernino habbia un Luigi,
O Luigi un Bernino.

Senza si gran scultor foran sicuri
Non poter adorar il ver sembante
D'un Rè si grande i secoli futuri ;
E senza un Rè si grande e trionfante,

Non havria ne men quello
Nel mondo un degno oggetto al suo scarpello.
Ma, in mutuo pro del gemino valore,
Far il ciel non potea coppia magiore¹.

1. A monsieur le cavalier Bernin, sur le portrait de Louis XIV fait par lui en marbre.

« C'est une question à décider de savoir à qui le destin a été

Le Roi l'a trouvé fort beau, et a dit à M. Dangeau de le mettre en vers français et d'y travailler sur-le-champ, ce qu'il a fait. Sa Majesté, l'ayant vu, lui a commandé d'écrire l'italien et le français dans un même papier que Sa Majesté a mis dans sa pochette.

Au commencement, personne n'était entré que M. de Navailles et M. de Pradelle, que le Roi avait fait entrer ; tout le monde était resté à la porte de l'antisalle ; depuis sont venus MM. les maréchaux du Plessis et de Villeroy et M. d'Armagnac, qui sont entrés. M. l'abbé Le Tellier, se tenant à la porte, Sa Majesté l'a aussi fait entrer, et à la fin insensiblement tous les autres sont entrés. J'ai voulu montrer le sonnet de M. l'abbé Tallemant, mais le Roi m'a dit qu'il l'avait vu le matin.

SONNET

Il le faut avouer, ta Rome est admirable,
La sculpture surtout y triomphe en tous lieux ;
Bernin, on ne voit rien aujourd'hui sous les cieux
Qui remplisse l'esprit d'une grandeur semblable.

Je trouve comme toi l'*Hercule* incomparable ;
L'*Apollon* est l'amour de tous les curieux ;
Tes ouvrages encor sont le charme des yeux,
Et l'on ne conçoit rien qui leur soit comparable.

plus favorable pour Bernin de trouver un Louis ou pour Louis de trouver un Bernin. Sans un si grand sculpteur les siècles futurs seraient certains de ne pouvoir adorer la véritable image d'un si grand roi ; et sans un roi si grand et triomphant, Bernin n'aurait pas eu dans ce monde un objet digne de son ciseau. Mais, pour le mutuel avantage de leur double mérite, le ciel ne pouvait faire un plus grand couple. »

A la Seine pourtant le Tibre doit céder ;
Elle t'offre un objet tel qu'on peut demander :
Magnanime, charmant, où toute grâce abonde.

Tes yeux de son éclat peuvent être éblouis,
Si tu n'as pour ton art rien d'égal dans le monde,
Ton art n'a rien trouvé d'égal au grand Louis.

Tout le monde considérant la délicatesse du buste, quelqu'un a dit qu'on ne pourrait jamais s'empêcher d'y toucher, qui est par où l'on commence en France à voir les sculptures. Le Roi, sur cela, a rapporté que M. le cardinal Mazarin disait un jour à M. le maréchal de Gramont, qui regardait de près quelque'une des antiques de sa galerie : « Monsieur, quand ces choses tombent à bas, elles se cassent, » et ne lui disait pas : « N'y touchez point. » L'on a parlé, après, de l'argenterie qui se fabrique aux Gobelins, où il se fait des vases et des bassins d'une grande magnificence. Sa Majesté a dit : qu'il n'y avait encore de faits que... vases,... bassins, mais que dans dix ans il y aurait de quoi faire un buffet raisonnable, qui irait du bas d'un de ses salons jusques au haut. Le Cavalier a dit à Sa Majesté qu'Elle s'y prenait fort bien, et que ces choses confirmaient ce qu'on lui avait dit, avant qu'il partît de Rome : *Che il Re haveva un grande cervello.*

Dans ce temps Perdigeon, que Sa Majesté avait envoyé querir, est venu pour voir quel ornement on pourrait ajouter à cette horloge que lui donnait le cardinal Antoine, laquelle, hors le tableau, n'est que d'ébène. Le Roi a regardé quelle heure il y était, et ensuite M. le maréchal de Villeroi, et a dit qu'il fallait qu'il s'en allât, ayant deux affaires dans son Con-

lui a dit alors, que cela ne demeurerait pas de la sorte, quoique d'un côté, à y regarder de près, le Roi ait le nez un peu plus gros que de l'autre. Avant que Sa Majesté se soit remise en sa place, Elle m'a commandé de lui montrer la paire d'armes, que je lui avais fort louées le jour précédent, et qui ont été tirées de son cabinet d'armes pour servir de modèle au Cavalier. Ce sont celles qui furent données à François I^{er} par un duc de Mantoue, et qui, outre qu'elles sont ciselées de basses tailles du dessin de Jules Romain, sont encore excellemment bien exécutées. Le Roi et Monsieur les ont fort considérées. Durant cela M. l'abbé le Tellier est arrivé et est entré, Sa Majesté lui ayant fait signe qu'Elle le lui permettait. Avant que de se remettre en sa place, le Roi est allé voir l'ouvrage du signor Paul ; et après, quelqu'un parlant d'un portrait chargé, le Cavalier a dit qu'il avait fait celui de l'abbé Butti, lequel il a cherché pour le faire voir à Sa Majesté et ne l'ayant pas trouvé, il a demandé du crayon et du papier et l'a refait en trois coups devant le Roi, qui a pris plaisir à le voir, comme a fait aussi Monsieur et les autres, tant ceux qui étaient entrés que ceux qui étaient à la porte. Après, Rocheplatte, lieutenant des gardes de S. A. R., lui étant venu parler à l'oreille, Monsieur ensuite a parlé tout bas au Roi, qui a répondu que non. Je me suis persuadé que c'était que Madame demandait à venir, au cas que Sa Majesté demeurât encore du temps là, mais un moment après Elle s'en est allée, et a dit au Cavalier qu'elle reviendrait le lendemain à pareille heure. Sa Majesté sortie, madame d'Elbeuf, madame sa belle-fille et madame de Monglas sont venues voir le buste. Elles ont été un quart d'heure considérant et

admirant la ressemblance du portrait à le voir de tous les côtés.

J'avais oublié de dire que Nanteuil était venu le matin, et qu'il ne se pouvait aussi lasser de le considérer et l'admirer dans tous ses aspects. Chacun a dit au Cavalier qu'il fallait qu'il laissât ici son portrait, et que personne ne le ferait mieux que Nanteuil. Le signor Paul a pris la parole et a dit que Lefebvre avait prié le premier son père que ce fût lui qui le fit. Le Cavalier a répliqué : Nanteuil le ferait le mieux, et que de tous les portraits qu'on a faits du Roi, nul ne ressemble si bien que celui que Nanteuil a fait le dernier.

11 septembre.

Le Roi est venu sur les trois heures. L'abbé Butti a dit à Sa Majesté, à son arrivée, que diverses personnes avaient exercé leur génie poétique sur son portrait, et a montré en riant M. Etienne, manoeuvre du Cavalier, et qui aiguise ses ferrements, lequel a lu de ses niaiseries, que le Roi a eu la patience d'écouter. Le Cavalier s'étant mis à travailler, le Roi a remarqué qu'il changeait une marque que Sa Majesté a proche de la bouche, et lui en a demandé la raison. Il a reparti que c'était pour la refaire mieux ; ayant ensuite marqué quelques poils au bas de la bouche, Sa Majesté a dit qu'Elle n'en avait pas en ce lieu-là la dernière fois, et qu'Elle se ferait raser, quand Elle reviendrait, et que ce poil ne se verrait point. J'ai pris la parole et lui ai dit que, quand on fait faire un

portrait, il ne faut rien affecter, parce que l'art dédaigne d'imiter l'art, et ne se plaît qu'à représenter la nature. Le Cavalier a ajouté que, quand on s'est fait raser, cette fraîcheur ne dure que deux ou trois heures ; que la plupart du temps on paraît avec du poil ; qu'il faut chercher à représenter l'état auquel on est le plus souvent.

Au commencement personne n'est entré, et tous sont demeurés à la porte, à la réserve de MM. de Noailles et de Belinghem. MM. de Villarceau et de Biscarat, qui étaient venus un peu auparavant le Roi, s'étaient retirés, quand Sa Majesté est entrée, mais à la fin tous sont rentrés. Le Roi a fort parlé tout bas à l'abbé Butti d'un cordelier qui était là, lequel est de la maison de M. le Nonce. M. de Créqui est arrivé sur la fin, et a trouvé le buste fort avancé. Le Roi a demandé combien il faudrait encore de jours pour le finir. J'ai répondu que cinq ou six jours de sa présence suffiraient. Sa Majesté a demandé après, si l'on n'était pas soigneux de faire fermer la porte quand le Cavalier sortait. J'ai dit : « Sire, non seulement la porte, mais les fenêtres » ; et l'abbé Butti a ajouté que l'on couchait dans la salle. Le Roi a dit ensuite qu'il y avait eu du bruit à Rome au sujet de l'ouvrage de la chaise de Saint-Pierre. L'abbé Butti a reparti à Sa Majesté que le Cavalier n'en savait rien, et qu'il était bon de ne lui en pas parler, et moi j'ai ajouté : Parce que c'était l'ouvrage qui lui tenait le plus au cœur, et l'obligeait à vouloir s'en retourner à Rome.

Dans ce temps, le Roi a regardé sa montre, et moi, jugeant que c'était pour s'en aller, je me suis approché et lui ai dit : « Sire, si Votre Majesté n'a point

disposé de la Trésorerie du Gué-de-Mauny du Mans qui vaque, je la supplie de me la donner. » Elle m'a répondu : « L'homme n'est pas mort, et seize me l'ont demandée. » Le Roi m'a demandé après pour qui ; je lui ai dit pour un de mes frères, que M. Colbert emploie à la conduite du Louvre. « Est-il d'Église ? » a dit le Roi. J'ai reparti à Sa Majesté qu'oui. Le Roi est allé, et a dit qu'il ne pourrait revenir de longtemps.

D'abord que Sa Majesté a été sortie, le Cavalier s'est jeté dans un fauteuil et a mis sa tête entre ses deux mains, et a demeuré ainsi un grand quart d'heure, puis après a recommencé à travailler. Après est venue madame de La Baume avec M. d'Albon et M. de la Mothe-Fénelon. Ils ont vu le buste et les dessins, et puis sont sortis.

Sur les six heures, le Cavalier a été aux Feuillants pour sa prière ordinaire. Il y avait exposition du Saint-Sacrement avec beaucoup d'ornements et grand luminaire à l'autel. A la sortie de l'église, il m'a dit, au sujet de ces ornements, que la manière de France était triste et petite ; qu'à Rome, dans les églises, il y avait une plus belle manière d'orner, qu'ils se servaient pour cela de grands chandeliers de tête d'argent où sont enchâssées des reliques, de grands vases de formes nobles dans lesquels on met des bouquets de fleurs, et que cela fait un tout autre effet que tant de petites choses dont était orné cet autel. Mon frère a pris la parole et a dit que l'on n'osait donner ces avis parce qu'ils ne seraient pas bien reçus ; qu'il n'y a que ceux qui savent qui soient humbles et reçoivent de bonne part ce que l'on leur dit. Le Cavalier a reparti qu'à l'orgueil et à la présomption se

connaissaient les ignorants ; que les savants considèrent toujours combien il y a de choses qu'ils ignorent, ce qui les rend humbles.

12 septembre.

Le douzième, MM. du Metz et Le Brun sont venus voir le Cavalier ; après avoir vu le buste, M. Le Brun a vu les dessins du Louvre, qu'il n'avait point encore vus. Peu de temps après est survenu M. Colbert avec le visage riant qu'il a d'ordinaire quand il entre chez le Cavalier ; mais, ayant appris la maladie de la femme du Cavalier, d'abord il en a pris un autre. MM. du Metz et Le Brun s'étant retirés, M. Colbert s'est assis, et l'on a tenu conseil, comme l'on avait fait le dimanche précédent. Le Cavalier a pris la parole et a répété à peu près à M. Colbert ce qu'il avait dit au Roi au sujet de ce qu'il avait vu aux Gobelins. Il a fort loué cet établissement et celui qui en avait la conduite. Il a ajouté qu'il avait dit à Sa Majesté que, quand Elle ne se plairait pas aux belles choses, il était d'un grand prince de témoigner qu'il les aime, et de faire faire toutes ces sortes d'ouvrages ; que dans la suite du temps l'on verra de grands progrès de cet établissement que l'on fait de toutes ces fabriques ; qu'à Rome, il s'en fallait beaucoup que l'on exécutât si bien les choses qu'ici. M. Colbert a dit qu'il avait rétabli la manufacture de haute lisse, dont il ne restait plus à Paris que des ouxriers, qu'elle était bien plus excellente que les autres, quoique toutes les belles tapisseries, comme les *Actes des Apôtres*, soient à la basse lisse. Ensuite l'on a parlé

du devis que M. Perrault avait commencé à traduire en français. Il en a lu quelques articles qui ont été discutés.

13 septembre.

Le treizième nous avons été à Versailles. Y allant, l'on s'est entretenu de statues, de peinture et de sculpture. J'ai dit au Cavalier que nous avons en France une figure, laquelle est à Richelieu, qui est d'une beauté admirable ; que c'est une *Vénus* dont le torse seulement est antique. Il m'a reparti aussitôt, qu'il l'avait vue, avant qu'elle vînt en France, que l'on l'avait trouvée de ce temps-ci à Puzzolo ; qu'elle était plus belle que la *Vénus* de Médicis, et que tels chefs-d'œuvre de l'art devraient demeurer à Rome sans permettre qu'ils en sortissent, pour ce que, comme il avait dit au Roi et à M. Colbert, c'est par cete prérogative de posséder ce qui reste de beau de l'antiquité, que Rome produit les grands peintres et les grands sculpteurs ; pour ce que le naturel est en tout pays, mais qu'à le voir et à l'étudier l'on n'en devient pas plus habile ; qu'il faut voir l'antique et l'étudier pour pouvoir arriver à la perfection. Il a répété le défaut des peintres français, qui est d'avoir une manière petite, triste et menue ; que pour la corriger, il est nécessaire d'étudier après l'antique, principalement après le torse du Belvédère, et après les peintres lombards ; qu'eux, qui sont pesants, et qui donnent dans le gros et dans le lourd, doivent étudier la manière noble et élégante de Raphaël, n'y ayant nul Lombard, a-t-il dit, sans en excepter même le Corrège, qui n'ait été disproportionné et sans règle ;

que c'est la raison pourquoi ils doivent étudier Raphaël, lequel est très régulier. Il a encore répété que dans l'Académie, il faut étudier l'antique, dessiner en grand pour agrandir la manière, le grand contenant plus de particularités que le petit et le moyen ; qu'il faut mettre pour cela son papier, non sur les genoux, mais le plus loin entre les jambes qu'il se peut, et avec un *toccalapis* bien long dessiner éloigné de l'œil ; que cela agrandit la manière ; dessiner toujours avec une grande exactitude, c'est-à-dire finir extrêmement, parce qu'ainsi faisant l'on acquiert l'habitude et la facilité de dessiner fini et achevé, sans y apporter après du soin et de la peine. Il nous a dit que, quand il trouve quelque élève qui a de l'esprit et du génie, il ne fait pour son instruction que le faire travailler auprès de lui, afin qu'il voie comme il opère ; que ceux qui n'ont pas tant de disposition naturelle n'y réussiraient pas ; il a apporté pour comparaison, que qui voudrait emplir une petite fiole à la fontaine de Trévi, dont l'eau sort de la grotte d'un demi-muid, n'en viendrait jamais à bout ; que pour l'emplir, il faut aller à un filet d'eau.

Ayant cessé de parler, j'ai dit qu'un jeune homme est heureux, quand il trouve quelqu'un qui le met dans le bon chemin, sans avoir à le chercher lui-même ; qu'il y emploie bien souvent une partie de sa vie inutilement, qui se trouve perdue pour s'être égaré ; que si les grands hommes voulaient, ils accourraient bien le chemin à ceux qui commencent ; que l'on dit assez les règles de l'art, mais rarement ou jamais celles de l'ouvrier ; c'est-à-dire l'expérience particulière que chacun s'est faite par son étude. Il en est demeuré d'accord et a dit qu'en peu de paroles,

comme vingt ou trente, il pourrait renfermer l'expérience qu'il a faite en plus de quarante années de travail assidu et continuel. Il a dit ensuite qu'Annibal Carrache avait accoutumé de dire dans l'Académie du seigneur Paul Jourdain, où il allait dessiner, qu'il fallait faire les torses gros au respect des bras, comme les corps des arbres le sont au respect des branches ; qu'un académicien ayant un jour dessiné un torse trop menu de l'épaisseur d'un doigt de chaque côté, le Carrache lui ayant dit de le faire bien plus gros, il le grossit seulement d'une ou deux lignes, puis le montra à Annibal, qui lui dit en riant, et avec son langage moqueur et bolonais : qu'il aiguisât son *toccalapis* menu, et formât un contour entre les deux, et cela pour se moquer de lui. Il a ajouté qu'une de ses maximes à lui est, que quand une pensée ne plaît pas, au lieu de chercher à la raccommoder, il vaut mieux changé de thème, et donner dans une autre toute nouvelle. Il a dit qu'à l'Académie, il faut, l'été, dessiner à la lumière du jour, et l'hiver à celle de la lampe ; que s'il avait le temps, il irait y dessiner ; qu'il faudrait que celui qui y préside corrigeât les académies des jeunes étudiants ; qu'il faudrait y dessiner des draperies de bas-reliefs aussi bien que des figures nues, et enfin pour la dignité, qu'il faudrait, quand le Louvre sera bâti, établir l'Académie dans le Louvre, et qu'il y eût un lieu pour y mettre les ouvrages des académiciens, qui excelleraient et auraient remporté le prix ; que, quand ce seraient des sculpteurs, il faudrait leur faire faire des statues pour le Louvre.

Ce discours fini, je l'ai prié que nous repassassions par la maison de S. A. R. à Saint-Cloud pour revoir

le lieu, où il a jugé que l'on pourrait faire une cascade naturelle et la dessiner. Il a reparti qu'il n'y avait pas du temps suffisamment, qu'il fallait qu'il demeurât sur le lieu une heure ou deux. L'on a parlé ensuite du piédestal de son buste. Il a dit à ce sujet à l'abbé Butti, que le mot de *picciola basa*, lui semblait cadrer mieux que celui de : *sed parva*, que l'abbé avait trouvé, lequel a soutenu que le mot de *base* exprimait trop ; qu'aux devises il faut laisser à penser. Le Cavalier a répliqué que *basa* pour un monde donnait assez à penser. Il a ajouté qu'il y faudrait dessous une espèce de tapis de même matière que le globe, et qu'il fût émaillé et orné de trophées de guerre et de vertus, à l'élévation d'un ou deux pouces, débordant plus que le globe pour empêcher encore davantage, qu'on ne pût approcher du buste, et qu'il faudrait couvrir le tout d'une petite courtine de taffetas et le nettoyer de la poussière avec un soufflet.

Arrivés que nous avons été à Versailles, nous avons trouvé M. Le Nôtre qui nous a menés d'abord dans le jardin ; de là il a considéré le château à loisir, et j'ai remarqué qu'avec des paroles étudiées, il a cherché de le louer de cette sorte : *Questo è galante ; ogni cosa che ha proporzione è bella ; è proporzionato quel palazzo*, puis, a-t-il ajouté quelque temps après : *In quei palazzi non si ricevea grande sodezza, e per questo riesce bello ; è molto galante quel che si è fatto qui.*

Étant descendus vers les terrasses auxquelles Le Nôtre fait travailler, il lui a montré le dessin, les pentes, les descentes à pied et en carrosse, et lui a fort expliqué ce qu'il fait là exécuter ; de là l'on est allé

dans le jardin de fleurs, autour duquel sont de petites terrasses de la hauteur de deux pieds ou environ, ornées d'arbres en pommes et en boule, d'un vert de toutes saisons. Le Cavalier a dit que tout cela lui semblait beau, même la descente qui conduit à l'Orangerie, dans laquelle il est entré et en a mesuré la largeur. L'on lui a dit que la voûte en terrasse était couverte d'un mastic appliqué sur une toile laquelle en est imbibée, et qui est un secret qu'a donné M. de Francini ; que cette voûte a fait déjà épreuve de deux hivers. Il a trouvé l'Orangerie belle, et a dit qu'on pourrait l'orner, pour en faire un lieu qui, l'été, serait fort agréable ; qu'il faudrait le peindre de clair-obscur. L'on lui a objecté que le peindre à l'huile gâterait les orangers, et que le stuc ne tiendrait pas. Il a reparti qu'on pourrait y peindre à fresque et sans colle.

Après revenant et entrant dans la cour du château, il a rencontré le Roi qui en sortait. Il a dit à Sa Majesté qu'il avait trouvé tout ce qu'il venait de voir galant et fort beau ; qu'il s'étonnait comment Elle ne venait dans un si agréable lieu qu'une seule fois la semaine ; qu'il méritait bien qu'elle y vînt au moins deux fois. Le Roi a témoigné être bien aise que le lieu lui plût, et a passé.

Après, le Cavalier s'en est allé chez la Reine, où Monsieur et toutes les dames étaient ; mais cependant j'ai été chercher M. de Bellefonds, premier maître-d'hôtel, pour savoir où le Cavalier dînerait. Il m'a dit qu'il avait fait accommoder quelques plats pour lui chez M. le Premier, qu'il les donnerait, d'autant qu'il y avait trop grand monde au Chambellan ; que je menasse le Cavalier à la Conciergerie chez M. Bon-

temps. Je suis ensuite aller retrouver le Cavalier chez la Reine, qui allait tenir le cercle. Nous y avons resté quelque temps. Le cercle était composé de Madame, de Mademoiselle d'Orléans, de mademoiselle l'Alençon, madame d'Elbeuf, madame de Monaco, madame d'Armagnac, madame de Bouillon, mademoiselle d'Elbeuf, madame de Montausier, madame de Tavannes et quelques autres. Quand il a eu vu à souhait cette agréable compagnie, je l'ai mené dîner à la Conciergerie, et lui ai dit, qu'il serait bon qu'après il vît la cérémonie du dîner du Roi, avec qui toutes les dames mangeraient. Nous y avons été ensuite.

Durant que le Roi a été à table, M. le premier médecin discourant avec le Cavalier lui a dit, sur ce qu'il a remarqué sur ce que Sa Majesté trempait fort son vin, qu'il ne lui en avait fait boire qu'à dix-huit ans, à cause qu'aux jeunes gens, dont le foie est tendre, de leur en faire boire plus tôt, cela le leur dessèche trop. Le Cavalier lui a reparti qu'il avait beau faire, que son Roi durerait plus que le sien, entendant parler du buste auquel il travaille.

Le dîner fini, le Cavalier est allé faire sa méridienne à la Conciergerie, l'heure de la chasse étant venue, il a été dans le parc voir la Reine et les dames qui ont monté à cheval. Le Roi y était qui m'a commandé de le mener à la Ménagerie et à la Ramasse, et qu'après il pourrait encore voir la chasse, ce que j'ai fait ; et après, comme il était tard, nous sommes revenus à Paris.

14 septembre.

Le quatorzième, au matin, le cardinal Antoine est venu voir le Cavalier. Il y avait avec lui un seigneur génois, lequel a fort discouru de l'élection du pape à venir, et a dit que Corrado, Ferrarais, y avait grand'part ; qu'il y avait trois cardinaux génois qui lui donneraient leur voix, *a spada tirata* ; que les prophéties de Joachim désignaient Corrado par *sidus olorum*, ayant des étoiles dans ses armes et étant natif de Ferrare, d'où sont sortis les grands poètes d'Italie. L'abbé Tallemant est aussi venu et M. le Nonce ensuite, lequel a dit que le pape se fit faire la barbe et se promena le même jour qu'on disait qu'il était malade à l'extrémité.

L'après-dînée, M. de Sourdis est venu voir le Cavalier. Je lui ai fait voir le dessin du Louvre ; sur le soir une femme a apporté une lettre, que le Cavalier ayant ouverte a trouvé être du padre Zucchi, prédicateur du pape et ami particulier du Cavalier. L'ayant lue, il a été extrêmement affligé, inférant de la manière dont ce père lui écrivait, que sa femme était morte ou désespérée de sa santé, quoique cette lettre fût du dix-huitième et qu'on en eût reçu du 25 août. Cela l'a touché, de sorte qu'il en pleurait chaudement. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui ôter cette imagination, mais ç'a été inutilement et n'a point voulu sortir à son ordinaire. S'étant retiré dans sa chambre, le signor Mathie m'a dit, quand je m'en suis allé, qu'il serait bien aise de voir l'architecte qui a fait le plan de la place du Temple, à cause de quelques difficultés qu'il y trouve. J'en ai

écrit un billet à M. le commandeur de Souvré, et même le suis allé dire à M. Renard, qui m'a dit que le matin il avait vu M... qui a parlé fort mal du Cavalier et de son fils, selon sa manière désobligeante ; qu'il juge que c'est à la suggestion de..., architecte de... ; qu'un des plus grands plaisirs de M... est de rompre en visière à quelqu'un et dire quelque chose qui déplaît.



SAINTE-THERÈSE

CHAPITRE VIII

Le Cavalier visite la basilique de Saint-Denis en compagnie de Colbert et de Chantelou. — Varin grave une médaille d'après la façade projetée par Le Bernin. — La Reine vient voir le buste du Roi. — Projets pour Saint-Denis. — Bossuet, Corneille, Scudéry rendent visite au Bernin. — Nouveaux voyages à Saint-Denis et à Saint-Cloud.

15 septembre.

Le quinzième, du grand matin, M. Colbert m'a envoyé un valet de chambre m'avertir de m'en aller chez le Cavalier, pour le mener à Saint-Denis. J'ai en même temps donné ordre d'aller quérir le carrosse du Roi avec six chevaux, et qu'on l'amenât au palais Mazarin, où cependant je me suis rendu. J'ai trouvé le Cavalier tout mélancolique à cause de la lettre du père Zucchi. Dans cette mauvaise humeur, il m'a dit que M. Madiot n'était pas un homme aussi fidèle que je l'en avais assuré, ou qu'il n'était pas si habile, puisqu'il soutenait que le mortier de la fondation de la façade, qui avait été commencée pour le Louvre, était de bonne qualité, quoiqu'il n'y eût point de

chaux ou si peu que rien. Comme je me mettais à l'excuser. M. Colbert est arrivé et son carrosse à six chevaux. Après avoir donné le bonjour et fait civilité au Cavalier, il l'a prié de monter en son carrosse ; ce qu'il a refusé par diverses fois, que M. Colbert ne fût monté le premier, et n'a voulu aussi s'asseoir qu'à sa gauche. Le signor Paule, Mathie et moi y sommes aussi montés.

Durant le chemin, j'ai proposé à M. Colbert une pensée, qu'il y a longtemps qui m'est venue, qui est de faire faire pour le Roi une tenture de tapisserie sur divers tableaux de M. Poussin qui sont à Paris, de l'histoire de Moïse, laquelle pourrait être appelée la tapisserie du Vieux Testament. Elle serait composée de *Moïse exposé sur les eaux*, qui est chez Stella, du *Moïse trouvé*, qu'a M. de Richelieu, de *la Manne*, qu'avait M. Fouquet, du *Frappement de roche*, de Stella, du *Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon*, qu'a Cotteblanche, de *la Rebecca* qu'à M. de Richelieu, de *la Reine Esther*, de Cerisier, et du *Jugement de Salomon* qu'a Rambouillet. Il n'a pas goûté cette proposition, pour la difficulté, a-t-il dit, de réduire ces sujets en grand, qui ne sont exécutés qu'en petites figures. En parlant de tapisseries, le Cavalier a dit : qu'on n'y doit jamais faire de bordures de fleurs, ni d'autres choses éclatantes, que Raphaël a eu une grande considération dans celles qu'il a fait exécuter pour le pape, n'y ayant fait mettre aux bordures que de l'or et du marbre, afin que le trop grand éclat et la variété ne nuisissent pas au corps de la tapisserie ; et que la bordure ne sert que de terme et de finiment comme aux tableaux ; qu'il faut dans tous les ouvrages donner les choses les plus dégagées

de confusion et les plus nettes qu'il se peut, que ce précepte entre dans tout, même dans les affaires du monde. J'ai dit que c'est à même fin sans doute que M. Poussin prie toujours qu'à ses tableaux l'on ne mette que des bordures bien simples et sans or bruni, et que c'est aussi la raison pourquoi Michel-Ange ne voulait point qu'on ornât les niches, et disait toujours que la figure était l'ornement de la niche. Mathie a ajouté qu'à Saint-Pierre on ne voyait aucune niche qui soit ornée. Le Cavalier a dit, que ceux qui font des dessins pour les tapisseries doivent avoir soin à l'égard des demi-teintes, que là où dans un tableau il en faudrait six de n'y en mettre que quatre, comme l'on fait aux mosaïques, pour rendre l'ouvrage plus aisé aux ouvriers ; ce que le cavalier Lefranc pratiquait dans ses mosaïques où il a excellé.

J'ai pris la parole et dit que l'exécution de celles qui se font aux Gobelins est excellente, particulièrement où Jausse travaille. M. Colbert a dit qu'au commencement il n'était que très médiocre ouvrier, qu'il avait copié des tapisseries, mais fort mal, qu'il avait voulu le chasser des Gobelins, sans qu'il priât qu'on l'y laissât encore quelque temps, pendant quoi il espérait faire voir ce qu'il savait faire, disant qu'il s'était accommodé au temps courant, où l'on ne connaissait pas trop les belles choses, ni ne les payait-on pas plus que les mauvaises ; que comme lui et son fils se sont fort perfectionnés, le Roi a donné à celui-ci deux mille écus pour le marier. M. Colbert a ajouté qu'il souhaite que le Cavalier voie le progrès que fera cet établissement dans quatre ou cinq ans ; que le Roi a cinquante ans de vie devant lui, pendant quoi les choses peuvent se perfectionner beaucoup ;

qu'à son égard, de lui, il avait pensé aux tapisseries dès le temps qu'il n'était pas surintendant des bâtimens.

Après cet entretien, M. Colbert a pris un plan de l'église de Saint-Denis, et l'examinant il a trouvé qu'il n'est que du chœur de l'église sans la nef. Il a demandé au Cavalier, s'il y a autant de couvents et d'abbayes en Italie qu'en France pour ce qu'il y en a dans ce royaume pour plus de 100 millions de rente ; que l'abbaye de Saint-Denis vaut 50.000 écus à l'abbé et 100.000 livres aux moines ; que c'est la première abbaye de France. Il a ajouté, qu'il y a tant de bénéfices à donner en France et de charges et autres telles grâces, que chaque jour, l'un portant l'autre, le Roi a à donner plus de vingt mille livres de rente. Le Cavalier a dit que les couvents sont en si grand nombre à Rome, qu'il y en a presque autant que d'autres maisons, mais que les bénéfices ne sont pas de revenu considérable. Je dis à M. Colbert que les gens d'Église, principalement les moines, sont si riches et acquièrent tant tous les jours qu'il était bon d'y mettre ordre ; qu'au Mans presque tout le bien du pays est aux gens d'Église ; que même encore depuis la réforme des ordres, les réformés acquièrent incessamment. Il a répondu que M. le chancelier avait eu commandement de ne plus sceller d'amortissement, qu'on avait déjà commencé par là, et qu'on suivrait pied à pied.

A la sortie du carrosse, l'on est entré dans l'église que quelqu'un a dit avoir été bâtie ou fondée par Dagobert. Parmi d'autres sépultures, l'on a montré au Cavalier celle de François I^{er} et de sa femme et enfans. L'ayant un peu considéré, il a dit : *Stanno qui*

molto male, ce qui a mis du nébuleux au visage de M. Colbert, qui, s'en allant d'un autre côté, m'a demandé : « Que veut-il dire ? » Je lui ai reparti : que c'était qu'il trouvait cette sépulture de petite invention et de petite manière, ce qui ne l'a pas satisfait. Il a vu, après, celle de Louis XII, qui est des plus magnifiques de nos rois. Il est entré dedans et l'a beaucoup considérée. Il a dit des gisants qui y sont, et qui font la grimace de gens morts, que cela était fort désagréable à voir, puis a ajouté : *Cosi finisce la pompa humana !*

Il est entré ensuite dans la chapelle des Valois, laquelle n'est pas achevée ; M. Colbert a dit que l'année prochaine il y fera travailler, qu'elle est d'un assez beau dessin, mais les chapiteaux et les bases des colonnes sont fort mal exécutés. Le Cavalier n'a point parlé des figures de bronze qui sont au tombeau de Henri second, mais des gisants qu'on voit dans un lieu à côté, dont l'un est Henri second en manteau royal. Il a dit que la figure était belle, que le marbre dont elle est est un vrai marbre statuaire, et que le Roi avait une physionomie grande. Il m'a prié de demander aux moines s'ils n'avaient pas un plan de tout le couvent, et a désiré de voir le contour extérieur de l'église.

En passant dans quelques logements, il a vu des brodeurs qui travaillaient à des ornements que fait faire M. le cardinal de Retz. Il est entré ensuite en divers jardins, où il considéré l'assiette qu'on pourrait prendre pour l'agrandissement de l'église. Il a dit qu'il faudrait que ce qui se ferait dominât ; de qui a peut-être fait peur à M. Colbert, m'ayant dit en particulier que ce serait une trop grande entre-

prise. Je lui ai répondu que sa pensée était sans doute que le bâtiment se fît au rez-de-chaussée de plan du derrière du chœur qui est plus élevé, et ainsi dominerait et donerait en outre commodité de faire des cases où placer les corps des rois. S'en étant ensuite éclairci avec le Cavalier, il lui a dit la même chose. Il avait dit, dès auparavant, qu'on pourrait faire l'entrée de ce qui se ferait au fond de l'église par les deux petites ailes, et faire encore une entrée par dehors. De là l'on est allé voir le trésor ; l'on a commencé par montrer un reliquaire, où il y a du sang de Notre-Seigneur. Comme l'on montrait au Cavalier d'autres reliques, il a dit que ce sang était la relique des reliques. L'on lui a montré, après, une coupe d'agate, sur laquelle il y a une basse taille de laquelle auparavant j'avais parlé à M. Colbert comme d'une pièce singulière, et dont M. le chevalier del Pozzo m'avait montré à Rome un dessin qu'il en fit faire en France, quand il y vint avec M. le légat Barbarin.

Le Cavalier a dit que cette coupe était taillée de la même manière que la chaise de Saint-Pierre de Rome, qui est une marque qu'elle est fort antique. J'oubliais à dire qu'il avait vu, avant que de venir au trésor, le réfectoire dont la voûte est portée par le milieu sur des colonnes gothiques qui paraissent extrêmement faibles pour un tel fardeau. Comme chacun admirait cela, on s'aperçut que ce sont deux voûtes qui s'entr'appuient l'une l'autre.

Étant remontés en carrosse pour revenir à Paris, j'ai reparlé encore à M. Colbert de cette tapisserie à faire sur les tableaux de M. Poussin, mais je l'ai trouvé prévenu qu'elle ne réussirait pas, se souvenant, m'a-t-il dit, d'un de mes tableaux des *Sacrements*,

que j'avais fait exécuter, et qu'il avait vu n'avoir pas réussi. Je lui ai dit que le manque n'en venait que des mauvais ouvriers qu'avait le nommé Soucani, associé de Coman, avec qui j'avais fait marché. Je lui ai exposé qu'il était impossible que cette tapisserie, bien exécutée, ne fût plus belle qu'aucune de France, si l'on en ôte celle des *Actes des Apôtres*, y ayant paysages, figures et architecture. Il a reparti que l'architecture ne faisait pas bien en tapisserie. « Oui, ai-je répliqué, s'il n'y avait qu'architecture, mais mêlée de figures et paysage, tels qu'il y en a dans ces tableaux, que cela réussirait admirablement, faisant exécuter les dessins par cinq ou six des meilleurs peintres comme Bourdon, etc. » Il n'a plus rien répondu et s'est endormi. Arrivés à Paris, il a remis le Cavalier au palais Mazarin, qu'il était heure de dîner. Le soir, le Cavalier a été aux Feuillants.

J'oubliais à dire qu'il nous avait rapporté qu'Annibal Carrache, voyant quelque chose de petite manière, disait en bolonais : *Bello pare di Pietro Perugino*, et quand il voyait d'autres choses en grandes manières, mais disproportionnées : *Pare che siano di Giorgione*.

16 septembre.

Le seizième, au matin, Varin est venu demander à voir la façade du Louvre, pour pouvoir la mettre au revers des médailles qu'il doit faire pour la fondation du Louvre. Le Cavalier la lui a montrée et lui a dit comment elle devait être faite. Il n'y comprenait qu'une partie de la façade, pensant qu'elle ne pouvait pas être réduite entière en si peu de place qu'un revers

de médaille, mais l'après-dînée, le signor Mathie m'en a montré un dessin, où dans le même espace la façade entière est comprise, ce qui fait un plus bel effet.

Je suis demeuré à dîner avec le Cavalier. Durant que nous avons été à table, Mathie a dit qu'il voulait retourner à Rome. J'ai répondu en riant qu'il fallait qu'il demeurât jusques au retour du Cavalier, lequel a reparti galamment qu'il ne fallait point d'ôtegage pour l'obliger de revenir servir un roi comme le nôtre. Au sujet de son retour, il a dit que le cardinal Antoine lui avait donné beaucoup d'inventions contre le froid. J'ai reparti que l'ouate était la plus excellente, étant chaude et légère tout ensemble ; que la peau d'ours, pour donner une grande chaleur, était singulière. Le Cavalier s'étant allé reposer, nous sommes descendus, Mathie et moi, et je l'ai questionné en particulier pourquoi il voulait retourner à Rome. Il m'a dit qu'il en avait plusieurs raisons : premièrement qu'il ne voulait pas quitter le Cavalier, qui n'avait personne auprès de lui capable de le secourir dans un besoin ; qu'il lui avait des obligations extrêmes et qu'il ne serait pas en repos s'il ne l'accompagnait ; d'ailleurs qu'il avait en son particulier des affaires à Rome ; que s'il lui fallait revenir, il voulait amener sa femme avec lui ; qu'elle était jeune et que pour cela il ne la voulait confier à personne, qu'il la voulait conduire lui-même. Je lui ai dit qu'elle viendrait avec la signora Catharina¹. Il a mis en doute qu'elle vînt en France ; qu'après tout, à lui on ne lui avait parlé de rien, mais que, quand on

1. La femme de Bernin.

lui aurait parlé, il voulait accompagner le Cavalier ; que de cet hiver il n'aurait que faire ici, qu'aussi bien les choses n'allaient pas si vite, et qu'il voyait bien qu'on ne se portait pas à l'ouvrage avec grand'-chaleur. J'ai répondu que les entrepreneurs voulaient, par la lenteur et la dépense, faire connaître qu'il ne fallait pas travailler à la journée ; qu'il avait vu le jour d'hier comme M. Colbert leur avait parlé. Sur cette entrefaite, le Cavalier est venu et l'entretien a fini. Sur le soir est venue madame de Lionne et M. le Président de Maisons avec M. de Longueil et M. de la Haye le père. Je leur ai montré les dessins. Après madame de la Baume s'en allant en Touraine est venue dire adieu au Cavalier. J'oubliais que M. Desfontaines, venu avec madame de Lionne, m'a dit : « J'ai peur qu'on ne dégoûte ces Italiens, voyant la lenteur avec laquelle on travaille. »

19 septembre.

Sur les deux heures et demie, le Roi est venu avec un collet comme le Cavalier en avait fait supplier Sa Majesté. L'abbé Butti et moi lui avons montré comme la draperie du buste était dégagée du lien que le Cavalier y avait laissé, pour la soutenir et empêcher qu'à force de la fouiller, le marbre n'éclatât. Une demi-heure après, la Reine est venue, qui d'abord a dit que le buste ressemblait beaucoup. Le Cavalier, après l'avoir saluée profondément, a dit que Sa Majesté avait l'image du Roi si imprimé dans le cœur et dans l'esprit, qu'il lui semblait la voir partout, ou que tout lui semblait tel. L'on a donné un fauteuil à

la Reine, qui a demeuré là à voir travailler le Cavalier. L'abbé Butti a lu un quatrain sur le piédestal qu'à projeté de faire le Cavalier, qui est, comme j'ai dit ci-devant, un globe avec le mot *picciola base*, et ce quatrain dit :

Entrô il Bernino in un pensier profundo
 Per far al regal busto un bel sostegno,
 E disse (non trovandone alcun degno) :
 Picciola base a tal Monarca è il mondo¹.

Le Roi l'a écouté avec attention et l'a trouvé beau, et l'a pris et donné à M. Dangeau pour le mettre en vers français, de quoi il s'est un peu excusé, puis l'a tourné sur-le-champ. M. l'abbé Tallemant a aussi produit un madrigal sur le sujet du buste.

Pendant que le Cavalier travaillait, M. de Montausier m'a dit qu'il avait appris que mon frère avait le soin du Louvre et moi aussi. Je lui ai dit que mon frère y devait avoir emploi, mais que je n'avais que celui que le Roi m'avait donné près le Cavalier. Il m'a dit ensuite qu'il faisait au Roi les yeux trop ouverts. Je lui ai dit qu'il siéait bien dans une chose vive qu'ils le fussent moins, mais que c'était ce qui faisait paraître vive une chose morte. M. de Thou état aussi là présent, qui m'a demandé tout bas si le dessin du Louvre était résolu. Je lui ai dit que je croyais qu'il l'était, puisque l'on fouillait les fondations, que même Varin faisait une métaille où au revers était la façade du Louvre du dessin du Cava-

1. « Le Bernin est entré dans un penser profond pour faire un bel appui au buste royal et dit « n'en trouvant aucun qui en fût digne : » « Le monde n'est qu'une petite base pour un tel monarque. »

lier, pour la mettre sous la première pierre qui serait posée ; que je n'approfondissais point davantage. Il m'a demandé après si l'on travaillait à la journée. Je lui ai dit qu'oui quant à présent ; mais que l'on faisait un devis pour avoir des entrepreneurs. Il m'a répondu que l'on ne ferait donc rien qui vaille. Je lui ai dit les raisons qu'en avait M. Colbert. Il m'a reparti qu'il s'en détromperait et que lui, M. de Thou, lui demandant quand il irait loger à sa nouvelle maison où il avait voulu faire élever les ailes qui ne l'étaient pas, M. Colbert lui avait dit : « de longtemps, » parceque les fondations s'étaient trouvées très mauvaises et qu'il les fallait refaire ; que c'était Levau qui avait conduit cette maison pour M. Bautru ; que M. Colbert avait peine à se défaire de cette cabale, peur de donner à connaître qu'il s'était trompé au choix ; mais qu'il en reviendrait ; que s'il le faisait subitement, d'une chose l'on irait à l'autre, et parlerait-on peut-être contre les Collèges des Quatre-Nations, si mal pensés et placés, à cause du retranchement du lit de la rivière, et si mal exécutés qu'il donnerait, à la rencontre, de grands coups contre, pour ce qu'il savait que tout cela ne s'était disposé de la sorte que pour l'intérêt des places que Levau et ceux de son parti avaient là auprès, et voulaient faire valoir. Je lui ai dit la mauvaise fondation de la façade du Louvre qu'avait commencée Levau, que le Cavalier avait reconnue faisant faire la fouille de la fondation de la sienne. Il regardait cependant avec une petite lunette (car il a la vue courte) le buste du Roi et m'a dit qu'il lui semblait qu'il avait beaucoup de ces belles têtes de Jupiter. Durant cet entretien, la Reine s'étant levée pour aller voir l'ouvrage du signor Paul,

j'ai suivi Sa Majesté et lui ai dit qu'il était destiné pour Elle. dont Elle a témoigné être bien aise. Le Roi, un peu avant que de s'en aller, a demandé au Cavalier s'il travaillerait les fêtes. Sans attendre qu'il ait répondu, j'ai dit qu'oui à Sa Majesté, qu'il avait un bref du Pape, et pour pouvoir travailler trois heures les dimanches.

Après que le Roi a été sorti, le fils aîné de M. Colbert et l'abbé sont venus avec leur précepteur voir le buste, et quand ils s'en sont allés, le Cavalier a été avec mon frère et moi aux Feuillants. En y allant, il m'a dit qu'il avait pensé à ce qu'il y avait à faire à Saint-Denis, m'a demandé si l'on avait les portraits de nos premiers Rois. Je lui ai dit qu'oui, mais sans certitude s'ils ont été faits de fantaisie ou non. Il m'a dit que dans le lieu, qu'on pourrait faire pour les sépultures de Bourbon, on pourrait mettre ceux de dix ou douze rois prédécesseurs de Sa Majesté et commencer par Saint-Louis, s'il y en avait tant depuis lui ; faire après celle du Roi et laisser place pour une vingtaine, et puis faire une grande sépulture pour les rois, faisant le tout avec grande magnificence.

J'ai parlé au Cavalier, en le quittant, de la partie de Saint-Cloud. Il m'a dit que, s'il faisait beau, ce serait pour demain, et sinon le jour d'après. Nous en revenant, mon frère et moi, il m'a conté que le matin il avait été voir M. Perrault, lequel avait bien daubé le dessin du Cavalier et l'avait fort pressé, lui, de dire qu'il n'était pas beau ; qu'il avait, entre autres choses, trouvé à redire à la grande saillie de l'embasement de la façade qui portera les colonnes, et à la projecture de la corniche de l'entablement, qui était si excessive qu'on ne verrait point la balus-

trade ; « et à quoi [bon] faire, a-t-il dit, une balustrade laquelle ne sera point vue ? » ; qu'il a indiqué plusieurs autres choses, et a dit que M. Colbert lui avait demandé si mon frère n'avait point examiné ces dessins. A quoi mon frère avait répondu qu'il ne les avait vus que quand on les montrait à d'autres, et que c'étaient choses si extraordinairement belles qu'il n'y avait qu'à admirer ; et que cela s'était passé en présence de M. Madiot.

20 septembre.

Le vingtième, je suis allé le matin chez le Cavalier et l'ai trouvé travaillant au petit Jésus du signor Paul. Il m'a dit qu'il lui donnait quelques caresses, puisque c'était pour la Reine. Je lui ai répondu qu'elle avait témoigné d'être bien aise de ce que je lui avais hier dit que c'était pour Elle, lorsqu'elle considérait cet ouvrage. Je lui ai fait voir ensuite des peaux d'ours, que je lui avais fait apporter. M. Morain est venu après, à qui j'ai fait voir le buste. Sur les dix ou onze heures, M. Colbert est arrivé. Il s'est mis à considérer le buste à son ordinaire, et l'abbé Butti et moi l'ayant loué, lui montrant l'endroit où avait travaillé le Cavalier, il a pris la parole et a dit : *Bisognerebbe che l'opera parlasse e non loro*. Il s'est mis après à entretenir M. Colbert en particulier, ce qu'ayant vu je me suis d'abord retiré ; puis après, entendant que M. Colbert parlait français, je me suis rapproché afin de servir d'interprète. J'ai trouvé qu'ils parlaient de l'ouvrage à faire à Saint-Denis et que le Cavalier disait ce qu'il m'avait dit le jour précédent. M. Colbert

a témoigné de la répugnance au dessein de faire un lieu si grand qu'il pût servir à plus de douze ou quinze sépultures de rois, puisque l'église de Saint-Denis, où se font toutes les prières, ne serait que l'accessoire de ce vaisseau, et a dit qu'il estime qu'elle doit être toujours le principal, parce que c'est là où se font toutes les prières ; que l'on est persuadé que plus près l'on est du lieu où le service se fait, plus l'on est avantageusement placé ; par exemple, que les premières sépultures sont les plus proches de l'autel ; que si nos rois étaient dans un autre lieu, ce ne serait pas pour eux les prières qui se feraient dans l'église ; que pour cette raison, la chapelle des Valois avait été placée au côté de l'Évangile ; que l'on en pourrait faire une pour la branche de Bourbon capable de contenir quinze ou vingt sépultures ; que celles de Henri IV, Louis XIII et du Roi y devaient être les premières, et celle du Roi (comme faisant la chapelle), la plus magnifique. Le Cavalier a acquiescé à cela, et a dit que dans Saint-Pierre, où sont les sépultures de Paul III, Urbain VIII et d'Innocent X, et où les papes à venir voudraient avoir les leurs, il n'y a plus place que pour cinq ou six sépultures ; qu'il avait estimé que l'on devait construire un lieu pour les papes, comme il avait dit pour les rois. Il a ajouté que dans un lieu médiocrement grand l'on peut, par invention, trouver place pour un grand nombre de sépultures ; que son intention n'était pas de faire deux corps d'église séparés, mais accroître l'ancienne ; que l'on entrerait en ce qui serait bâti de nouveau par les deux ailes, aussi bien que par le dehors.

23 septembre.

L'après-dînée, j'ai mené M. l'abbé d'Argenson voir le Cavalier. Il lui a fait accueil et m'a prié de lui faire voir les dessins du Louvre. Après les avoir bien considérés, il a été fort aise que les grands combles à la mode en aient été bannis et la vue des cheminées. Le soir, madame la marquise de Raré est venue avec mademoiselle sa fille. Elles ont été touchées de la ressemblance du buste du Roi ; elles ont demandé au Cavalier, s'il avait passé par Florence en venant ici. Il leur a dit que oui, et ensuite s'il avait vu madame la princesse de Toscane. Il a répondu que non, mais qu'il avait vu le prince qui est fort bien fait. L'on a parlé de l'aversion que la princesse a pour lui. Sur quoi, il a dit que qui chercherait bien, l'on trouverait que c'est peu de chose ; que qui saurait l'endroit du mal, il serait aisé d'y donner remède ou l'ôter comme on fait une chose avec deux doigts ; qu'au bout du compte une femme doit faire consister sa gloire dans la vertu de souffrir les imperfections de son mari, quand il en a, fussent-elles les plus grandes du monde. J'ai reparti qu'une princesse comme elle, qui avait été élevée dans la cour de France, qui est le paradis des femmes, avait eu raison d'être surprise de la vie qu'on mène à Florence. La marquise a ajouté qu'à son âge, l'on ne pouvait pas avoir de ces vertus extraordinaires qui établissent leur plaisir dans le devoir ; qu'elle n'avait que quatorze ou quinze ans, quand elle sortit de France ; qu'était d'une si grande maison, elle avait

espéré qu'on aurait des égards pour elle. Il a reparti que plus l'on est de grande naissance, plus l'on est capable de grandes vertus, qui ne se trouvent presque jamais dans les personnes vulgaires ; qu'après tout, ce qu'il fallait faire pour cette mésintelligence, c'était de prier Dieu pour la réunion de leurs volontés ; que les hommes étaient incapables de la faire, qu'il fallait qu'elle vînt d'en haut. Il a réitéré à madame de Raré, que les dames de France ont bien plus d'esprit que celles de Rome, où il a pratiqué celles de la plus grande condition ; mais que ce n'est rien en comparaison de celles de France. Après qu'elles ont été sorties, je lui ai demandé s'il voulait sortir : il m'a dit que non.

25 septembre.

Le Cavalier m'a parlé ensuite du signor Mathie, qui ne veut pas demeurer. Je lui ai dit ce qu'il m'avait allégué à son sujet, qui est, qu'il ne le veut pas laisser aller, qu'il lui est trop obligé pour l'abandonner à un si long voyage, qu'outre cela il veut avoir sa femme, que comme elle est jeune, il ne veut pas la faire venir qu'il ne la conduise lui-même ; que d'ailleurs il a à mettre ordre à ses affaires, et qu'il n'y avait rien à faire pour le présent. Le Cavalier m'a dit qu'au regard de sa femme, elle avait un frère qui pouvait la conduire ici ; que pour lui, le Cavalier, il avait ses gens et le sieur Mancini par dessus, qui avait eu grand soin de lui en venant et l'aurait à son retour ; qu'il lui était obligé, et pour cela avait parlé en sa faveur cinq ou six fois à M. Colbert ; qu'il ne voyait pas que cela eût encore produit au-



SAINTE-THÉRÈSE

Détail

cun effet. Je lui ai dit que ce serait en définitif que cela se réglerait. Je lui ai allégué mon frère pour exemple, qui avait été tiré de chez lui. Je lui ai ajouté qu'il ne fallait pas qu'il jugeât de ce qui se ferait par ce qui s'était fait à ce sujet. Il m'a reparti qu'en France les choses s'entreprenaient chaudement, puis s'abandonnent aussitôt. Je lui ai répliqué que pour autrefois cela était vrai ; mais qu'à présent, il n'en était pas de même. Il m'a allégué la disposition à la guerre. Je lui ai répondu qu'elle n'empêcherait pas de bâtir le Louvre ; que dans le plus fort de la guerre M. de Noyers y avait fait travailler ; qu'en cas de guerre M. Colbert avait dit, qu'au lieu d'un million le Roi n'y dépenserait que deux cent mille écus par an. Il m'a dit qu'il s'étonnait comment on s'appliquait à tant de choses, au lieu que celle-ci devait être l'unique ou la principale. Je lui ai dit que M. Colbert était obsédé de gens, dont il se déferait petit à petit ; qu'il avait bon esprit et jugeait de la gloire que cet ouvrage lui doit donner ; que pour un homme qui n'avait point eu d'application à ces sortes de choses, il s'y entendait assez ; que ce sont des connaissances qui ne viennent point par la nature, mais à dessiner, à force de voir les belles choses et de conférer avec les grands hommes dans les arts ; qu'auparavant cela, il fallait encore une disposition naturelle. Sur cela, il m'a quitté, disant qu'il allait écrire.

26 septembre.

J'ai trouvé le petit Blondeau, qui m'a dit que l'abbé Butti a promis de le présenter au Cavalier. Je lui ai

dit qu'à son défaut je suppléerais, et de fait l'ai présenté. Il a fait voir quelques-uns de ses dessins au Cavalier qui a dit qu'il est de l'âge qu'il faut que soient les jeunes gens pour les envoyer à Rome ; qu'étant plus vieux c'est temps perdu ; qu'il faut qu'ils n'aient pas plus de dix-neuf ans, et voir auparavant s'ils ont de la disposition pour les arts, afin que le dessein du Roi réussisse, et qu'on en tire le fruit qu'on en espère. Il m'a dit qu'il serait bien aise de voir ceux qu'on destine pour cela, qu'il en dirait son avis. J'ai dit que j'en parlerais.

Nous sommes ensuite montés pour aller dîner, et attendant qu'on servît, il m'a dit que son ouvrage était avancé, de sorte que le Roi venant encore deux fois, il n'aurait plus rien à faire à son buste ; ce qui reste, qui est de polir, qu'il le fera faire ; que durant dix ou douze jours, il se mettra à dessiner et à écrire ce qui concerne l'académie, et à ébaucher quelque morceau de l'écueil de l'ambassement du Louvre. Je l'ai prié que la première fête il voulût bien que nous allassions à Saint-Cloud. Il m'a dit qu'il irait, fête ou non, mais que, quand il me dit qu'il y avait quelque chose de beau à y faire, il n'avait pas vu la cascade qui y est ; que son dessein était d'y en faire une naturelle ; que depuis, ayant fait réflexion, il avait jugé qu'un semblable ouvrage ne plairait pas ici, et que déjà Monsieur y avait fait la dépense d'une cascade. Je lui ai reparti qu'il était bon de nous montrer en France comment ces choses se doivent faire. Il m'a dit qu'il le ferait, puisque je le souhaitais. Puis il a ajouté : « Madame n'est point venue ici ». Je lui ai reparti qu'elle avait eu dessein d'y venir, et qu'elle envoya à Monsieur la dernière fois qu'il y fût ;

mais que le Roi était près de quitter et de s'en aller, et qu'il remit à une autre fois. Il m'a dit qu'elle était peut-être fâchée de ce qu'il n'avait pas loué sa beauté à Versailles et n'avait parlé que de celle de la Reine, que je pouvais lui dire qu'il n'y avait nulle beauté en France qui lui plût davantage que la sienne, ni qui fût plus animée et spirituelle ; que les autres beautés ont besoin d'être louées pour les faire valoir, mais la sienne non, et qu'en effet elle lui plaît plus que la Reine et qu'aucune autre, ayant une vivacité, une fraîcheur et un délicat qui n'est pas dans le visage de la Reine ni des autres. A table, il m'a porté la santé de la signora Catharina (c'est sa femme), ce qu'il n'avait point encore fait, sinon quand il sut l'état de santé, m'ayant dit alors qu'il ne l'avait osé faire, de peur qu'elle ne fût pas en état de recevoir le souhait. Descendant de dîner, j'ai trouvé M. de Lodève, M. de Maisons et un autre évêque qui venaient de voir le buste. Le commis de M. Perrault a apporté le plan de tout le couvent de Saint-Denis sur une toile. Madame de Chantelou est venue avec monsieur et madame de Boutigny, mon frère et M. Mouton. Madame de Chantelou a parlé au Cavalier pour son portrait. Il lui a dit beaucoup de galanteries.

Après est venu M. de Saint-Laurent avec Bossuet et le doyen de Saint-Thomas ; puis M. de Scudéry et sa femme et mademoiselle de Canisy. J'ai fait voir les dessins du Louvre à M. de Saint-Laurent et à ceux de sa compagnie. Ensuite est venue madame de Nemours de Longueville, à qui M. Corneille donnait la main. Elle a bien demeuré une heure, allant du buste au petit Christ et du petit Christ au buste ; tantôt elle regardait dessiner Marot. L'abbé Butti a

montré au cavalier M. Corneille, comme le héros de la poésie. Le Cavalier lui a dit que, puisqu'il était si grand homme, il lui arrivait qu'il avait souvent peine à se contenter soi-même. Il en est demeuré d'accord. Madame de Nemours louant la ressemblance du buste, le Cavalier lui a dit ce qu'il avait dit à la Reine, au même sujet, qu'elle avait le Roi dans le cœur, et pour cela tout ce qu'elle voyait paraissait lui ressembler. Elle a ajouté que sa fierté y était bien représentée, et qu'elle était telle qu'on a peine à le regarder ; qu'une fois ayant à lui parler de quelque chose, elle n'osait tourner les yeux sur son visage. Je lui ai dit que la fierté dans ce portrait y était accompagnée de douceur et bénignité. Elle a dit qu'il était vrai. MM. les abbés d'Espeisses et de Fortia sont aussi venus. J'ai dit à l'abbé Butti ce que m'avait dit Nanteuil des prunelles des yeux. Les ayant considérées, il en est demeuré d'accord, et m'a dit qu'il avait rompu la glace et averti le Cavalier de ce que nous avions remarqué du nez ; qu'il lui avait répondu, qu'il le voyait de la sorte. Il m'a ajouté que l'on trouve le front trop reculé au-dessus des yeux et puis trop creux. J'ai répondu que cela donne de la grandeur, que toutes les belles têtes antiques l'avaient de la sorte, que le front du Roi était de cette forme ; que, quand même cela ne serait pas, il faudrait le faire de la sorte, pourvu que cela n'ôtât pas la ressemblance ; que le secret dans les portraits est d'augmenter le beau et donner du grand, diminuer ce qui est laid ou petit, ou le supprimer quand cela se peut sans intérêt de la complaisance. Le doyen de Saint-Germain est aussi venu, et lui qui est curieux de médailles a trouvé que le buste a beaucoup de l'air

d'Alexandre et tournait de côté comme l'on voit aux médailles d'Alexandre.

27 septembre.

L'on a apporté incontinent après dîner les tableaux que le prince Pamphile envoie au Roi. Le Cavalier a dit qu'il lui avait conseillé de n'envoyer que celui du Titien, et non six ou sept autres, dont il a voulu accompagner celui-ci. De ce discours, il est venu à parler du nombre de dessins et de tableaux qu'on dit dans le monde être de Raphaël, lesquels n'en sont pas, parce qu'il est mort jeune et a été occupé à de grands ouvrages publics au Vatican et à...

Il a continué l'après-dinée de travailler au petit Christ, pendant quoi ont été apportées deux caisses, dans lesquelles étaient les tableaux du prince Pamphile. L'abbé Butti m'a prié, quand ils seraient décaissés, de les faire voir au Cavalier et de les faire après serrer par le garde-robe du palais Mazarin. Quand la première caisse a été défaite, l'on a vu qu'il était entré de l'eau dedans, de sorte que les tableaux étaient tous mouillés et moisis, savoir : la *Cingara* de Michel-Ange de Caravage, à demi-corps, avec un jeune homme à qui elle dit la bonne aventure, un demi-corps du Guercino, un Benedetti, un tableau de l'Albane et le tableau du Titien, qui est une Vierge avec un petit Christ et quelques autres saints à demi-corps. Ils se sont trouvés tous si gâtés, qu'on n'y connaissait presque plus rien. Dans une autre caisse étaient deux grands paysages de chasse d'Annibal Carrache et un *Saint François* du Guide. Ceux-ci n'ont point souffert de l'humidité. M. le

Nonce est arrivé quand ils ont été décaissés et l'abbé Butti avec lui. M. le Cavalier a vu ces tableaux et les a trouvés en mauvais état, faute d'avoir fait boucher les jointures des caisses de poix, qui aurait empêché que l'eau n'y entrât. Après cela, M. le Nonce a mené le Cavalier chez le cardinal Antoine, où nous avons appris que S. E. doit partir le 30^{me} pour l'Italie. Pour nous, nous en sommes revenus. Le Cavalier m'a dit qu'il aurait à retourner à Saint-Denis, mais qu'au paravant il veut examiner le plan qui lui a été apporté. Arrivé à mon logis, j'ai appris la mort du roi d'Espagne.

28 septembre.

Le vingt-huitième, étant allé chez le Cavalier, il m'a tiré en particulier et m'a dit qu'il avait fait le mémoire de ce qu'il jugeait qu'il fallait à Pietro Sassi, etc... pour leur subsistance ; qu'il le réglait sur le pied que j'aurais à la donner, si c'était moi qui les eut appelés de Rome ici ; qu'étant appelés par le Roi de France, c'était toute autre chose, qu'il ne touchait pas ce point ; qu'à Pietro Sassi qui a sa femme, il mettait 30 pistoles le mois et 20 pistoles à chacun des deux autres ; que c'étaient des gens qui avaient quitté leurs affaires et leurs maisons, et qu'il me disait en confidence que le Pape avait témoigné déplaisir que le Bernin, architecte de Saint-Pierre, tirait des ouvriers qui y travaillaient. Je lui ai dit que je m'en allais trouver M. Perrault ou M. du Metz, et, de fait, j'ai parlé à M. du Metz et lui ai rapporté la chose. Il m'a dit qu'il en parlerait à M. Colbert. Je suis revenu le dire au Cavalier, qui m'a dit qu'il était travaillant

à Saint-Denis. Il m'a demandé si j'avais vu à Rome Notre-Dame-de-la-Victoire, où il a fait la sépulture du cardinal Cornaro. Je lui ai dit que non. Il m'a ajouté qu'il avait projeté de faire les sépultures de Bourbon, de sorte qu'elles regarderaient directement sur l'autel de Saint Louis, qui est le principal de l'église, et qu'ainsi elles seraient en vue des cérémonies et prières de l'église ; que cela lui semblait convenir mieux que de faire un corps séparé comme la chapelle des Valois, qui n'a point de vue à l'autre ; qu'il trouve dans son dessin vingt ou vingt-cinq rois d'une manière extraordinaire, les mettant cinq ou six dans un même réduit, en action de priants, dans de différentes actions, appuyés comme sur une espèce de balustrade et en forme d'histoire ; sur laquelle balustrade serait un grand tapis avec des coussins, et audessous leur tombeau ; derrière ces figures, des tableaux de mosaïque afin d'ornez davantage, et que ces tombeaux et leurs ornements seraient de marbre noir avec de l'or ; que pour symétrier le tout, on pourrait faire une chapelle à l'autre flanc de l'église, comme celle des Valois ; que cette pensée lui était venue dès Saint-Denis, mais qu'il l'a rectifiée cette nuit ; que sa coutume est, quand il a quelque chose à faire, d'y penser le soir, et que le matin avant que de se lever il trouve la chose comme figurée dans son imagination. Je lui ait dit que c'était ce qu'il y avait de divin dans les productions, comme si elles venaient purement de notre génie ; qu'à ces idées, il était aisé après de leur donner corps, suivant les règles de l'art. A ce sujet, il m'a parlé du dessin pour la maison du Temple, et m'a dit que c'était une pensée heureuse d'avoir su profiter de la beauté de cette allée ; que,

quand il y fut, il jugea d'abord qu'il ne fallait, pour quoi que ce fût, perdre cette beauté-là, et qu'il fallait donner à cette maison l'avantage d'y pouvoir monter et descendre en carrosse à couvert, ce qu'on eût pu pratiquer chez M. de Lionne ; qu'à Rome un avocat ne voudrait pas demeurer dans une maison qui n'aurait pas cette commodité. Il m'a fait souvenir de la pense que je lui dis devant hier, qu'il a fort louée, savoir est : qu'une feuille de papier était d'un prix merveilleux. Il a ajouté, qu'un roi de France, ayant à bâtir un Louvre, aurait dû envoyer chercher un homme jusque dans les antipodes, s'il y en avait eu un plus habile que ceux de cet hémisphère, lui en dût-il coûter 600.000 écus ; que cet homme lui vaudrait plusieurs millions, qui, étant mal dépensés, déshonorerait, au lieu de donner de la réputation et de la gloire ; qu'un avis sert infiniment ; que les personnes et les conseils sont précieux dans ces matières.

M. le Nonce étant venu a interrompu ce discours, il nous a dit que le roi d'Espagne avait, en mourant, établi la reine d'Espagne régente avec six ministres : le cardinal d'Aragon, Piguera, Castrillo et trois autres ; qu'il n'était fait nulle mention de don Juan et que Medina de las Torres était éloigné.

Avant dîner, M. Roze, secrétaire de Cabinet, est venu avec son fils et ont admiré la ressemblance du buste, disant que personne n'était arrivé à donner au roi cette noblesse et grandeur. Le Cavalier a répondu que, véritablement, la première fois qu'il vit le roi, il remarqua qu'aucun des portraits qu'il avait vus ne lui ressemblait bien et que son fils fut aussi de cet avis. Il a ajouté que plusieurs avaient trouvé que le buste avait de ces belles têtes d'Alexandre. M. Roze

a reparti qu'Alexandre n'avait pas tant de grandeur. Je lui ai dit qu'au moins les sculpteurs la lui avaient donnée, comme on voit dans une tête qui reste de l'antiquité d'un Alexandre blessé, qu'on dit qui tenait entre ses bras ce qu'à Rome l'on appelle à présent le *Pasquin*, et même aussi dans les médailles qu'on voit d'Alexandre. Le Cavalier a dit qu'il avait trouvé ce que lui avait rapporté M. le cardinal légat, qu'il reconnaîtrait le roi, sans l'avoir jamais vu, entre cent seigneurs, tant sa façon et son visage avaient de majesté et portaient de recommandation. Il a dit ensuite que ce n'était encore rien ; *ma, che il cervello*, pour user du mot, répondait admirablement à cet air et à cette noblesse, ne parlant jamais qu'ili ne dit des choses dignes d'être notées et les plus à propos du monde. M. Roze l'a confirmé, et sur cette matière a dit que le propre jour que M. le cardinal Mazarin mourut, le roi s'étant retiré dans sa chambre lui commanda, après que tout le monde fut sorti, de prendre une plume et de l'encre, et ayant tiré de sa pochette un papier, où il avait noté quelques derniers avis que Monsieur le cardinal lui avait donnés touchant les trois ordres du royaume, et lui ayant dit de les étendre, il avait écrit une demi-feuille de papier que le Roi lui fit lire et après lui dit : « Il faut étendre encore davantage, y mettre cela et cela. » Ce qu'ayant fait et ayant écrit une page entière, qu'il lut à Sa Majesté, Elle lui dit : « Cela est trop bas, il faut relever davantage. » De quoi il fut étonné, lui semblant incompréhensible, pour ce que le Roi ne s'était jusque-là mêlé d'aucune affaire. Le Cavalier a dit que cela venait sans doute de ce que les théologiens tiennent que les rois ont deux anges pour les conduire,

ou de ce, a-t-il dit, *che il cervello del Ré è di buon metallo* ; que disant un jour cette pensée au P. Oliva, prédicateur du pape, il la nota, comme lui devant servir à faire quelque belle comparaison. Il l'a expliquée et a dit que, dans le méchant métal, il y a quantité de fer, de sorte que quand on le veut dorer, il est presque impossible d'y faire prendre l'or, qu'il l'abhorre et semble le rejeter ; où le métal qui est bien purgé de toute veine de fer et mêlé avec l'excellent étaient d'Angleterre, d'abord qu'on en approche l'or, il le lappe et le hume et s'en imbibe ; de sorte qu'on dirait après que c'est or massif ; qu'il en est ainsi de l'esprit du Roi, qui reçoit avec une merveilleuse facilité l'impression des choses excellentes ; qu'il avait été émerveillé, quand il lui présenta son premier dessin, de voir que le Roi en avait d'abord connu tout de bon, vu qu'on ne vient à connaître ces sortes de choses que par une longue étude que Sa Majesté n'a point faite, ou par des yeux habitués à voir les belles choses de pareille nature, comme l'on les voit à Rome dans les restes des édifices antiques, et dans les beaux ouvrages modernes ; que bien loin de là le Roi les avait habitués à des formes petites et mesquines, ce qui faisait dire que c'était une chose étonnante, si elle n'était point miraculeuse.

Il a ensuite expliqué cette habitude de voir, et comme les yeux s'accoutument à trouver les formes extravagantes, il en a donné une preuve par lui-même, et a rapporté, qu'il y a quelques années qu'ayant vu à Rome la première fois de ces grands collets, qui couvraient toutes les épaules et descendaient presque jusques à la ceinture à un Français, qui n'était pas éloigné de la boutique d'un barbier,

la première pensée qui lui vint fut de croire qu'après s'être fait la barbe, il emportait la serviette que le barbier met autour du col pour faire le poil, et vit après, s'approchant, que c'était un collet ; qu'un ou deux mois après à force d'en voir de pareils, il s'y était accoutume comme aux chapeaux bas d'à cette heure, après les hauts et pointus qu'on portait auparavant.

M. Roze lui a dit au sujet du Roi qui parle si juste, qu'il avait ouï dire à Monsieur le cardinal parlant de lui, M. le Cavalier, que c'était un homme qui de sa vie n'avait rien dit que d'à propos, que ce témoignage devait lui donner bien de la gloire, et par le rapport qu'il a en cela à un si grand prince et par le témoignage avantageux d'un si grand homme. Il lui a reparti qu'il ne prenait pas cette vanité-là. J'oubliais à noter qu'il avait dit à M. Roze, qu'il avait remarqué que nul ministre, nul secrétaire, ni nul artisan excellent n'était orgueilleux, ni ne peut l'être, parce qu'ils voient mieux que les autres combien il y a de choses qu'ils ignorent.

Dans ce même temps est venue mademoiselle de Guise et avec elle le jeune duc de Guise. Le Cavalier l'a fort regardé et a loué sa physionomie, ce qui a fort satisfait Mademoiselle sa tante. Elle a admiré le buste. Il lui a dit qu'en peinture la matière aidait au peintre, mais qu'elle nuisait au sculpteur. Après, M. le Nonce et M. le cardinal Antoine sont venus, qui ont demeuré si tard que le Cavalier n'a pu sortir.

29 septembre.

Le vingt-neuvième, le Cavalier m'a envoyé son esta-

fier me prier de donner ordre au carrosse du Roi pour aller à Saint-Denis, ce que j'ai fait, et le suis allé trouver. Avant que de partir, nous avons été chez M. Colbert pour savoir s'il n'avait rien de particulier à lui dire avant qu'il allât. Il lui a répondu que non. Le Cavalier lui a dit sur le sujet des sépultures pour la branche de Bourbon, qu'il y avait travaillé et avait trouvé une chose qui cadrerait si bien que, quand il ferait à présent l'église exprès, il ferait la chose de la même sorte qu'il l'a trouvée. M. Colbert en a témoigné de la joie et lui dit que le Roi avait eu pensée de venir aujourd'hui à la salle. Le Cavalier l'a assuré qu'il serait revenu de Saint-Denis à temps pour y être, n'ayant besoin pour son voyage que de deux ou trois heures. M. Colbert a reparti qu'il n'avait que faire de se presser, que Sa Majesté achèverait aujourd'hui quelques affaires et viendrait demain. Le Cavalier a dit qu'il ébaucherait donc quelque morceau de rocher à faire pour l'embassement du Louvre, qui servirait de modèle. M. Colbert l'a prié de voir aussi le mémoire qu'il lui avait fait donner pour placer les offices de bouche et gobelet du Roi et des Reines, le Conseil et officiers nécessaires aux personnes royales, parce que dans deux jours il arrêterait ces choses avec lui. Comme il prenait congé, se retournant pour sortir, il a vu un portrait en grand du Roi à cheval et a dit : *è buono assai*. M. Colbert a reparti : « aussi est-il du Brun ». De là nous sommes allés monter en carrosse, le Cavalier, le signor Mathie et moi. M. Perault était venu pour conférer sur le devis, lequel il tenait dans sa main.

Arrivés à Saint-Denis, il a fait mesurer au signor Mathie la largeur d'une des ailes de l'église. Il a

monté ensuite vers l'autel de Saint-Louis, est entré dans les petites chapelles qui sont autour et a pris la largeur de l'ouverture des fenêtres, puis est allé dans la chapelle des Valois. Il a dit que ces sépultures étaient mal là et comme séparées de l'église, s'est étonné que la porte en fût toujours fermée. Le moine qui l'a conduit m'a prié de lui dire que c'est à cause que cette chapelle n'est pas close et que si l'on ne fermait la porte, l'on pourrait par là voler l'église. Il a considéré la structure, un peu les figures des gisants du milieu de la grande chapelle, mais bien plus celles des gisants qui sont habillées et sont dans une des petites chapelles. Il a admiré la beauté du marbre dont elles sont faites, et a dit que c'est ce qu'il y a de plus beau à Saint-Denis : ce sont les représentations de Henri second et Catherine de Médicis. Il n'a guère considéré les quatre figures de bronze, qui sont dans la grande chapelle.

A la sortie de là, il est monté en carrosse, et s'en est revenu chez lui où d'abord il a fait allumer du feu dans la chambre de son fils, laquelle est toute ornée de tableaux de divers maîtres. Ayant jeté les yeux sur une *Hérodias*, de Romanelli, je lui ai dit en italien : *È cosa di pochissima sostanza*. Il a été quelque temps sans rien répondre, puis il a dit : « Il y peu de choses, quelque part que l'on aille, comme celles du signor Poussin. Je trouve plus dans une figure de vos tableaux que dans des cabinets entiers ; cet homme-là est profond en ce qu'il fait et a une fécondité infinie. Il a le coloris et le dessin. Il a imité celui du Titien fort bien dans un temps, et puis après celui de Raphaël. » Je lui ai reparti que sa principale étude avait été l'antique. « Il est vrai, a-t-il répondu,

jamais personne n'en a mieux profité que lui, ni habillé à la manière des antiques. Je mets ses tableaux au pair de tous les meilleurs tableaux qu'on voie. » Je lui ai dit sur cela, que j'avais proposé dernièrement à M. Colbert de faire faire une tenture de tapisserie de sept ou huit tableaux de l'histoire de Moïse, que nous avons en France, mais qu'il avait plus d'affection aux ouvrages de M. Le Brun. Je lui ai même nommé partie des histoires dont cette tapisserie serait composée. Il a dit que ç'aurait été un bel ouvrage.

Se levant pour aller dîner, il a jeté les yeux sur un Bassan, et a dit qu'il ne savait comment on faisait tant de cas de ces sortes de tableaux, que pour une bergerie, comme ce tableau qui était là, il était passable quant au coloris ; mais que jamais le Bassan n'avait su faire un habillement raisonnable ni un air de tête noble, ce qui paraissait bien plus défectueux quand il traitait quelque histoire, parce que le costume n'y était nullement gardé. Je lui ai dit que ce costume avait aussi été mal observé par le Titien et par Paul Véronèse. Il a ajouté : « Par tous les Lombards. »

J'ai parlé, après, de ces tableaux que le prince Pamphile a envoyés au Roi, qui étaient des choses médiocres, que celui de l'Albane était de ses moindres ouvrages ; les paysages du Carrache, des choses qui n'étaient considérables que par la franchise avec laquelle ils sont peints ; qu'il n'y a nulle noblesse ; la Cingara du Caravage un pauvre tableau, sans esprit ni invention. Il est demeuré d'accord de cela et que le meilleur de tout est le *Saint François* du Guide. Je lui ai reparti que dans une figure il était dans son fort, qu'il la peignait divinement et donnait autant ou plus de noblesse qu'aucun peintre ait jamais fait.

30 septembre.

Le trentième, étant allé chez le Cavalier, il m'a montré un dessin de saint Jérôme et m'a dit que c'était l'ouvrage de sa soirée du jour d'hier, qu'à moi qui avais la connaissance, il suffisait de me faire voir sans parler davantage. Je l'ai trouvé beau et fort bien éclairé, avec les reflets aux lieux nécessaires et un accompagnement de grande expression. Il m'a dit que tous les ans à Rome, il faisait trois dessins, l'un pour le pape, un pour la reine de Suède et l'autre pour le cardinal Chigi, qu'il leur donnait à pareil jour.

M. Renard est venu ensuite voir le buste et le Cavalier lui a fait beaucoup d'accueil. M. Renard l'a prié d'envoyer de temps en temps quérir de ses fruits et de tout ce qu'il y a dans son jardin ; que, s'il voulait faire venir sa femme en France, il lui offrait sa maison et de lui en donner la survivance et de son jardin, desquelles civilités et honnêtetés le Cavalier a fait de grands remerciements.

Le Cavalier a continué de travailler au dessin pour la sépulture des Bourbons sur le plan même de l'abbaye, qui lui avait été apporté. Quoique M. Colbert eût dit que le Roi viendrait, il était deux heures que les gardes n'étaient pas encore arrivés ; à la fin M. le maréchal de Gramont est venu et avec lui le comte de Gramont et le comte de Chapelles. Après avoir considéré quelques temps le buste, il s'en est allé avec le comte de Chapelles promener dans la galerie, et le comte de Gramont est demeuré avec l'abbé Butti et

moi, et nous a dit que le Cavalier était de mauvaise humeur aujourd'hui, qu'il le jugeait à la manière qu'il faisait, qu'il s'imaginait qu'il était bien bizarre. Je lui ai répondu que je n'avais point remarqué qu'il eût rien fait qui donnât cette pensée, et comme j'en ai parlé depuis à l'abbé Butti, il m'a dit qu'il était vrai qu'il n'avait point fait grande civilité à M. le maréchal, qui à quelque temps de là est revenu. En parlant du buste entre lui, l'abbé Butti et moi, il a dit qu'il était assuré qu'il n'aurait pas l'*aura popolare* : qu'aussi le Cavalier ne louait rien, que l'on le lui rendait. Je lui ai dit que tout ce qu'il avait vu qui ne méritait pas d'être loué il s'en taisait, et que ce qui était beau il le louait ; qu'il avait loué Luxembourg, Vincennes. « Je le crois bien, ç'a-t-il dit, où nous montrera-t-il de plus beaux appartements que ceux de Vincennes ? » J'ai ajouté qu'il avait loué Versailles. « C'est cela, a-t-il dit, qu'il ne devait pas louer, n'étant pas beau pour la dépense qui y a été faite. » Je lui ai reparti qu'il l'avait loué avec discrétion, disant que le logis était galant et les jardins fort embellis et appropriés ; qu'il avait dit que la proportion donnait la beauté, et que tout lui semblait bien proportionné, et les dedans fort ornés, de plus que la situation était belle. Le Maréchal a dit qu'elle ne l'était pas. J'ai reparti que le Cavalier trouvait les situations élevées les plus belles. J'ai dit ensuite qu'il avait vu Maisons et l'avait aussi fort loué.

Sur cela, le Roi est venu, et comme le Cavalier était allé au-devant, sans m'en apercevoir, le Roi entré, et moi ne voyant pas le Cavalier et le cherchant, Sa Majesté m'a dit : « Il est là, mais la presse l'empêche d'entrer, » et de fait, il est entré tout aussitôt. Il y



LA FAMILLE CORNARO

avait grand monde : M. d'Armagnac, MM. de Gèvres, de Noailles, de Saint-Aignan, de Bellefonds, de Villequier, de Nogent, le marquis de Lavardin et plusieurs autres. Le Roi a été étonné de voir l'ouvrage si changé et la draperie toute finie. Il a fait considérer cela à M. le maréchal de Gramont qui, ayant vu le Roi satisfait, s'est mis à exagérer la beauté de l'ouvrage partie par partie ; après cela, le Roi s'étant mis en sa place ordinaire, le Cavalier a travaillé au nez du côté gauche, pour ôter de ce qui le faisait paraître un peu de travers ; puis il a creusé avec le trépan les narines et a travaillé ensuite aux yeux et à la bouche. Il a changé la marque des prunelles, ce qui a rectifié la vue, qui ne concourait pas à un même point. J'oubliais à dire que le Roi a trouvé le travail du collet fort beau. Je lui ai dit que le Cavalier n'avait pas suivi le dessin de celui qui lui avait été laissé, qu'il avait fait d'autres feuillages et d'autres fleurs de plus belle suite et à sa fantaisie. Sa Majesté m'a demandé s'il demeurerait comme cela. J'ai dit qu'oui, et qu'il n'y aurait pas de poli, ni au visage. L'abbé Butti a fort entretenu le maréchal de Gramont, qui a extrêmement et hautement loué la devise pour ces deux Hercules de la porte du Louvre : *Vetita monstros*, et a dit qu'on ne pouvait rien trouver de plus convenable, et encore cette autre pour les médailles des fondements : *Aucto regno regiam auxit*, lesquelles deux devises l'abbé Butti a faites. Le Roi a changé de place de fois à autre pour voir travailler, et se remettait après dans la même posture et même place. Sa Majesté a une fois quitté pour aller voir le petit Christ, pendant quoi le Cavalier m'a prié de lui faire voir le modèle qu'il a fait pour la *scoliera* de l'embas-

sement du Louvre, ce que j'ai fait. Le Roi l'a trouvé beau et le dessin du saint Jérôme que le Cavalier avait fait le soir précédent. Après, Sa Majesté est venue se remettre en sa place, et ayant demandé si Jules travaillait à quelque chose qui fût important au buste, j'ai dit qu'oui, qu'il travaillait à la plupart des draperies. L'abbé Butti a ajouté qu'il avait fait une tête de saint Jean à des heures dérobées et de la nuit. Sa Majesté a demandé à la voir et l'a trouvée belle et a douté qu'elle fût de lui. Je l'en ai assuré. Le Roi étant près de sortir a dit au Cavalier, qu'il reviendrait le lendemain, le vendredi et samedi suivants. Il avait dit au maréchal de Gramont que le Cavalier avait demandé à le voir vingt fois, que celle-ci était la dixième, mais que l'ouvrage était bien plus avant qu'il ne fallait pour avoir besoin d'y venir tant de fois. Le Cavalier sur cela a prié Sa Majesté de ne prendre pas la peine de venir que quand il prendrait la liberté d'en faire supplier Sa Majesté, et qu'il lui suffisait dorénavant qu'elle vînt une seule fois ; qu'il ferait ces jours-ci coucher le buste pour lui attacher un pied. Le Roi a dit qu'il ne reviendrait donc que samedi ou le lundi suivant. Après, Sa Majesté est sortie.

3 octobre.

Le troisième, étant allé chez le Cavalier, il m'a prié de vouloir bien donner ordre que personne de ceux qui viendraient pour voir le buste n'entrât, à cause qu'il allait le mettre sur son pied et qu'il fallait pour cela le renverser ; et de fait il l'a essayé sur ce pied, et puis l'y ayant bien ajusté, il l'a ôté de dessus pour

le sceller dedans avec du mortier et un fer qui passe à travers du buste. Il a été mis après sur un gros scabellon de bois, sur lequel il demeurera jusques à ce que la base que le Cavalier a projeté d'y faire faire soit exécutée. Cela fait, le Cavalier est allé dîner. En montant, il a trouvé Gamar, qui allait voir les tableaux du prince Pamphile. Durant le dîner, le sieur Jean Marie a dit qu'il avait su que Gamar avait de beaux tableaux, et au Cavalier qu'il aurait dû les voir. J'ai pris la parole et dit qu'il y avait à Paris nombre de cabinets où il y avait bien de plus belles choses ; que M. de la Vrillière, qui était tout proche, avait bien de plus beaux tableaux ; que qui s'attacherait aux noms et non pas aux choses aurait de quoi se satisfaire du cabinet de M. Gamar, mais qu'à mon opinion les noms n'étaient rien. Il a reparti qu'il peignait, et qu'ainsi il les avait su bien choisir. Le Cavalier a répondu à cela, que de deux cents peintres qu'il y a à Rome il n'y en avait pas trois ou quatre à qui il se voulût fier de bien choisir un tableau ; que s'il avait un fils peintre, lui conseillant de voir de belles choses pour se former, il ne l'enverrait pas ailleurs que chez le signor de Chantelou.

4 octobre.

Après dîner, nous sommes allés à Saint-Cloud où le Cavalier a dessiné une forme de cascade naturelle, qu'on pourrait faire vis-à-vis du grand jet d'eau à l'endroit où est la balustrade. Il a bien été une heure à faire son dessin, après il me l'a montré et me l'a donné à entendre, puis il a ajouté : « Je m'assure que

cela ne plaira pas. L'on n'est pas ici accoutumé à ces choses naturelles ; on en veut de plus ajustées et plus petites, comme sont les ouvrages des religieuses. » L'abbé Butti lui a demandé s'il avait vu la cascade qui était là : il a dit qu'oui, et qu'elle était de la sorte qu'il venait de dire. Il m'a dit là-dessus : « Ce que je viens de faire n'est que pour ceux qui ont le goût des belles et grandes choses. Je ne doute pas qu'on ne trouve l'autre plus belle que ce que j'ai fait, mais je l'ai fait pour l'amour de vous. S'il était bien exécuté, je crois bien qu'on ne pourrait plus regarder l'autre ; en tout cas, il y en aurait deux de manières différentes, mais il faudrait que cela fût bien exécuté et pour cela en faire un modèle auparavant. »

Après, nous sommes allés voir la cascade ; il y avait grand monde pour la voir, pour ce qu'elle ne joue qu'avec un billet de S. A. R. M. Billon, concierge, a dit au Cavalier de se tenir au pied des escaliers, mais le Cavalier a voulu descendre en bas. L'on a mis l'eau qui a commencé petit à petit à se répandre partout. Le Cavalier est encore descendu plus bas, afin d'en voir mieux l'effet. Ayant bien considéré l'espace qui est entre le premier bassin au pied des rampes et le second, il m'a dit qu'on pourrait faire une espèce de lunette entre ces deux bassins qui enrichirait encore la cascade, et qu'on pourrait encore donner à ce canal environ vingt pieds de large ; le reste de l'espace des deux côtés le gazonner en pente douce, et qu'à la lunette il suffirait de donner cinq palmes de profond, qui sont trois pieds et quelques pouces. L'abbé Butti a dit qu'on pouvait la continuer dans toute sa longueur, jusques à la balustrade qui est sur le chemin. Après que la cascade a eu joué, nous som-

mes remontés par à côté. Le Cavalier s'est un peu arrêté à considérer les figures dont cette cascade est ornée, qui sont d'un jeune homme protégé du cardinal Antoine. L'abbé a dit qu'elles étaient comme d'après Michel-Ange. Il a répondu que quand l'on voit des noix, l'on jugeait que c'était de sa manière. Le Cavalier a dit au concierge : *È bella, è bella* ; qu'à Rome cela serait estimé beau, mais qu'en France cela pouvait passer pour merveilleux. Puis il s'est tourné et m'a dit : « Vous pourrez le dire vous-même, et à Madame, la pensée que j'ai eue pour elle. » Je lui ai dit que je n'avais pas voulu aller chez Monsieur qu'il n'eût retourné à Saint-Cloud et fait ce qu'il venait de faire.

Nous en revenant, il m'a dit en chemin qu'il avait envie de faire peindre la chose, afin qu'elle pût mieux paraître. L'abbé Butti a dit que le Bourson la viendrait peindre devant lui, et qu'il l'en avertirait. Je lui ai dit que le plus nécessaire était un profil. Il en est demeuré d'accord et m'a dit qu'il le ferait. Revenu au logis, il est allé aux PP. Cordeliers irlandais, près de chez lui.

CHAPITRE IX

Le Roi loue le travail du Cavalier et celui de Mathia de Rossi. — Discussion entre Perrault et le Bernin. — Visite de la Sorbonne et du Val de Grâce. — Madame va voir le buste du Roi — Propos sur la peinture italienne. — Le buste est porté au Louvre. — Pose de la première pierre de la façade du palais.

5 octobre.

Le cinquième, étant allé chez le Cavalier, j'ai su qu'il travaillait dans sa chambre à faire lui-même, avec de la sanguine, son portrait au miroir pour M. Colbert qui le lui avait demandé. Quand il a été achevé, son fils me l'a montré. Je l'ai trouvé fort ressemblant et de grande manière. Il m'a aussi montré le dessin d'un *Cain massacrant Abel*, qu'il avait fait le soir. Parlant de ce portrait au Cavalier, je lui ai dit qu'il m'avait promis de m'en donner aussi un de sa main, lorsque je le priai de me donner quelques heures de son temps pour le faire peindre. Du commencement, il a fait comme s'il en eût perdu la mémoire, mais depuis il s'en est ressouvenu ; à l'issue du dîner, il m'a prié de savoir de M. de Colbert si le Roi viendrait ou non, parce qu'il se disposerait à faire

quelque chose, si Sa Majesté ne venait pas. J'ai été chez M. Colbert, qui arrivait des Gobelins, où le Roi a aussi été. Il m'a dit que Sa Majesté allait venir sitôt qu'elle aurait dîné, et de fait peu de temps après Elle est venue. D'abord qu'Elle a vu le buste sur cette table, ornée d'un tapis, cela lui a plu. Elle l'a fort considéré et fait considérer à tout le monde. M. de Mercœur qui était avec le Roi l'a fort loué, comme ont fait tous les autres, chacun à l'envi. Sa Majesté s'étant mise après dans la même place où Elle se met d'ordinaire, a demandé si l'on travaillait au piédestal. Le Cavalier a répondu que l'on n'y travaillait pas encore, et a pris le prince de Marsillac, qui était tout proche de lui, et l'a mis en lieu que le Roi tournait les yeux sur lui, afin de bien marquer les prunelles de son buste, ce qu'ayant fait avec du charbon seulement, il a dit à Sa Majesté que l'ouvrage était achevé, qu'il souhaiterait qu'il fût d'une plus grande excellence ; qu'il y avait travaillé avec tant d'amour qu'il croyait qu'il était le moins mauvais portrait qui fût sorti de ses mains ; qu'il avait un regret d'être obligé à s'en retourner, pour ce qu'il s'estimerait heureux de finir sa vie à son service, non pas pour ce qu'il était un roi de France et un grand Roi, mais parce qu'il avait connu que son esprit était encore plus relevé que sa condition ; et finissant ces paroles qu'il a mal prononcées, il s'est mis à pleurer de telle sorte qu'il lui a été impossible de parler davantage, et s'est retiré. Le Roi l'a traité le plus honnêtement du monde, et a dit à l'abbé Butti, qui était proche, pour le lui dire, que si le Cavalier entendait la langue, il lui ferait connaître les sentiments qu'il a pour lui et lui dirait des choses dont il aurait lieu

d'être extrêmement satisfait, qui correspondraient bien à l'affection qu'il lui faisait paraître.

Après, Sa Majesté s'est approchée du petit Christ du signor Paule et l'a extrêmement loué, disant qu'il ne se pouvait rien voir de plus beau, quoique ce fût l'ouvrage d'un garçon de dix-huit ans. Le Cavalier s'étant approché a dit qu'il l'a destiné à la Reine, et qu'il importe que les femmes, pendant leur grossesse, voient des objets nobles et agréables ; qu'il a un de ses enfants qui ressemble à celui d'un tableau qui est dans la chambre de sa femme, et qu'elle regardait souvent pendant sa grossesse. Le Roi a pris la parole et a dit que M. le Dauphin ressemblait à l'enfant d'une Vierge, qui était dans la chambre de la Reine à Fontainebleau. Sa Majesté de là est encore revenue au buste et après l'avoir considéré longtemps a salué avec une marque d'affection le Cavalier, puis s'en est allée. J'oubliais à noter que Sa Majesté lui a dit qu'en attendant qu'il eût résolu où l'on mettrait ces ouvrages, qu'il fallait les placer dans l'appartement neuf de la Reine mère.

Après que Sa Majesté a été partie, nous avons été au Louvre et y avons trouvé M. de Boisfranc, qui avait appris que le Cavalier avait été à Saint-Cloud. Il a été dire à Monsieur, qui était avec la Reine mère, que j'étais là. S. A. R. m'ayant fait passer dans les bains m'a demandé ce qu'avait dit le Cavalier de sa cascade ; je le lui ai dit : Une cascade plus naturelle avait entré dans sa maison, j'ai dit que non, qu'il n'en avait pas eu le temps. « Il venait de Versailles ? m'a-t-il demandé. — Il est allé à Saint-Cloud exprès, lui ai-je répondu, pour dessiner ce qu'il estimait être à faire au lieu où est le grand jet d'eau. » — « Qu'est-

ce donc ? ») Je lui ai dit : Une cascade plus naturelle et rustique, et que j'aurais soin de faire peindre son dessin, afin qu'on pût mieux connaître sa pensée ; que s'il plaisait à S. A. R. de voir le Cavalier, il était dans l'antichambre, et que je le ferais entrer. Il est sorti et l'est allé trouver. Le Cavalier lui a aussitôt dit qu'il n'avait pu s'empêcher de voir encore une fois Saint-Cloud ; que s'il demeurait à Paris, ce serait son lieu de plaisir, par le congé de S. A. R. Monsieur a dit qu'il en serait ravi. Il lui a répété ce que je lui avais rapporté de son sentiment touchant sa cascade, et que son dessin était pour une autre cascade qui serait belle aussi, quoiqu'extrêmement différente de l'autre. Il lui a parlé ensuite du canal à faire entre les bouillons d'eau, et que les jets qu'on y ferait allassent en arc, l'ayant beaucoup remercié, s'en est retourné auprès de la Reine sa mère, et j'ai après mené le Cavalier dans le nouvel appartement de la Reine.

Entrant au lieu où sont les statues et considérant la *Diane*, je lui ai dit qu'elle paraissait être de la même main que l'*Apollon du Belvédère*. Il a répété qu'il tâcherait de faire avoir une douzaine de beaux bustes au Roi, et de quel ornement cela serait aux intelligents, en comparaison de tant de filigranes. Il a trouvé que la *Diane* était tournée en profil, au lieu d'être de face ; de là il a passé dans les appartements, cherchant un lieu à placer son buste. Il a témoigné désirer qu'on mît les volets aux vitres, afin de pouvoir faire venir le jour d'en haut. Belleau a dit qu'ils étaient commencés. Il a passé dans les autres chambres et a toujours remarqué le même défaut, et dans quelques-unes que le jour était trop rasant la mu-

raille où il désirait le placer, car de lui donner le jour en face, il a dit qu'il était désavantageux. Étant dans la dernière chambre, où il y a une estrade et qui est destinée pour les audiences, il y a fait placer un jeune homme pour voir l'effet de la lumière, qu'il a trouvée crue, a dit qu'il eût souhaité qu'on ait un rideau qui couvrît partie de cette lumière rasante ; enfin il a dit que l'on éprouverait de deux ou trois lieux ; qu'à la vérité à celui où est l'estrade, le buste y serait avec plus de dignité, que l'on mettrait le petit Christ de l'autre côté ; un grand miroir, qui est là placé, demeurant entre les deux. Belleau a dit que, pour avoir des rideaux, il fallait avertir Duru, garde-meuble ; ce que j'ai fait par un billet envoyé chez M. du Metz.

6 octobre.

Le sixième, je ne suis allé chez le Cavalier qu'après-dîner. Il reposait encore. J'y ai trouvé force de monde considérant le buste, entre autres madame Colbert. J'avais donné ordre au carrosse du Roi de se rendre chez le Cavalier, comme il m'en avait prié. Quand il est descendu de son appartement, l'ayant averti que le carrosse était là, il s'est souvenu que Monsieur avait dit qu'il pourrait venir, ce qui l'a obligé de ne pas sortir. Comme il y avait grande quantité de monde dans la salle où était le buste, il a fait porter le modèle qu'il a commencé pour le rocher de l'embassement du Louvre, dans une salle à côté, et s'y en est allé travailler. Il n'y avait que moi avec lui. Il m'a demandé ce qui me semblait de ce second modèle où il a fait une rupture ou crevasse au rocher. Je lui ai dit qu'il

me semblait plus riche. Ensuite, il m'a dit qu'il avait commencé un dessin qu'il me pria de voir, et que je le fisse apporter par le signor Mathie. J'ai vu que c'était le dessin d'une sainte Marie l'Égyptienne, qu'il fait dans un emportement d'amour à la vue d'un crucifix qui est devant elle. Je lui ai dit qu'il était de grande manière, et qu'il y avait beaucoup de tendresse dans le corps de cette sainte et beaucoup de décence, quoiqu'elle soit presque nue, n'étant couverte que de ses cheveux ; que les lumières et les ombres y étaient dispensées avec une grande entente, et les reflets aussi. Puis, j'ai ajouté en riant que la méditation sur ce sujet était de quelque consolation pour ceux qui sont de complexion amoureuse, pour ce qu'il s'en faisait de grandes saintes et de grands saints, comme l'on avait vu dans la Madelaine, dans saint Paul et saint Augustin, que pour cela l'on n'avait qu'à changer l'objet de son amour ; et, revenant au dessin, j'ai dit, au sujet des reflets qui y sont puissants, qu'on en voyait peu dans les ouvrages de Raphaël. Il a reparti que c'était que Raphaël avait agi avec beaucoup d'art et n'avait pas tant cherché la nature des coloris que les Lombards ; que, quand il mourut, il commençait à peindre de cette manière, comme il se voit dans le portrait de Léon X, où sont tous ces beaux reflets, et à peindre comme dans ceux du Titien. Je lui ai dit à ce sujet que ce portrait de Léon X, qui est à Rome, n'est pas réputé l'original, qu'il y en a un à Florence, et lui ayant conté l'histoire que rapporte Giorgio Vasari, il m'a reparti que celui qui est à Farnaise est si beau qu'on ne peut pas s'imaginer que ce ne soit l'original. Lui ayant dit ensuite ce que le même Giorgio Vasari a rapporté de la copie

qu'André del Sarto fit de ce portrait, il m'a conté qu'un des siens, qui dessinait nettement, ayant fait un jour une copie d'un portrait de sa main, lequel il retoucha, il ne reconnaissait pas après lui-même l'original de la copie. Sur ce discours, l'on lui est venu dire que M. le Nonce et M. l'ambassadeur de Venise étaient là ; il est sorti pour les aller trouver. L'ambassadeur regardant le portrait du roi, lui a dit qu'à considérer en combien peu de temps il l'avait acheté, et travaillant avec la facilité qu'il fait, il fallait, à l'âge qu'il a, qu'il eût fait un grand nombre d'ouvrages. Il a répondu que si tous ceux qu'il a faits étaient ensemble, ils ne pourraient pas tenir dans cette salle où ils étaient ; qu'il avait fait divers portraits, un, entre autres, d'un Anglais qui, ayant vu le portrait du roi d'Angleterre qu'il venait d'achever sur ceux de Van Dyck qui lui avaient été envoyés, il lui vint une si grande envie qu'il fit le sien, qu'il ne cessa qu'il ne lui eût promis de le faire, lui promettant de lui en donner tout ce qu'il voudrait, pourvu qu'il le fit sans que personne en sût rien, ce qu'il exécuta ; et que cet Anglais lui en donna... écus. Il a dit qu'il était plus né pour être peintre que sculpteur, à cause qu'il a quelque facilité à produire ; qu'il eût exécuté promptement, ce qui ne se peut pas faire dans la sculpture, à cause de la dureté de la matière. Il a dit à cet ambassadeur la comparaison de la sculpture et de la peinture, qui est rapportée au commencement de ces mémoires, que la sculpture est une vérité ; qu'un aveugle en juge ainsi ; mais que la peinture est une tromperie, un mensonge ; celui-ci l'ouvrage du diable, l'autre celui de Dieu qui avait été sculpteur lui-même, ayant fait et formé l'homme de terre,

non pas en un instant, mais à la manière des sculpteurs.

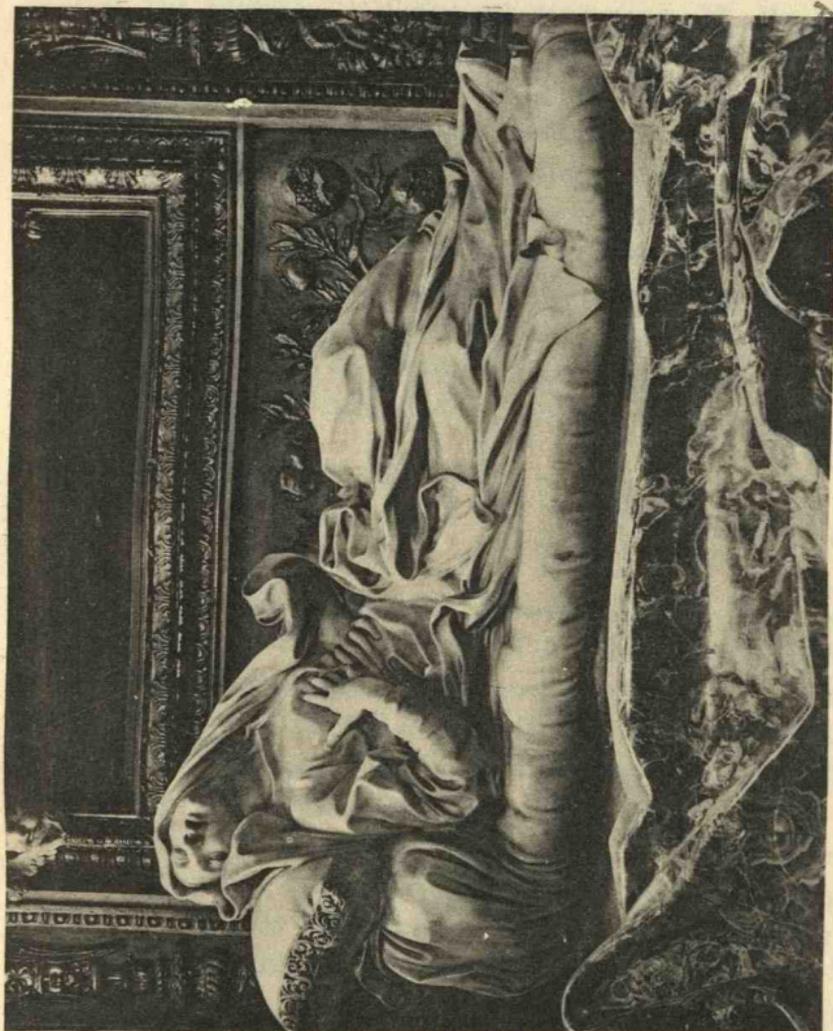
Il a dit qu'à six ans il fit une tête dans un bas-relief de son père, à sept ans une autre, ce que Paul V ne voulait pas croire quand il la vit ; que pour s'en éclaircir il demanda s'il dessinerait bien une tête, qu'il répondit à Sa Sainteté qu'oui, et que lui ayant été apporté du papier, il demanda hardiment au pape quelle tête il voulait qu'il fît, afin qu'il ne crût pas qu'il en fît une de mémoire, qu'alors Sa Sainteté dit qu'il voyait bien qu'il l'avait faite, et lui dit de faire un saint Paul. Il parla ensuite du Constantin qu'il doit faire pour Saint-Pierre, que le marbre seul en coûte 3.700 écus, qu'il ne serait qu'en bas-relief.

Pendant cet entretien, il est venu une si grande quantité de monde, que la salle en était presque toute pleine. M. le Nonce et l'ambassadeur sortis, nous sommes allés au Louvre ; là il m'a prié de voir si le Roi était au Conseil, pour voir, au cas que Sa Majesté fût sortie, s'il y aurait un lieu où placer avantageusement le buste dans son appartement. Le Roi étant au Conseil, nous sommes allés à l'appartement neuf de la Reine-Mère, où il avait destiné de mettre le buste sur l'estrade d'audience, et le petit Christ dans le cabinet derrière. De là nous sommes allés chez la Reine, et puis il s'en est revenu, à cause que M. Perrault avait envoyé dire qu'il viendrait à cinq heures. Ne l'ayant point trouvé, il m'a demandé d'aller aux Feuillants, dont étant retournés nous avons retrouvé M. Perrault, mon frère était avec nous, ayant désiré qu'il y fût. Le Cavalier a pris la parole et a dit qu'il souhaitait que la fondation fût prête samedi, pour poser la première pierre. M. Perrault lui a répondu

que les médailles ne seraient pas prêtes pour ce jour-là. Le Cavalier lui a reparti qu'elles se mettraient sous d'autres pierres, qu'il désirait partir le mardi suivant à cause du froid. M. Perrault lui a parlé ensuite des arcs de la façade de la cour des cuisines et de la difficulté qu'il y aurait de les fermer. Le Cavalier a pris du crayon et a montré de quelle manière cela devait se faire. J'ai dit que c'étaient de petites difficultés qui ne pressaient pas, qu'il y aurait temps d'y penser dans trois ou quatre ans : que dans l'appartement neuf de la reine-mère il y avait de pareils arcs auxquels il avait été fait des châssis. Il a reparti que ç'avait été avec grande peine. J'ai répété que c'étaient toutes choses légères et qui ne pressaient nullement, que tout était clair par le plan. Il m'a dit qu'il avait un cahier de difficultés à proposer. Le Cavalier ayant fait apporter le plan, afin qu'il montrât les choses où il voulait de l'éclaircissement : Il y en a une, a-t-il dit, qui mérite explication ; que lui non seulement, mais cent autres voudraient savoir pourquoi cette partie du nouveau pavillon du côté de la rivière est moindre que l'autre, cela étant contre la symétrie et ayant chacune rapport au dôme qui est au milieu de cette face.

Comme il démontrait la chose, et que le Cavalier par cela et par ce qu'il a entendu de ce qu'il avait dit a connu, quoiqu'il ne sache pas le français, qu'il s'indiquait son ouvrage et prétendait que c'était une faute dans le dessin, il a regardé deux Italiens qui étaient là et leur a dit de s'en aller. Puis il a pris le crayon et a dit que, s'il avait tiré la partie de ce pavillon au niveau du retour du corps de sa façade, ç'aurait été une faute grossière, qu'il suffisait qu'il y

eût rapport de cette partie du pavillon à l'autre, quoiqu'elle ne fût pas si grande ; qu'il voulait bien qu'il sût que ce n'était pas à lui à faire de ces difficultés ; qu'il écoutait les choses qui regardaient la commodité, mais que pour la composition du dessin il fallait que ce fût un plus habile que lui (le Cavalier se montrant lui-même) qui voulût le corriger ; qu'il n'était pas digne en cela de nettoyer la semelle de ses souliers ; qu'il n'était pas question de cela présentement, que son dessin avait agréé au roi, qu'il lui en ferait ses plaintes, et qu'il allait présentement chez M. Colbert lui dire l'outrage qu'il avait reçu. M. Perrault, voyant qu'il prenait la chose de cet air-là, a été tout alarmé. Il m'a prié d'adoucir le Cavalier et de lui faire entendre que ce n'était pas pour trouver à redire à son ouvrage, mais pour avoir de quoi répondre à ceux qui lui feraient cette objection, ce que j'ai dit au Cavalier. Je l'ai prié de considérer que s'il portait la chose jusques à ce point-là, il perdrait la fortune d'un jeune homme, qu'il était trop bon pour vouloir être cause de sa disgrâce. Son fils et le signor Mathie qui étaient là se sont employés pour l'apaiser, mais ç'a été inutilement. Il est passé dans l'autre salle, disant tantôt qu'il allait chez M. Colbert, tantôt chez M. le Nonce, et M. Perrault me priant sans cesse de lui bien représenter qu'il n'avait pas eu la pensée de le choquer. « A un homme de ma sorte, se disait le Cavalier, moi que le Pape traite avec honnêteté et pour qui il a des égards, que je sois traité ainsi, je m'en plaindrai au Roi ; quand il irait de ma vie, je veux partir dès demain et m'en aller, et je ne sais à quoi il tient que je ne donne du marteau dans mon buste, après un si grand mépris qui se fait de moi. Je



BEATA LUDOVICA ALBERTONE

REGIA
CABOLI
1708

m'en vais chez M. le Nonce. » Et comme il marchait, j'ai prié le signor Mathie de l'arrêter. Il m'a dit tout bas de lui laisser décharger le cœur, qu'il adoucirait la chose, que je m'en reposasse sur lui. Le signor Paule lui faisait aussi des excuses pour M. Perrault, à la prière qu'il lui en faisait, que ce qu'il avait dit était sans dessein de l'offenser. Enfin, au lieu de sortir pour aller chez M. le Nonce, disait-il, ils le menèrent en haut, et nous nous en allâmes mon frère et moi accompagnant M. Perrault jusque chez M. Colbert. Il nous dit qu'il l'allait avertir de cet emportement. Je lui ai répondu qu'il s'en donnât bien de garde, qu'il fallait savoir auparavant si la chose pouvait s'étouffer, qu'il n'en parlât à personne, que nous n'en parlerions point aussi, mon frère ni moi ; il nous en pria.

7 octobre.

Le septième, étant allé sur les neuf heures du matin chez le Cavalier, j'ai rencontré MM. Carcavi et Perrault qui en sortaient. Le dernier m'est venu aborder avec un visage joyeux, et m'a dit qu'il venait de voir le Cavalier avec qui il s'était éclairci lui ayant fait comprendre qu'il n'avait rien dit avec intention de le choquer ; qu'il était demeuré d'accord que s'était un malentendu ; qu'il ne fallait plus en parler, qu'il le voulait oublier entièrement. Je lui ai témoigné que j'en étais ravi, et suis entré chez le Cavalier que j'ai trouvé avec M. Mignard. Nous avons été quelque temps dans la salle du buste, puis nous sommes passés tous trois dans l'antisalle. Ne m'ayant rien dit de ce qui était arrivé le soir, je n'en ai point parlé non

plus : l'on s'est mis à discourir des choses qui se préparaient en France, à l'égard des arts, mais le Cavalier a dit qu'il y avait à craindre qu'elles ne fussent pas de durée. Je lui ai répété ce que je lui avais dit plusieurs fois auparavant, que le Roi était un prince dont l'humeur était invariable, qu'il avait dans son tempérament un grain de mélancolie, qui lui donnait la constance dans ses résolutions ; qu'il ne changerait pas, qu'au contraire il s'appliquerait aux belles choses de plus en plus ; qu'on vient à les aimer à mesure de la connaissance qu'on en acquiert.

Dans cet entretien est venu M. Colbert, et, étant entré dans la salle, le Cavalier et moi nous l'avons suivi. Le discours précédent s'est continué, qui était de souhaiter au Roi quelque nombre de belles statues. Le Cavalier a répété ce qu'il avait dit de l'effet que cela faisait parmi les étrangers, ce que je lui avais dit de l'humeur du Roi. M. Colbert a pris la parole et a dit que Sa Majesté se déferait bientôt de ces choses qu'on peut appeler bagatelles et s'attacherait entièrement au bon. Le Cavalier a ajouté qu'il n'avait jamais vu un si beau naturel. Encore plus beau qu'on ne peut imaginer, a dit M. Colbert, qu'il fait le bien sans s'en apercevoir, par la disposition naturelle qu'il y a. Le plus grand plaisir du Roi est de faire des grâces, que jamais personne ne les a faites de si bonne grâce, particulièrement à ceux qui le servent bien, que quand il a occasion d'en faire quelqu'une, on le connaît à son visage, sans que Sa Majesté elle-même s'en aperçoive ; qu'il a pris la liberté de le lui faire remarquer ; qu'avec cela il a une telle pente à la justice qu'il n'y a ni recommandation ni considération quelconque qui l'en empêche.

Pour confirmer davantage la justice du Roi, M. Colbert a ajouté que dans le Conseil il se traitait des affaires contre madame de Monaco, qu'on dit être amoureuse du Roi, et que le Roi aime bien aussi ; que Sa Majesté ayant connu qu'elle ne pouvait sans injustice ne la pas condamner, il avait été le premier à prononcer contre elle, sept ou huit qu'ils étaient s'entrecroisant d'étonnement ; et que le Roi après ne laissait pas d'être avec elle des deux ou trois heures, comme si de rien n'eût été ; que pour marque de la constance et longue vue du roi dans ses desseins, qu'il commençait une affaire qui ne pourra peut-être avoir de succès que dans trente ou quarante ans d'ici, et qu'il y travaillait tous les jours comme il ferait à une autre qui devrait être terminée sur-le-champ. J'ai dit que c'était peut-être à la réforme des forêts ; il a dit que non, mais à celle de la justice. M. Colbert a eu cet entretien devant le petit Christ du signor Paule, et a dit, par deux ou trois diverses fois, qu'il fallait faire le signor Paule français.

Après, s'étant approché de la table, il a dit qu'il avait à entretenir le Cavalier sur la distribution des logements du plan-terrain du Louvre, suivant le mémoire qu'il lui en avait envoyé. Il lui a parlé aussi de la sortie de Paris par les Tuileries ; pour cela il en a envoyé quérir le plan chez M. Le Nôtre, et le plan des dehors pour les routes qui doivent mener de Paris à Saint-Germain. Comme il parlait de ces desseins et de ponts de pierre à faire à Saint-Germain, le Cavalier a dit que le dessein du Louvre était assez grand pour n'embrasser à présent que cela ; j'ai reparti que le travail de cette voûte et de la patte d'oie, qu'on projette de faire à la sortie des Tuileries, ne

consiste qu'en plants d'arbres, qui, faits de bonne heure, croissent jour et nuit, sans qu'on ait à s'en mettre davantage en peine. M. Colbert a ajouté que les plants qui se sont faits dans la garenne de Saint-Germain se sont faits dans cette vue.

A l'égard de la dépense pour toutes ces choses, l'abbé Butti, qui était arrivé un peu auparavant, a dit qu'il se donnait tant de charges de guerre, qu'on pourrait en cas de vacances les vendre et se servir de ces deniers. « Dieu nous en garde ! » a dit M. Colbert, nous cherchons à en ôter la vénalité », et sur cela a demandé pour combien l'on estimait qu'il y eût de charges de guerre et de finance et de justice, qu'il l'avait calculé. J'ai dit qu'il y en a pour plus qu'il n'y a d'argent monnayé dans le royaume. Il a répondu qu'il y en avait pour plus de 450 millions.

9 octobre.

Le neuvième, j'ai trouvé le Cavalier travaillant au dessin d'un Christ descendu de la croix avec une Madeleine. Il m'a prié de lui en dire mon sentiment. Je lui ai dit que les angoisses de la Passion restaient bien empreintes dans le corps du Christ, et particulièrement dans les extrémités, et l'amour et la douleur. Quelque temps après est venue madame d'Aiguillon avec madame du Vigean, qui ont regardé longtemps le buste du Roi. Le Cavalier a répondu avec beaucoup d'esprit et galamment aux louanges que ces dames ont données à son ouvrage. Il leur a dit les difficultés, puis a fait ses excuses, s'il ne répond pas à ce qu'on attendait et au désir qu'il a eu de réussir. Il a dit que, durant qu'il travaille à un ouvrage, il se

satisfait assez, mais que dès lors qu'il est achevé, il lui en vient un dégoût. Madame d'Aiguillon a répondu qu'elle était persuadée que cet ouvrage surpassait ceux des modernes et des antiques, qui avaient été à un si haut degré de perfection. Il a reparti que, s'il avait pu mieux faire, il l'aurait fait, mais que cela n'était pas en façon quelconque à comparer aux antiques. Elle ont admiré aussi l'ouvrage du signor Paul, tant pour la pensée que pour l'exécution. L'on est allé ensuite à la Sorbonne, et dans le carrosse l'on a parlé du Louvre. J'ai dit en riant à madame d'Aiguillon qu'on n'abattait rien au Louvre, et qu'on le changeait tout à fait. Madame d'Aiguillon a reparti, que la sujétion que le Cavalier avait eue de s'accommoder à ce qui a été fait l'avait sans doute beaucoup gêné. Il a dit : *Che vuol veder quel che un huomo sa, bisogna metterlo in neccessità.*

Arrivés qu'on a été, il a trouvé la cour assez belle. Il est entré dans l'église. Il a dit qu'elle était une des meilleures qu'il eût vues à Paris. J'ai répondu que la voûte me semblait basse. Il en est demeuré d'accord. J'ai ajouté que les niches qui sont dans la voûte étaient mal placées, aussi bien que des figures d'anges qu'on a mises dedans, lesquelles sont plus petites de la moitié qu'elles ne devraient être, que si elles étaient aussi plus grandes il faudrait qu'elles fussent courbées, ces niches suivant le cintre de la voûte. Il a remarqué, outre cela, que les pilastres angulaires, qui sont doubles, ne doivent être que simples et comme repliés par la moitié, qu'à la nef il n'y a que deux chapelles, que cela ne se pratique point, qu'il en faut cinq ou trois tout au moins. Ayant passé ensuite dans la croix de la coupe, il a remarqué que les

portes qui y sont, pour passer dans les chapelles, ne sont pas vis-à-vis les unes des autres, ce qui est un grand défaut. L'on a longtemps discoursu sur le lieu et la façon de la sépulture de M. le cardinal de Richelieu. Le Cavalier a dit qu'il avait fait un dessin pour la placer sous la coupe de l'église. Madame d'Aiguillon a reparti que l'intention de S. E. avait toujours été de se faire mettre en une action de s'offrir à Dieu, et non pas d'être en priant, qui est une manière trop ordinaire et d'être posé au lieu où il est. Le Cavalier a dit que, pour faire quelque chose de bien, il faudrait mettre l'autel, comme il est dans Saint-Pierre à Rome, et qu'il faudrait mettre la sépulture de S. E. où est à présent l'autel, et faire là quelque chose de grand et de magnifique. Elle a reparti que comme on avait proposé cela l'on lui avait posé un inconvénient, qui est que, peut-être dans la suite du temps, quelqu'un demanderait à être mis au lieu où est à présent le poële de M. le Cardinal, et que peut-être MM. de Sorbonne ne pourraient pas refuser cela, quoique l'église entière soit de la fondation de S. E. ; que, d'autre part, on trouverait à redire qu'on eût déplacé le Saint-Sacrement pour y mettre la figure de M. le Cardinal. Il a répondu à la première objection, qu'on pourrait laisser, où est le poële, une tombe qui occuperait la place et empêcherait que l'on ne pût la donner à d'autres, et à l'autre objection qu'il y avait plus d'inconvénient de faire une grande sépulture qui occuperait une place telle que de sorte que ceux qui viendraient faire leurs prières, au lieu de voir l'autre, ne verraient que le dos de la figure de M. le Cardinal ; que, si au contraire l'on faisait cette sépulture petite, elle serait indigne d'un

si grand homme. Elle a reparti que pourvu que l'exécution en fût excellente, et du génie et de la conduite du Cavalier, elle serait toujours grande et belle. Il a répliqué que si la grandeur n'était dans le général de l'ouvrage, le particulier était peu ; qu'il revenait toujours à dire qu'il fallait mettre la sépulture dans le fond, ou à une des ailes, et l'autel au milieu de la coupe ; qu'ainsi faisant, le général et le particulier s'y pourraient trouver, mais qu'elle serait plus convenablement dans le fond ; que si elle prétendait faire un ouvrage où l'on ne trouvât point à redire et qui fût au gré de tout le monde, elle serait en cela plus heureuse que personne n'a jamais été. Tout cela ne satisfaisait point madame d'Aiguillon, qui désapprouvait absolument de mettre la sépulture dans l'aile, pour ce, disait-elle, que M. le cardinal avait choisi le lieu où il était, en prenait à témoin partie des docteurs qui étaient là présents, et il était aisé de juger qu'elle eût bien voulu faire une grande chose mais à peu de frais. Le Cavalier qui a pénétré son intention, a dit qu'il n'était pas venu pour disputer, mais pour dire son sentiment, qu'il l'avait déjà déclaré et le répétait, et ne pouvait faire autre chose.

L'abbé Butti a ajouté que mettant l'autel sous la coupe, le tenant bas, l'on pourrait voir la sépulture par-dessus, qu'il avait un dessin du Cavalier fait pour une semblable occasion, qu'il l'enverrait à madame d'Aiguillon pour le voir. Tous les docteurs qui étaient là ont témoigné qu'il y serait convenablement placé, enfin on s'est remis à voir ce dessin. Après qu'elle a été partie pour s'en aller, les docteurs ont prié le Cavalier de voir leur bibliothèque qui est grande et magnifique. Il leur a dit, ayant entendu sonner midi,

qu'il verrait plus volontiers le réfectoire. Quelqu'un d'eux a répondu qu'il ne leur était pas permis de convier personne à dîner ; ce que lui ayant fait entendre, il a monté en carrosse en leur disant : *questa dunque è una casa da fuggia*, et nous sommes venus à l'hôtel Mazarin dîner.

Je suis allé faire quelques visites durant la méridienne du Cavalier. Au retour il m'a dit qu'il attendait Madame, mais que peut-être ne viendrait-elle pas, et qu'il perdrait ainsi toute son après-dinée. Je suis allé chez S. A. R., qui, à dire vrai, ne songeait pas à venir. Madame d'Angoulême était avec elle. Lui ayant dit que le Cavalier s'attendait qu'elle devait venir voir le buste, elle m'a dit qu'elle y allait, qu'aussi bien n'avait-elle que faire l'après-dinée, et qu'elle l'allait dire à Monsieur, et, de fait, elle lui est allée dire. Monsieur m'a demandé quand il verrait le dessin de cette cascade. J'ai répondu qu'on le peignait devant le Cavalier et m'en suis venu devant avertir le Cavalier. J'ai trouvé avec lui M. le maréchal de Gramont, qui a loué le buste avec exagération, ce qui m'a fait juger que l'air du bureau était favorable. A l'arrivée de Madame, qui s'est fait porter en chaise, le Cavalier l'est allé recevoir. Elle lui a fait bien de l'accueil. A l'entrée de la salle, elle a témoigné être surprise de la grande ressemblance du buste dans tous les aspects qu'elle l'a regardé, et toutes les dames qui étaient avec elle. S. A. R. a trouvé aussi l'ouvrage du signor Paul extrêmement beau. Le Cavalier s'est étudié de dire à Madame les choses les plus obligeantes qu'il a pu, donnant à sa beauté des louanges extrêmes, tant pour la noblesse et délicatesse des traits que pour la vivacité dont ils

sont animés. Il a dit qu'elle avait de grandes grâces à rendre à Dieu de celles qu'il lui avait données dans le visage et dans l'esprit. Il a répété la même pensée qu'il avait dite à la Reine, qui est, qu'ayant le Roi dans le cœur, elle trouvait sa ressemblance partout.

Après que Madame a été sortie, nous sommes allés au Val-de-Grâce, le Cavalier, son fils, l'abbé Butti, M. du Metz, mon frère et moi, et arrivés nous sommes montés sur le palque pour voir la coupe de Mignard que nous avons trouvé là. Le Cavalier, l'ayant très longtemps considérée et en différents lieux, a dit que c'est un très bel ouvrage et qu'on pouvait presque dire qu'un peintre qui n'avait point peint de coupe n'était pas tout à fait peintre ; que cet ouvrage était riche sans confusion. Il a dit la difficulté qu'il y a dans ces grands ouvrages, où il faudrait, s'il se pouvait, des pinceaux d'une aune de long, où l'on n'a pas la place de se retirer et où l'on ne voit pas de près ce que l'on fait, les parties étant si grandes ; que quand le cavalier Lanfranc retouchait la coupe de Saint-André de La Val, il avait de grosses brosses pour pinceaux attachées au bout d'une perche, laquelle était si longue qu'il fallait la faire tenir à deux hommes, qu'il guidait et qu'il retouchait de cette sorte, « ce qui est un faire, a-t-il dit, de grande contrainte et de grande difficulté » ; que Michel-Ange Buonarotti, dans la longueur de l'ouvrage qu'il a fait à la voûte de la chapelle du pape, s'était tellement accoutumé à travailler la tête et le corps renversés en derrière, que quand on lui montrait quelques dessins, il se mettait en cette posture renversée pour pouvoir les voir mieux et considérer, et en mieux juger.

10 octobre.

Le dixième, allant chez le Cavalier, j'ai trouvé le signor Paul qui allait chez M. Colbert. Au retour, il a dit que M. Colbert allait au Louvre. Le Cavalier ayant ouï dire à quelqu'un que M. le Prince était ici, il a voulu passer par son logis pour voir S. A., mais elle n'était pas à Paris, et M. le Duc venait de partir pour s'en aller à Chantilly voir M. son père. De là nous sommes allés aux Gobelins, où M. Le Brun a reçu le Cavalier. Il a d'abord fort considéré un dessin de tapisserie d'un *Endymion entre les bras du sommeil*, il a dit qu'il était de bon goût et l'a beaucoup loué. Il a vu après les deux grands tableaux de la *Bataille du Granique* et du *Triomphe d'Alexandre*. Après les avoir beaucoup considérés, M. le Brun a fait tirer dans la cour le tableau de la *Bataille du Granique*, comme il avait fait lorsque le Roi fut aux Gobelins. Le Cavalier l'a encore regardé fort longtemps, se retirant dans tout l'éloignement qu'il a pu. Après, il a dit à diverses fois *è bella, è bella*. Il avait été mis une toile par dessus en forme de plafond pour ramasser les rayons de la vue. Il l'a fait ôter et l'a encore regardé longtemps après. Il avait vu auparavant le grand tableau de Paul Véronèse, que les Vénitiens ont donné au Roi et qui était à Venise au couvent [des Servites]. Il est retourné le voir et y a trouvé des têtes admirablement bien peintes, qu'il a dit être des portraits de sénateurs de ce temps-là et celui du Doge même. Il en a loué le grand faire, mais il a trouvé dans cet ouvrage diverses parties estropies, des mains mal dessinées. Il a dit

que la Madeleine qui est aux pieds de Notre-Seigneur était peinte avec un relief merveilleux, mais qu'elle n'était nullement bien dessinée depuis la ceinture en bas, que la jambe du Christ qui est proche est toute de travers, et son bras et sa main droite encore estropiés. Il a surtout admiré une figure assise à table auprès du Christ que l'on ne voit que par derrière. M. Le Brun m'a fait remarquer qu'il y a dans le tableau divers points de vue, et que l'horizon est plus bas que la table, et qu'on en voit néanmoins le dessus, que les architectures ne couraient pas à cet horizon, et a dit que ce n'était pas Paul Véronèse qui les faisait. Il a dit que le Roi, voyant ce tableau, avait loué la figure de la Madeleine et trouvé la partie droite du tableau bien plus belle que l'autre, ce qui est la vérité. L'on a vu ensuite un autre tableau de Paul Véronèse, qui a été à M. Fouquet, où est peinte une *Andromède secourue par Persée*, lequel est bien peint comme le sont la plupart des ouvrages de ce peintre ; mais le Cavalier a trouvé que le Persée est dans une étrange posture et comme en un monceau. J'ai montré une jambe gauche de l'Andromède qui a semblé fort mal dessinée.

Le Cavalier a tiré Le Brun à part et lui a donné quelque avis, et puis lui a dit : « Je n'ai pas feint de vous le dire, car un homme qui, de vingt parties en possède dix-huit, l'on le peut avertir de ce que l'on voit, mais qu'à ceux à qui de vingt il en manque dix-huit, l'on n'a rien à leur dire ; qu'Annibal Carrache avait raison de dire souvent : *E a chi sa che bisogna dire, no a chi non sa.* » Il a dit qu'un sculpteur assez habile, ayant un jour prié Michel-Ange Buonarotti de venir voir chez lui une figure qu'il avait faite,

pendant qu'il la considérait, le jour n'étant pas tel que ce sculpteur l'eût désiré, il faisait tantôt fermer une fenêtre, tantôt en ouvrir une autre, et ne trouvait pas, à cause du soleil, une lumière comme il eût désiré pour éclairer sa figure selon son gré ; ce que Michel-Ange voyant, lui dit : « Il n'y a point de meilleur jour que la place ; ce sera là qu'on verra et qu'on dira si elle sera bien. »

L'on a fait voir au Cavalier des dessins d'un jeune garçon de onze ans, d'après le *Triomphe d'Alexandre*, qu'il a trouvés fort bien, et s'est étonné qu'à cet âge il fût si avancé. L'on lui a fait apporter des dessins de son invention, dont il a encore été plus émerveillé. Il a dit qu'il fallait l'aider, l'envoyer en Italie et l'y faire demeurer neuf ou dix ans. Ce jeune garçon ayant fait voir ensuite de ses académies, le Cavalier a dit : « Cela gâte les jeunes gens de les faire dessiner si tôt d'après nature, n'étant pas encore capables de choisir le beau dans le naturel et de laisser le laid, outre que les modèles de ce pays-ci sont faibles. » Il faudrait, a-t-il dit, que le Roi en fît venir et qu'on en choisît parmi les esclaves du Levant. » Il a dit que les Grecs ont les corps les mieux formés ; que l'on en peut acheter, et, s'étant tourné vers moi, il m'a dit qu'il s'était oublié de mettre cela dans son mémoire pour l'Académie, qu'il fallait l'y ajouter. Il avait mené le signor Paul avec lui, qu'il a envoyé voir toutes les manufactures des Gobelins.

« Et pensez-vous, lui ai-je dit, qu'un tableau d'Annibal Carrache ne fût pas plus à estimer ? » Le Cavalier a pris la parole et a dit qu'oui, et de beaucoup, que si Annibal eût été du temps de Raphaël, il eût pu lui donner de la jalousie, à plus forte raison à

Paul Véronèse, au Titien et au Corrège, tous lesquels avaient eu le peindre ; que Michel-Ange avait eu raison de dire, que Dieu n'avait pas permis que ces gens sussent dessiner, parce qu'ils eussent été plus qu'hommes. Le Cavalier a ajouté, que qui mettrait des tableaux de tous maîtres en parangon de ceux de Raphaël, ce ne serait qu'une chose, mais qu'en ceux de tous ces autres, il y aurait beaucoup de parties à désirer ; que Raphaël avait eu la justesse au dessin, l'habile composition, le costume, la grâce, les beaux habillements, la belle et régulière position des figures selon la perspective, ce que n'avaient point eu tous ces autres ; qu'il lui avait à la vérité manqué le beau peindre des Lombards, mais qu'eux de leur côté avaient été disproportionnés, sans dessin, et sans costume ; qu'on voit que le Poussin, qui était le plus grand peintre et le plus savant qui fût, après avoir imité un temps le Titien, s'était enfin arrêté à Raphaël, faisant connaître par là qu'il l'estimait au-dessus des autres. L'abbé Butti a dit qu'il avait vu de lui le beau tableau de *Germanicus*. Le Cavalier a dit : « Il faut voir ceux qu'a le signor de Chantelou ; c'est tout autre chose. Il en a sept qui sont les *Sacraments*, que je regarderais six mois sans me lasser. » L'abbé Butti a demandé de quelle grandeur. Il a dit : « De ses grandeurs ordinaires, les figures de deux pieds ; rien n'est plus beau que cela ; c'est un homme qui a fait son étude sur l'antique, et qui avec cela a eu un grand génie. Je l'ai toujours fort estimé et m'en suis fait des ennemis à Rome. » — « Il faut, a dit le Cavalier à l'abbé Butti, que vous les voyez. A la vérité, il a fait depuis des choses, qui ne sont plus cela ; le tableau de la *Femme adultère*, cette *Vierge*

allant en Égypte que j'ai vue chez ce marchand et votre *Samaritaine* (se tournant vers moi) ne sont plus de cette force. Il faudrait qu'un homme se sût abstenir au delà d'un certain temps. »

J'oubliais à noter qu'il a dit que Paul Véronèse et le Titien prenaient quelquefois les pinceaux et faisaient des choses auxquelles ils n'avaient point pensé, se laissant emporter à une certaine furie de peindre ; que cela était cause qu'il y avait une notable différence dans leurs ouvrages, dont ceux qui avaient été étudiés étaient quelquefois incomparables, et d'autres quelquefois n'avaient que le peindre, sans dessin ni raisonnement ; que la reine de Suède avait neuf ou dix Paul Véronèse bons et mauvais ; qu'il y en avait seulement trois fort bons.

Il a dit que c'est la plupart du temps que le naturel n'est pas beau, qu'il avait fait venir pour lui de *Civita-Vecchia* et de la Marche d'Ancône de ces Levantins pour lui servir de modèle, et qu'il s'en était bien trouvé ; qu'il y avait un avis général à donner à ceux qui dessinaient après nature, d'être sur leurs gardes et de bien examiner le modèle, de faire les jambes plutôt longues que courtes, qu'un tantin de plus que vous leur donnez augmente la beauté, et le tantin de moins rend la figure lourde et pesante ; qu'aux épaules de l'homme il faut toujours leur donner plutôt du large que de l'étroit, qui se voit d'ordinaire dans le naturel, faire la tête un peu plus petite que grosse ; aux femmes les épaules un peu plus étroites qu'on ne les voit au naturel, Dieu ayant donné aux hommes la largeur aux épaules pour la force et le travail, et le large aux hanches des femmes pour pouvoir nous porter dans leurs flancs ; les pieds, les faire

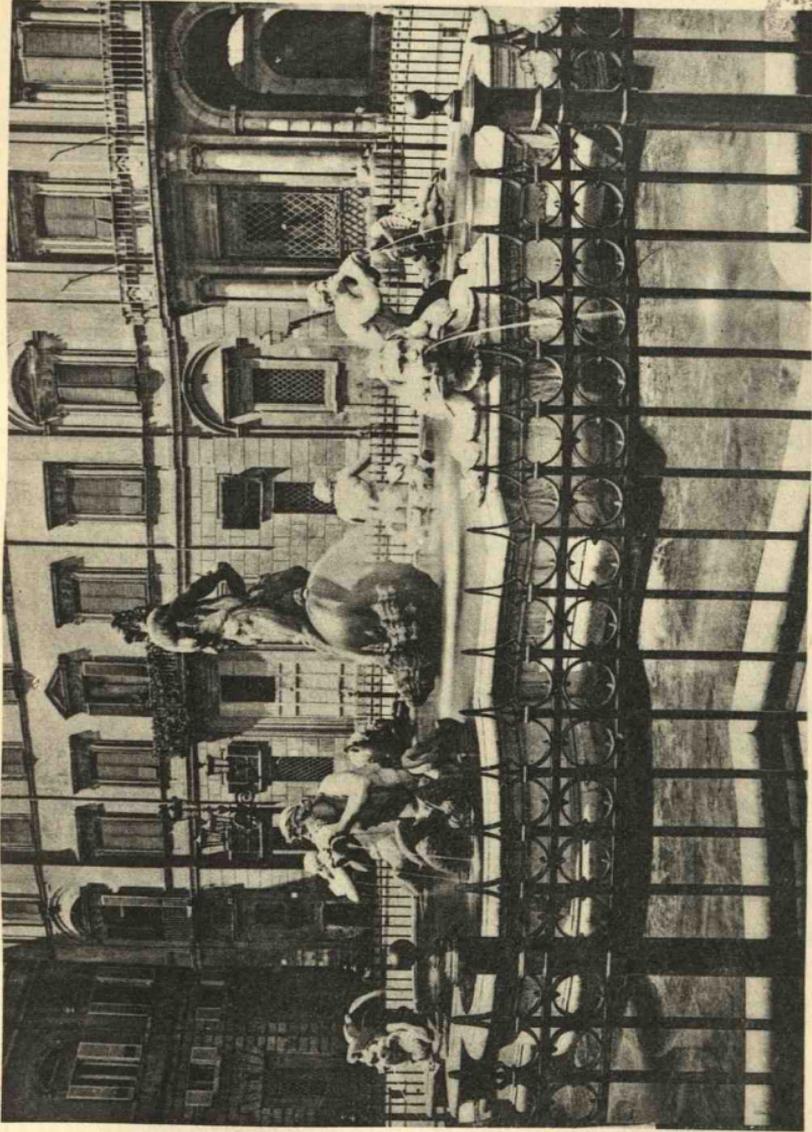
plutôt petits que trop gros ; que l'on voit cela dans les beaux modèles et dans les antiques. Il a répété qu'il fallait que le Roi en fit venir de Grèce ; qu'il le mettrait sur le mémoire qu'il a fait pour l'Académie ; qu'outre cela il fallait que les chefs de l'Académie fissent des discours pour l'instruction de la jeunesse et les faire différents selon les différentes classes ; qu'il fallait qu'il y en eût trois. Il a dit, au sujet des figures d'académie qu'il venait de voir, qu'il avait trouvé par son étude une chose pour la position des figures, qui était d'une grandissime importance, c'était leur pondération que l'on voyait dans le naturel ; que rarement un homme, s'il n'était fort vieux, pose-t-il que sur une jambe, qu'il fallait observer que le poids du corps fût sur cette jambe et que naturellement l'épaule, du côté de la jambe qui porte le corps, doit être plus basse que l'autre, et que si l'on a levé un bras en haut, ce sera toujours celui opposé à la jambe qui porte le corps ; qu'autrement la grâce n'y est pas et la nature est forcée ; qu'en observant les beaux antiques, il les avait tous trouvés tels.

M. du Metz était là qui a dit qu'il se souviendrait de ces belles observations. J'ai dit que c'était un grand bien pour ceux qui suivent ces professions d'avoir de si bons enseignements, que cela leur abrège beaucoup d'années qu'ils auraient à faire de ces recherches, et peut-être inutilement ; qu'il y avait peu de personnes qui ne fussent chiches de leurs études particulières ; qu'on enseignait assez les règles de l'art, mais celles que l'ouvrier s'était faites à lui-même, jamais ou très rarement les enseignaient-ils ; qu'on était bien obligé à M. le Cavalier d'en parler de si bonne foi. Le Cavalier a répondu que ce que nous

avons, c'est Dieu qui nous l'a donné, que de l'enseigner aux autres c'était le lui restituer ; qu'il y avait trois choses : *voir, entendre les grands hommes et pratiquer.*

Le petit Blondeau lui a montré de ses académies, il les a trouvées assez bien pour un jeune homme, « mais il faut aller à Rome, lui a-t-il ; voilà l'âge des jeunes gens pour y aller, car il faut que ce soit avant qu'ils aient vingt ans, et qu'aussi ils ne soient pas trop jeunes ». Il a dit qu'il avait été conseillé par Annibal Carrache, lui jeune, de dessiner d'après le *Jugement* de Michel-Ange, au moins de deux années, pour apprendre la suite des muscles ; que dessinant ensuite à l'académie après le naturel, le Scivoli lui dit, le regardant dessiner : *Sei un furbo ; no fai qualche vedi, questo è di Michel-Angelo* ; que c'était l'étude qu'il avait faite auparavant.

Le signor Mathie a vu le buste que Varin a commencé du Roi et quelques autres de ses ouvrages qu'il a trouvés beaux. Je lui ai aussi fait voir chez Stella les tableaux du Poussin qui y sont. Je suis ensuite allé dans l'appartement de la Reine-Mère pour disposer le lieu à mettre le buste. Pour cet effet, il a fallu ôter un grand cabinet. Après, je suis allé aux fondations où j'ai vu qu'on préparait la première assise de pierre réservant le lieu au Roi pour y mettre la pierre où seront ces inscriptions et la médaille. Cette pierre doit être de marbre, le signor Mathie m'ayant dit qu'à Rome l'on en use ainsi. Mazière, l'entrepreneur, était d'avis de ne perdre point le beau temps qu'on avait, crainte que l'eau ne vînt à gagner ; qu'il valait mieux poser cette pierre sur la troisième assise au milieu du mur. J'ai dit qu'il fal-



PLACE NAVONE

CAROL I
FUNDATIA

lait prendre le sentiment de M. Colbert, à qui j'ai été le demander. Il a approuvé la chose.

Je suis venu le dire au Cavalier, que j'ai trouvé encore dessinant. Je lui ai dit par même moyen les autres diligences que j'avais faites, dont il m'a remercié, et a dit à Jules d'aller quérir son portefeuille, dont il a tiré un dessin d'un *Cain tuant Abel*, qu'il m'a donné me priant de le garder pour l'amour de lui. Je l'en ai remercié et l'ai assuré que je n'oublierais jamais ces marques de son affection.

Le Cavalier a conté qu'un homme qui avait volé à toutes mains, ayant été à divers confesseurs religieux qui ne voulaient point lui donner l'absolution qu'en restituant, comme il s'en plaignait, un confident dit : « C'est que ces moines sont scrupuleux, je vous donnerai un docteur qui vous baillera l'absolution », et qu'en effet ce docteur l'ayant ouï en confession lui demanda si ses serviteurs ne le volaient point aussi lui-même. Il lui dit que si, mais qu'il n'y pouvait que faire. Alors il lui répondit : « Hé bien, cela étant, l'un ira pour l'autre », et sur cela, il lui donna l'absolution. L'abbé Butti a rapporté l'histoire de ce tableau d'un peintre espagnol où il y avait un roi qui disait : « Je vole mes sujets ». Un ministre d'État disait : Je vole le roi », et un tailleur disait : « Moi, je vole le ministre ». Un soldat disait : « Je les vole l'un et l'autre », le confesseur : « Je les absous tous quatre », et le diable disait : « Je les emporte tous cinq ».

Venant à l'hôtel de Guise, l'abbé avait dit que le Cardinal avait promis à M. de Guise de lui aider à le faire roi de Naples, cédant ses biens à son frère, qui épouserait une de ses nièces ; que les Frondeurs lui

ayant fait épouser mademoiselle d'Allet, il abandonna M. de Guise. Changeant de discours, il m'a dit que Jean Paulo Tedesco était un homme nécessaire ici, mais qu'on aurait difficulté à le persuader. Je lui ai montré les inscriptions pour mettre sous la première pierre. Il a dit qu'on aurait dû y nommer le Cavalier, que cela se pratiquait partout. J'ai dit qu'il pourrait le donner à entendre. Il m'a dit qu'il ne le ferait pas, à cause que c'était un Italien. Je lui ai dit que ce n'était pas l'usage d'ici ; que Levau n'avait pas été nommé dans les autres médailles qui avaient été mises. Il m'a ajouté, qu'il avait toujours douté que ce dessin s'exécutât, et qu'il en doutait même encore ; que c'était le Roi qui le voulait ; qu'on avait mis en délibération si l'on le ferait ou non ; que M. Colbert opinait à non, mais que d'autres dans le conseil avaient été d'avis contraire, et que le Roi avait voulu qu'il se fît. Il m'a dit qu'il était en peine, comment cela se terminerait. Je lui ai dit : bien ; que le Roi était homme à faire les choses d'éclat ; que M. Colbert y rencontrait son honneur. Il m'a dit : s'ils n'avaient plus que faire de lui, peut-être cela n'irait-il pas si bien, mais ils peuvent songer, qu'ayant à faire une statue à cheval, les grands *Hercules* et tant d'autres choses, ce que nous lui donnerons sera d'éclat et sur et tant moins de ses ouvrages. Je lui ai demandé, s'il savait qui avait fait venir le Cavalier. Il m'a dit, que le cardinal Antoine en avait parlé le premier et puis M. de Bellefonds. J'ai reparti, que j'avais ouï dire qu'il avait stipulé ce qu'il voulait avant que partir. Il m'a assuré que non ; qu'on lui avait payé 3.000 pistoles sans qu'il eût rien demandé, que le pape enrageait à présent qu'il fût venu. « Mais il lui a com-

mandé de venir, » ai-je répondu. — Il est vrai. S'il se repentait, a-t-il dit, aussi bien de ses péchés qu'il se repent de cela, il serait un grand saint ; il en a pleuré de regret comme un enfant. » — « C'est une grande faiblesse », lui ai-je dit. — « L'on n'en peut pas voir une plus grande, a-t-il reparti, et quand on se fâche contre le Pape de quelque chose, et qu'on la lui veut faire l'épée à la gorge, c'est mal le connaître. L'on la lui fera faire avec deux cerises, comme aux enfants. Enfin, a-t-il dit, c'est le Roi qui a fait venir le Cavalier ; il le dit, quand il vit son dessein de la première façade du Louvre, et qu'il s'en savait bon gré. »

De l'hôtel de Guise, le Cavalier est venu au Louvre, où il a vu la première assise maçonnée. Il a trouvé qu'on ne mettait pas les pierres assez liées pour avoir des queues entre elles. Il a passé après aux PP. de l'Oratoire et s'en est allé de là chez lui.

13 octobre.

Le treizième, M. le Cavalier a fait au matin porter son buste au Louvre, aussitôt après nous y sommes allés. La Reine-Mère, qui n'est pas en état de se lever pour l'aller voir, avait envie qu'on la portât dans sa chambre avant qu'il fût posé dans son nouvel appartement, mais les portes se sont trouvées trop petites pour l'y faire entrer. Ainsi le Cavalier l'a fait mettre dans l'antichambre du lieu où le Roi donne audience dans ce nouvel appartement, et comme il est exposé au levant, le Cavalier en a trouvé la lumière bien crue et a été en balance de le faire mettre dans

le petit cabinet qui est derrière ; ce qu'il eût fait exécuter, sinon que les gens étaient allés quérir le petit Christ, qui est l'ouvrage du signor Paul. Cependant le soleil ayant un peu tourné, la lumière s'est adoucie, et il a mieux aimé le laisser là où il est, vu qu'il y est avec plus de dignité, et qu'il a mieux aimé le laisser là où il est, vu qu'il y est avec plus de dignité, et qu'il y a plus de distance pour le voir. Le petit Christ a été posé à l'opposite, entre deux cabinets, où il est placé fort avantageuse. Madame de Beauvais est venu le voir. Le Cavalier l'a fort complimentée, et lui a dit que M. le cardinal légat lui avait parlé d'elle et de sa maison, qu'elle était intelligente. Après, MM. Tubeuf, de Maisons et d'Argouges et nombre d'autres officiers de la Reine-Mère sont venus, puis madame de Flex, madame de Noailles et enfin toute la vaison. Le Cavalier, au sortir de là, est allé aux fondations du Louvre, qu'il a fort considérées et la position des pierres ; son fils et le seigneur Mathie y étaient.

17 octobre.

Le dix-septième, j'ai trouvé le Cavalier travaillant au dessin d'une Vierge adorant un petit Christ dans un linge porté par deux anges. M. du Metz est venu aussitôt qui lui a dit que la cérémonie de la première pierre se ferait sur le midi. M. de Créqui est venu après qui a entretenu quelque temps les Cavalier. J'ai envoyé quérir cependant le carrosse du Roi. Mignard a envoyé montrer au Cavalier un tableau de Paul Véronèse qui est à lui. C'est un *Moïse trouvé sur les*

eaux. M. de Créqui m'a demandé ce que je l'estimais. J'ai dit qu'il valait bien cinq cents écus. « J'en donnerais bien cent cinquante juste », a-t-il répondu. J'oubliais à dire que j'ai été porter à S. A. R. le dessin pour la cascade de Saint-Cloud, qu'il a fait peindre à Bourson. Il m'a demandé d'abord qu'il l'a vu : « où mettre cela ? » Je lui ai dit : « au lieu où est le grand jet d'eau ». — « Mais mon jet d'eau ? » a dit Monsieur. J'ai répondu qu'il serait conservé, et qu'afin qu'on pût mieux exécuter l'intention du Cavalier, il m'avait promis que, d'abord qu'il serait à Rome, il ferait un modèle en terre de cette cascade, qu'on exécuterait en bois, afin qu'il pût être apporté ici. S. A. R. a parlé après du dessein du Louvre, et m'a dit que de rétrécir la cour et d'ôter tous les ornements qui y sont, cela lui déplaisait fort, qu'on voulait n'y faire que des choses simples. J'ai répondu que les choses qu'on y ferait auraient l'ornement qu'elles devaient avoir. M. le maréchal du Plessis a dit qu'en Italie l'on avait raison de cacher les combles, parce qu'on n'avait point d'ardoise, que leur taille était vilaine, mais que les couvertures ici avaient leur beauté. Je n'ai point débattu la question et m'en suis venu chez le Cavalier qui était avec M. de Créqui, et nous sommes entrés dans son carrosse, le Cavalier, l'abbé Butti et moi ; celui du Roi arrivant en même temps, les signors Paule et Mathie sont venus dedans.

Étant descendu aux fondations, l'on a discouru de ce qui se pratiquait en pareilles occasions, et l'on a dit qu'au Val-de-Grâce, Mansart avait donné la truelle à la Reine. M. du Plessis-Guénégaud a dit qu'il croyait que c'était au surintendant des bâtiments à donner la médaille au Roi et la truelle. L'abbé Butti

m'a prié de m'en instruire, mais personne n'en a dit autre chose. A quelque temps de là est venu M. Colbert qui a dit à l'abbé Butti de dire au Cavalier qu'il n'avait qu'à dire ce qu'il voulait de l'honneur de la cérémonie, et qu'on le lui donnerait. En même temps le Roi ayant envoyé demander si tout était prêt, l'on a dit qu'oui. Varin était là tenant sa médaille qu'il avait dès le matin apporté montrer au Cavalier qui lui avait dit qu'elle avait trop de relief. Il lui avait répondu que c'était le goût de M. Colbert, qu'il était bien aise que M. le Cavalier dît qu'il le fallait de relief fort bas, pour ce que c'était aussi son avis. Il avait aussi les deux plaques de cuivre contenant les inscriptions, elles ont été posées l'une d'un côté, l'autre de l'autre, dans l'enchassure d'un marbre carré et entre les deux la médaille qui est du prix de cinq cents écus. Il y avait là une truelle d'argent, aussi les armes du Roi, un marteau et deux pinces. M. Colbert a tenu quelque temps une toise, puis l'a baillée à M. Perrault et ne l'a pas reprise depuis. Le Roi a fait accueil au Cavalier et a considéré l'appareil de la cérémonie. M. Colbert a présenté à Sa Majesté la médaille, qui l'ayant considérée et fait voir à quelques-uns près d'elle, l'a mise dans la place qui lui était destinée. Le Cavalier ensuite a présenté la truelle à Sa Majesté, après avoir pris dessus du mortier dans un grand bassin d'argent qui était là. Le Roi l'ayant prise a mis ce mortier dans l'enchassure de la pierre de marbre. M. le maréchal de Gramont étant survenu, le Roi a fait tirer la médaille qui était déjà posée pour la lui faire voir. Il a fallu pour cela chercher un compas, pour avec la pointe la tirer du lieu où elle avait été mise. Le maré-

chal l'a considérée d'un côté et d'autre, et le Roi après l'ayant remise en sa place, l'on a posé une grande pierre sur celle de marbre où le Cavalier a mis quelques truelles de mortier. Villedot a baillé au Roi le marteau avec lequel Sa Majesté a donné quelques coups, puis avec les pinces l'on a accommodé la pierre posée pour couvrir celle de marbre. La cérémonie finie, le Roi s'en est allé. Le Cavalier et le signor Mathie, qui a toujours été auprès de lui durant qu'elle a duré, s'en sont allés au carrosse avec l'abbé Butti. Cependant il s'est mu une contestation pour tous ces outils. Pietro qui est au signore Mathie les voulait avoir, tenant la truelle en tiraillant pour avoir le marteau des mains de Villedot ; Bergeron voulait lui ôter cette truelle, l'estafier du Cavalier l'en empêchait. Il est survenu force gens pour les entrepreneurs. J'ai dit aux uns et aux autres que M. Colbert réglerait cela ; qu'ils laissassent ces outils aux gens du Cavalier, ce qu'ils refusaient de faire. Alors je leur ai dit de me les bailler à moi, comme en dépôt, en attendant que M. Colbert en eût décidé. J'ai donc apporté ces outils dans le carrosse du Cavalier. Après cette contestation, il y en a eu d'autres ; car le Roi ayant fait faire largesse de cent pistoles en pièces de 30 s., de 15 s. et de 5 s. qui ont été jetées dans la fondation, ç'a été une mêlée furieuse de manœuvres, de travailleurs et même de soldats pour ramasser cet argent.

Après le dîner, le Cavalier s'est occupé à ombrer son dessin de Vierge, et vers le soir est sorti pour aller voir M. de Ménards que nous n'avons point trouvé. De là, j'ai mené le Cavalier chez Bourdon. J'oubliais à dire que pendant que je voyais dessiner le Cavalier,

il m'a dit qu'une des choses à quoi il pensait davantage, c'était quand il prendrait congé du Roi, de le remercier de la grâce qu'il lui avait faite de me mettre auprès de lui, et de dire à Sa Majesté combien j'avais eu de soin et d'affection de l'assister, combien j'ai d'intelligence dans tout ce qui regarde ces arts-ci. Je l'ai remercié lui disant que je lui étais bien obligé, que j'étais payé par le plaisir que j'avais eu auprès de lui, que d'ailleurs ce m'était un bonheur d'avoir eu la compagnie d'un homme illustre et singulier comme il est, et qui tient depuis si longtemps le premier rang parmi ceux de sa profession. Il s'est humilié et a dit qu'il m'était bien obligé. Je lui ai ajouté que quand il donnerait quelque opinion de moi avantageuse, elle servirait à autoriser ses ouvrages de l'excellence desquels je suis très convaincu, mais qu'en France le nombre des ignorants dans la beauté des arts est si grand, que si l'on ne cherche à donner de la foi aux paroles de ceux qui entendent, leur parti sera de beaucoup trop faible. Je lui ai dit ce qu'avait le matin allégué M. le maréchal du Plessis.

Au sortir de chez Bourdon, ayant ramené le Cavalier chez lui, je suis allé chez M. Colbert et lui ai rendu compte de la question du matin. Il m'a dit que si c'était le Cavalier, non seulement ces outils mais toute autre chose lui serait accordée sans difficulté, mais qu'un Pietro et un autre sans nom, il n'y avait pas d'apparence ; que cela était du droit des entrepreneurs ; m'a répété : si le Cavalier les voulait, etc. Je lui ai dit que je le lui dirais. Il m'a dit qu'il le verrait ; et comme je sortais, il m'a dit qu'il craignait bien que, le Cavalier absent, les choses n'allassent pas bien. Étant revenu chez moi, Mazières y est venu,

qui m'a dit que ç'avait été à leurs dépens que cette truelle et autres choses avaient été faites, qu'elles leur appartenaienent de droit, que M. Messier, qui avait servi au Val-de-Grâce, avait eu la truelle que lui, Mazière, avait achetée à son inventaire ; que si le Cavalier la voulait, il était le maître ; qu'il leur laissât seulement le marteau et une pince ; que Pietro avait dit : *Questi coglioni francesi*. J'ai répondu que j'y avais toujours été et ne l'avais point entendu, qu'il ne fallait pas croire cela.

CHAPITRE X

Colère du Cavalier contre Colbert. — Nouvelle discussion sur l'aménagement intérieur du Louvre. — Le Bernin va prendre congé du Roi et de la Reine — Présents du Roi au Cavalier et à ses compagnons — Départ du Bernin. — Conversation dans le carrosse. — Le Nonce l'abbé Butti et Chantelou accompagnent Bernin jusqu'à Villejuif — Commentaires que suscite l'attitude du Cavalier. — Correspondance.

18 octobre.

Le dix-huitième, M. Colbert a envoyé avertir mon frère de se trouver chez le Cavalier. J'y suis allé. J'ai dit au Cavalier touchant ces outils ce que m'avait dit M. Colbert ; il m'a dit qu'il n'en voulait. Aussitôt est venu M. Colbert. L'on s'est assis et l'on a mis le plan du Louvre sur le tapis et les mémoires de M. Colbert, lequel a commencé et a dit, que pour la bonne construction il voulait que les fondations du total du Louvre cheminassent d'un même pied. Le Cavalier a pris la parole et a répondu que cela était bon, mais non pas nécessaire, le Louvre étant de sorte que ces fondations ne se touchent point étant séparées par ce qu'il y a du Vau. Après l'on a vérifié suivant le plan et corrigé quelques fautes qui procédaient de ce que

M. Perrault a résumé le grand devis dressé par le signor Mathie et en avait mal entendu quelques endroits. Le Cavalier a montré après à M. Colbert ce qu'il avait ménagé pour perfectionner les logements du Roi et de la Reine, et qu'il y a trouvé toutes les pièces et accommodements nécessaires pour cet effet ; qu'il fallait rompre un gros mur de refend et le transporter plus loin. M. Colbert à cela s'est renfrogné et a dit tout bas que ce serait chose qui causerait trop de désordre. Le Cavalier l'a entendu et a dit qu'il n'y avait autre remède que celui-là pour pouvoir donner l'aisance à cet appartement qui se trouve trop serré, et qui, pourtant ne peut être que là pour être au midi, comme l'on veut.

Après cela, M. Colbert s'est levé, et je m'en suis allé entendre la messe chez lui, car il était une heure, et montant avec lui dans son escalier, il m'a dit : « M. le Cavalier est bien chaud. » Je lui ai répondu : « C'est le naturel des esprits vifs, qui concevant facilement sont prompts à trouver les expédients, mais quand ils voient qu'ils n'ont pas rencontré et satisfait, ils se rebutent plus tôt que les autres. » J'ai entendu à sa chapelle la messe de son aumônier. J'oubliais à noter que les enfants de M. Colbert se sont trouvés à l'entrée de cette chapelle, et d'abord qu'ils l'ont vu entrer, le sont allés embrasser. A la sortie de la chapelle, il a pris la main à sa fille et n'a jamais voulu passer, que je n'eusse passé devant. Je lui ai fait la révérence et m'en suis venu dîner chez moi.

Après dîner, nous avons, madame de Chantelou et moi, mené M. l'abbé de la Chambre au Cavalier, afin qu'il le voulût recevoir pour aller à Rome en sa com-

pagnie, ce qu'il a promis de bonne grâce. Moi étant après demeuré seul avec lui, il a fermé les portes, et tout en colère m'a dit qu'il voulait s'en aller et qu'on se moquait de lui, que M. Colbert le traitait de petit garçon, qu'avec de longs discours inutiles sur des privés et des conduits, il consommait les congrégations entières ; qu'il voulait faire l'habile et qu'il n'y entendait rien ; que c'était un vrai c..... ; qu'il s'en irait sans rien dite ; qu'il avait remarqué ces deux jours-ci qu'il avait voulu lui faire faire *una mala creanza*, qu'il a'avait assez poussé à cela, mais que la raison l'avait retenu. Je lui ai représenté doucement que c'en serait une grande de faire ce qu'il disait, que comme M. Colbert ne lui demandait que deux jours de terme, il fallait qu'il attendît ; que le Roi le traitait si bien que quand ce ne serait que pour cette considération-là, il ne devait rien faire qui pût lui déplaire ; que cela serait d'éclat ; que je lui conseillais, puisque M. Colbert avait proposé de faire un corps d'église détaché du Louvre, auquel on pourrait aller par une espèce de pont, que je lui conseillais, dis-je, d'y travailler, et d'en faire un plan ; qu'après il pourrait dire qu'il l'avait fait par complaisance et représenter même que cela serait contre la symétrie et en faire, s'il voulait, sa déclaration. Il m'a dit qu'il ne se souciait pas de cela, et qu'il n'en ferait rien, qu'il voulait s'en aller dès demain. Je l'ai toujours adouci autant que j'ai pu, mais il a reparti qu'il n'avait besoin de rien ; qu'il était en meilleur état que ceux qui recherchaient à le *strapasser*. Je lui ai remis devant les yeux l'accueil favorable que le Roi lui avait toujours fait, et hier même, de fraîche date, qu'il n'a pas pour tout le monde un visage ou-

vert et riant comme pour lui ; de s'en aller après cela, sans voir Sa Majesté, qu'il jugeât de quelle sorte cela serait interprété. Il m'a répondu, qu'il y a treize jours qu'il n'a plus rien à faire, que le bref du Pape ne porte que jusqu'à la fin d'août, que le plus peut déplaire au Pape ; qu'on n'a rendu aucun office en sa faveur ; que le Pape peut le ruiner en son bien ; que beaucoup de choses qu'on demande pourraient être bonnes à y penser dans deux ou trois ans ; que s'en allant, ce ne serait pas sans laisser une écriture pour être donnée au Roi, contenant les raisons qui l'y ont porté ; qu'il savait bien que Sa Majesté avait plus besoin de M. Colbert que de lui ; et ainsi qu'il voulait éviter de parler pour ce qu'un autre répond, et qu'enfin le plus faible le perd toujours ; qu'il ne voulait point se mettre dans ces intrigues. Je lui ai répété qu'il fallait me croire, et que rien de ce qu'on faisait par colère et précipitation ne réussissait. Le signor Mathie est entré à même temps et m'a prié de travailler avec lui, afin de trouver à placer les offices de bouche et gobelet du Roi et des Reines, ce qui a fait que j'ai quitté le Cavalier qui, comme j'ai cru voir depuis sur sa table, ayant demandé le plan général, a fait quelque esquisse de cette église que M. Colbert a une fois dit pouvoir être faite tout d'un autre ordre que le Louvre, et même qu'il était convenable qu'elle fût plus belle et plus riche, afin que l'on pût dire que le Roi avait voulu loger Dieu avec plus de magnificence que lui-même, et la faire en sorte qu'on y pût passer dans une grande tribune du plan noble du Roi.

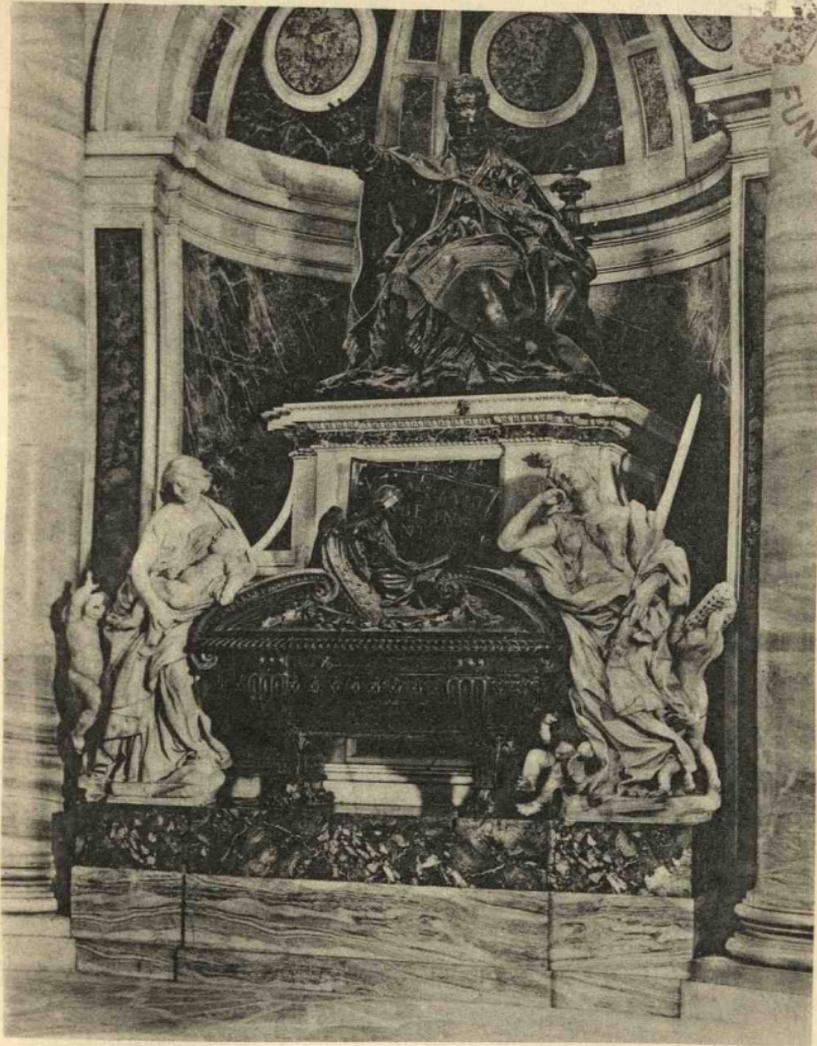
Après que nous avons fini notre ouvrage, le signor Mathie et moi, le Cavalier est venu et nous avons

encore discoursu sur la même thèse, recommençant par me dire qu'il voyait bien qu'on voulait lui faire faire *una mala cranza*. Je lui ai dit que je ne le croyais pas, mais qu'en tout cas, il se donnât bien garde de la commettre, que ce serait mal correspondre aux marques d'affection et d'estime que le Roi lui a données ; que je lui répétais que moi qui vois le Roi souvent, j'avais bien reconnu la civilité extraordinaire dont Sa Majesté usait avec lui ; qu'il l'avait en grande estime, qu'il fallait ménager cet avantage. Il a dit qu'il lui était très honorable d'avoir cette estime du Roi ; qu'il ne se plaignait pas de Sa Majesté, mais d'être traité ainsi de M. Colbert ; qu'il n'avait point besoin de la France, qu'on lui avait témoigné désirer qu'il y demeurât ; que ce traitement faisait bien paraître qu'on n'en avait pas envie, qu'il ne l'avait pas aussi ; qu'il s'estimait autant que ceux qui le maltraitaient ; qu'il ne considérait point leur croix ; que M. Colbert faisait bien paraître qu'il ne s'entendait nullement dans toutes ces choses, que c'était ce qui lui donnait du dégoût et le faisait résoudre à s'en aller. Il m'a demandé après, qui était cet abbé qui voulait aller en Italie, et a passé à d'autres discours : combien coûtait un carrosse à entretenir à Paris ; puis m'a demandé, quand quelqu'un avait à parler au Roi, comment on faisait. Je lui ai dit qu'on peut parler quand Sa Majesté va à la messe ; que le matin, quand Elle s'habille, qu'il y a grande presse. Il m'a demandé s'il n'y a point de maîtres de chambre. Je lui ai dit que les premiers gentilshommes de la chambre faisaient cette fonction, mais que les ministres et secrétaires d'État étaient ceux qui faisaient donner les audiences. J'attendais toujours mon carrosse, m'ayant dit qu'il

ne voulait point sortir. Comme j'ai vu qu'il ne venait point, je suis sorti disant que j'allais envoyer mon laquais faire un message et m'en suis venu. J'oubliais à dire qu'il est venu un gentilhomme de la part de M. le Prince et de M. le Président faire un compliment au Cavalier, de ce qu'il avait été voir la sépulture de défunt M. le Prince aux Jésuites, qu'il voudrait bien en avoir son avis, et de quelque chose qu'il y a à y faire. Il a dit qu'il ne se souvenait plus comment la chose était faite, que s'il pouvait avoir le temps, il y retournerait.

19 octobre.

Le dix-neuvième, étant arrivé chez le Cavalier, il m'a tiré proche de la fenêtre en particulier et m'a dit : « Je désire savoir de vous une chose, mais je vous la demande, foi de cavalier. « Je lui ai promis de la lui dire. Alors il m'a demandé : « Hier, à la sortie d'ici, fûtes-vous point chez M. Colbert à cause de l'entretien que j'avais eu avec vous ? » Je m'étonnai et lui dis qu'il avait mauvaise opinion de moi ; que je voyais bien qu'il ne me connaissait pas, que quand on me faisait quelque confiance, je n'en usais pas de la sorte. » Quand il a vu que je me fâchais, il m'a demandé excuse et m'a dit que je ne prenais pas la chose du biais qu'il me la disait ; qu'il ne se défiait pas que j'y eusse été qu'afin de lui faire office d'ami. Je lui ai dit que, de peur de lui faire naître une pareille pensée, je serais plutôt allé en poste à Rome, que d'entrer dans la maison de M. Colbert qui n'était qu'à deux maisons de la sienne. Il m'a dit à cela que, dans le temps qu'il me parlait le soir, il avait impa-



FUNDATIA
POL I

LE MONUMENT D'URBAIN VIII

tience que je fusse sorti pour travailler suivant mon conseil ; qu'il s'était tellement échauffé la tête, qu'il n'avait pas clos l'œil de la nuit, mais aussi qu'il avait trouvé une chapelle dont il était extrêmement satisfait ; qu'au reste quelque temps après que je fus parti, M. du Metz était venu lui dire que, s'il voulait s'en aller le mardi, que l'on préparerait tout pour cet effet, et que sur cela, il s'était imaginé que je pourrais avoir dit quelque chose de son impatience et rien de plus.

Peu de temps après est venu l'abbé Butti et ensuite M. Colbert. L'on s'est assis et alors le Cavalier a pris la parole et a dit : que véritablement ce que M. Colbert lui avait dit lui avait tellement échauffé l'imagination, que cela lui avait fait trouver moyen de placer une chapelle dans son intention, mais une grande chapelle, parce qu'elle contient autant que la Rotonde et était d'une forme élégante, étant de l'ovale parfaite, puis en riant s'est tourné vers l'abbé Butti, et a dit : « Je me trompe, c'est l'abbé Butti qui l'a trouvée et m'en a envoyé le dessin ce matin pour le faire voir à V. Exc. » Se tournant vers M. Colbert, l'abbé a dit : « Il est vrai que j'y ai travaillé toute la nuit » et puis en riant : « Voilà l'effet de ma pensée poétique d'hier ; *doppo il fumo, viene la fiamma che rallegra gli occhi.* »

Ensuite le Cavalier montra ce qui se pouvait faire pour l'agrandissement de l'appartement du Roi, qu'une autre symétrie à donner à la façade du côté de l'eau lui donnait aussi de quoi faire une grande et magnifique chambre de parade, et montra qu'en faisant un retour au droit du passage qui va à la galerie brûlée, il donnait de quoi former cette chambre qui

aurait l'aspect et du levant et du midi. M. Colbert proposa d'allonger aussi la garde-robe du Roi et d'en faire deux pièces, mais il lui fit remarquer qu'une des deux n'aurait point de lumière. Je lui dis que néanmoins celle-là pourrait l'emprunter de l'autre et servir pour les garçons de la chambre et pour décharge à la chambre du Roi. L'abbé dit qu'on aurait pu faire un beau logement pour le Roi dans cette galerie brûlée et qu'un jour l'on le l'y ferait. M. Colbert dit que jamais l'on ne devait proposer de logement pour le Roi hors le carré du Louvre, et témoigna au reste d'être entièrement satisfait ; dit au Cavalier qu'il vît s'il voulait s'en aller le lendemain ou le mercredi. Il dit qu'à la vérité, n'ayant plus rien à faire, c'était une chose qui le consommait bien plus que le travail, et appréhendant le mauvais temps à cause de son âge, il serait bien aise de partir. Il a parlé de Vannestat, sculpteur ; a dit qu'il était habile, qu'il aurait été capable de travailler à cette colonne, à l'instar de la colonne Trajane. J'ai parlé de sa beauté, ce qui m'avait obligé d'en tirer quantité de pièces que j'avais apportées en France ; que cette colonne avait été l'étude de Raphaël et de Jules Romain et de tous les grands maîtres, ce que le Cavalier a confirmé. Il a dit qu'il avait proposé au Pape de la transporter dans la place où est l'Antoniane, et là, faire deux grandes fontaines, qui auraient noyé la place en été, que c'eût été la plus magnifique chose de Rome ; qu'il répondait de la transporter sans la gâter. M. Colbert a demandé de quel ordre elle était. J'ai dit : de l'ordre toscan ; la hauteur ? J'ai dit : 15 ou 16 toises, mais que les basses tailles étaient faites avec la considération que celles d'en haut paraissaient de la même

grandeur que celle du bas, étant réduites et faites pour êtres vues d'une même ouverture d'angle des rayons visuels, qui fait que ces figures paraissent toutes de grandeur égale, quoique celle de chacune soit différente de l'autre. Le Cavalier a dit que ç'avait été en effet la source d'où tous les grands hommes avaient tiré la force et la grandeur de leur dessin. Il a répété ce qu'avait dit Michel-Ange, quand il vit la *Danaé* du Titien, qu'il la fit dans Rome du temps de Paul III : que si ces hommes-là (parlant des Vénitiens) eussent su dessiner, l'on ne regarderait pas leurs ouvrages à eux, mais aussi qu'il n'y avait qu'à Rome où il y eût une colonne Trajane. L'on est retourné après à parler de Vannestat et le Cavalier a dit qu'il avait vu de lui de belles choses, et qu'il était capable de servir. M. Colbert a dit qu'il aurait donc fallu lui donner des dessins. J'ai dit qu'il avait beaucoup d'invention. Il a reparti, qu'il ne savait donc à quoi il avait pensé, quand il avait fait quelques ouvrages qu'il avait vus de lui. Le Cavalier a répété que ce qu'il avait vu de lui était beau ; qu'à la vérité, c'étaient petites choses ; pour le grand qu'il ne savait que dire.

Reparlant encore ensuite de cette colonne Trajane qui est demeurée en pied et comment les barbares l'avaient laissée, le Cavalier a dit qu'il croyait que ç'a été la difficulté qu'il y avait de la ruiner qui l'avait conservée ; qu'ils ruinaient les choses qui se trouvaient à la portée de leur main, comme ils avaient fait quelque partie du piédestal, entre autres les aigles qui sont aux angles du socle et quelques autres ornements, que le reste était trop élevé pour y atteindre, et qu'il eût fallu construire des machines pour

cet effet. De cela il a passé à dire quelque chose du frontispice de Néron qui avait été achevé de ruiner dans ce siècle-ci ; qu'il y avait des pièces de pierre dans cet édifice, qui avaient 5 ou 6 toises cubes ; ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'on ne peut à présent s'imaginer avec quelles machines ils pouvaient les élever. J'ai dit que le nombre infini d'esclaves qu'ils avaient leur donnait moyen de faire des choses qui nous semblent prodigieuses. J'ai allégué le pont du Gard, dont partie des arches ne sont composées que de trois pierres, celle de la clef et les deux qui posent sur les impostes. M. Colbert a dit que si la paix dure douze ou quinze ans, il espère que nous ferons des choses aussi étonnantes. Après cela, il s'est levé et a dit qu'il s'en allait au Louvre pour savoir l'heure que M. le Cavalier pourrait prendre congé du Roi, qu'il attendît et qu'il le reviendrait prendre. Et de fait, à une heure de là, il est revenu et l'a mené chez le Roi, l'a fait entrer par le cabinet. Paule, Mathie, Jules et l'abbé Butti et moi y étions aussi. Il a trouvé le Roi dans sa chambre près de la fenêtre, y ayant le dos tourné. M. de Saint-Aignan était auprès de Sa Majesté. Le Cavalier présenté par M. Colbert s'est avancé et a fait son compliment au Roi, et puis lui a fait une profonde inclination ; le Roi s'inclinant aussi pour lui répondre, baissé qu'il était, lui a parlé obligeamment à ce qui a paru et lui a donné des marques de grande estime. En se retirant, comme il a vu son fils et les autres, il s'est avancé de rechef et les a présentés à Sa Majesté. Ils lui ont fait la révérence. Le Roi a dit au signor Mathie qu'il fallait qu'il revînt bientôt. Le Cavalier a pris la parole et a dit qu'il n'allait que pour revenir avec sa femme, et qu'il se-

rait ici au commencement de février. Et après que les siens ont eu pris congé du Roi, il a ajouté, qu'il avait encore à rendre grâce à Sa Majesté de m'avoir [mis] auprès de lui ; qu'il m'avait trouvé si intelligent dans tous les arts qu'il professait qu'il en avait été étonné. Le Roi lui a dit qu'aussi était-ce pour cela qu'il m'avait choisi pour cet emploi. De là M. Colbert a fait rentrer le Cavalier avec lui dans le cabinet du Roi, et a entré, lui, dans la chambre de la Reine pour savoir si elle était en état d'être vue. Il est demeuré là quelque temps, puis a fait entrer le Cavalier, qui est entré dans la chambre de parade, et de là dans la petite chambre où il a pris congé de la Reine, qui n'était encore qu'en peignoir. Elle l'a reçu avec bonté et affection. Mesdames de Montausier et la maréchale de la Mothe lui ont fait beaucoup de civilités, et lui ont dit qu'elles eussent été ravies qu'il eût fait aussi le buste de la Reine et de M. le Dauphin. Il leur a dit que son fils avait fait un ouvrage que la Reine pouvait considérer souvent, et pour la pensée dévote et pour présenter à son imagination un bel objet d'un enfant. Madame de Montausier m'a prié de témoigner au Cavalier le regret qu'elle a de ne lui avoir rendu aucune service. Madame la maréchale de la Mothe m'a fait la même prière. Cela fait, M. Colbert lui a dit d'attendre, qu'il allait lui faire voir les pierreries de la couronne. « Véritablement, a dit le Cavalier, M. le légat m'avait recommandé de ne retourner pas à Rome sans demander à les voir ». A quelque temps de là, un valet de chambre a porté une toilette dans laquelle était un baudrier avec une épée du Roi, tous couverts, l'un et l'autre, de diamants de grand prix, que M. Colbert a fait voir. Après l'on a apporté la cassette où

sont les pierreries de la couronne avec les clefs, que madame de Béthune a fait consigner entre les mains de M. Colbert, qui a ouvert la cassette et a ôté de leurs étuis toutes les pièces l'une après l'autre, a fait apporter une table et les a mises dessus arrangées, particulièrement celles qui servent à parer la Reine, dont il y en a une quantité infinie, soit de chaînes, de bouquets de diamants, de nœuds de galants, de pendants d'oreilles, de poinçons, de montres, les unes de rubis, d'émeraudes, d'hyacinthes, d'opales, et encore d'autres composées de toutes ces pierres de couleurs mélangées les unes avec les autres, ce qui faisait tout étalé sur une même table l'aspect le plus riche et le plus agréable qu'on se puisse imaginer. L'on a mis à part quelques chaînes et autres ornements d'émeraudes, que la Reine a apportés d'Espagne venant en France. Il y en avait tant et de si différentes formes et grandeurs, sans compter les perles, soit pour colliers, soit pour bracelets et pendants d'oreilles, que les yeux en étaient lassés. Au sujet de ces émeraudes, le Cavalier a dit en riant, qu'il ne s'étonnait pas [que la Reine] n'eût apporté que de ces pierreries ; *perché, a-t-il dit, gli Spagnuoli stanno adesso al verde*. L'abbé a dit que Dieu ne pouvait pas faire qu'un pauvre homme eût tout cela. Le Cavalier a dit après : *si potrebbe far con questo a sassate*. Cela vu, M. Colbert a ouvert ensuite une boîte longue où sont les plus grandes pièces parmi lesquelles il a dit qu'il y en avait quatorze que M. le cardinal Mazarin avait données. Après, l'on a vu le *miroir de Portugal* et le grand Sanci, qui sont les deux plus fameuses pierres de l'Europe. Le Sanci est en forme de poire et n'est tenu que d'un filet d'or, qui l'entoure en sa longueur. Cela vu,

M. Colbert a tout remis de sa propre main dans chacun étui et les étuis dans la cassette, qui a été remise à madame de Béthune. Ensuite l'on est descendu chez la Reine-Mère. Le Cavalier lui a fait ses compliments. Entre autres choses, il lui a dit qu'il avait vu la coupe du Val-de-Grâce qui réussissait fort bien, qu'il espérait que, comme Dieu ne faisait point de grâces à demi, ayant tiré Sa Majesté de l'extrémité où elle avait été, il voudrait encore lui donner assez de santé pour pouvoir jouir de ce bel ouvrage. La Reine lui répondant et jugeant qu'il ne l'entendait pas, m'a appelé pour servir d'interprète, et lui dire qu'elle était extrêmement aise que l'ouvrage du Val-de-Grâce lui eût plu, et qu'elle recevait avec joie son bon augure. Il a ajouté que la France était bien obligée à Sa Majesté de lui avoir donné les enfants qu'elle a eus, que le Roi était un prince d'un esprit si étendu qu'il ne lui avait jamais rien ouï dire que dans une justesse admirable touchant les arts qu'il professait, desquels Sa Majesté ne pouvait parler que par un excellent sens naturel ; qu'il jugeait ce que ce pouvait être, quand il s'agissait de gouvernement et d'administration de ses affaires, qui était la profession des rois. La Reine a dit qu'il était vrai.

J'ai dit à Monsieur qui était là, que le Cavalier devait aller recevoir ses commandements et ceux de Madame. Il l'avait déjà vu en entrant et l'avait remercié du dessin qu'il lui avait fait. S. A. R. a dit qu'il pouvait prendre là congé d'elle et de Madame aussi ; ce qu'il a fait. Cependant la Reine a commandé qu'on lui fit voir aussi ses pierreries, et a dit qu'elles n'étaient pas si belles que celles de la couronne, ni en si grande quantité, mais qu'il y avait pourtant de belles

choses. Madame de Navailles a apporté la cassette et l'on s'est retiré proche d'une fenêtre. Cependant le Roi est venu qui a aidé lui-même à les montrer. Après que le Cavalier les a eu vues et admirées, il a dit qu'à voir ces pierreries et celles de la couronne, il avait eu un plaisir tout pur, et sans désirer aucune de ces choses, qu'on peut [dire] des chefs-d'œuvre de la nature, ce qui n'arrivait, quand il voyait de ces belles statues grecques, pour ce que le plaisir de les voir était mêlé du regret de se voir si éloigné de l'excellence où ces grands hommes étaient arrivés dans l'art qu'il professait. Cette pensée a plu au Roi qui l'a fait remarquer à ceux qui étaient là. Après, Sa Majesté s'est retirée dans les bains de la Reine. Le Cavalier ayant accompagné M. Colbert à son carrosse, nous sommes montés dans celui du Roi et venus au palais Mazarin. Nous y avons trouvé le trésorier des bâtiments, MM. du Metz et Perrault. Ils ont donné au Cavalier deux brevets du Roi l'un pour lui de deux mille écus de pension, et l'autre pour le seigneur Paule de 400 écus aussi de pension ; au signor Mathie ils ont donné un écrit de M. Colbert portant assurance que le Roi lui donnait 4.000 écus par an durant tout le temps qu'il servirait à la conduite du Louvre pour l'exécution des desseins du Cavalier. Avec cela, il y avait sur la table nombre de bourses arrangées, le Roi donnant au Cavalier 3.000 pistoles, 2.000 écus pour son fils, 2.000 écus à Mathie, 400 écus au seigneur Jules, 800 l. à Cosimo, camérier du Cavalier, 300 écus à Pietro qui a traduit les devis, et qui est au signor Mathie, et 500 liv. à chacun des estafiers du Cavalier et de son fils. Ils ont donné leurs quittances. Après, le trésorier a offert de compter l'argent, ce que le

Cavalier n'a pas voulu. Il a arrêté M. du Metz à dîner, et M. Perrault s'en est retourné avec le trésorier. Après dîner, M. le Nonce est venu, qui a été quelque temps en particulier avec le Cavalier. Après, étant sorti, je l'ai mené aux Jésuites de la rue Saint-Antoine où nous avons trouvé une personne de la part de M. le président Perrault. Pendant que le Cavalier a fait sa prière, il s'est assemblée quatre ou cinq des pères, qui lui ont exposé ce que l'on veut faire pour l'ornement de l'autel où est la sépulture de M. le Prince défunt ; qui est, au lieu du tableau qui y est, d'y mettre une grande table de marbre noir, au-devant un crucifix de bronze et un saint François-Xavier, des colonnes de marbre aux deux côtés, avec des chapiteaux de bronze. Avec le défaut qu'il se noircissait, s'il n'était doré, [il leur a dit] qu'il leur conseillait de faire dorer ce qu'ils feraient faire de bronze pour le rendre plus riche. Il a conseillé dans la frise qui est pauvre et sans ornements contre la nature de son nom, d'y introduire des instruments qui ont servi à la Passion. L'on lui a demandé s'il serait convenable de mettre des confessionaux aux deux côtés de l'autel. Il a dit que, dans l'angle, l'on pouvait y en mettre, les faisant avec proportion et non pas avec une grandeur excessive comme le sont ceux qui sont à l'opposite. Les PP. lui ont dit que tout le monde trouvait la situation de leur autel trop basse. L'ayant sur cela considéré assez longtemps, il a dit que l'autel où se fait le sacrifice n'est pas trop bas, mais que c'était la composition de l'autel qui faisait dire qu'il l'était trop, mais que le mal était incurable. Je leur ai dit qu'il y avait vingt ans que je leur donnai avis qu'ils gâtaient leur église à force de la remplir des vilains

ornemens qu'on y voit, mais qu'ils avaient alors un père de Rans, un frère Pierre et un Flamand qu'ils tenaient pour des oracles d'architecture, qui leur ont gâté ce beau vaisseau ; qu'ils me répondirent alors que le nombre des gens sans connaissance était plus grand que celui des habiles, qu'il fallait plaire à la multitude qui aime les choses ornées de la sorte. Ils ont ajouté, que quand M. le cardinal de Richelieu y entra la première fois, il trouva cela beau. Je leur ai dit qu'il avait été un très grand ministre, mais qu'il s'entendait peu en architecture ; qu'il fallait croire ceux qui avaient de la connaissance ; qu'ils voyaient comme le Noviciat, dont M. de Noyers et mes frères et moi par ses ordres avaient pris le soin, a eu enfin l'approbation d'un chacun et que leur église avaient pris le soin, a eu enfin l'approbation d'un chacun et que leur église ne l'avait eue de personne. Ils en sont demeurés d'accord. Le Cavalier leur a dit qu'il se plaindra au P. Oliva leur général, qu'il a été visité en France de tous, hormis de ceux de son ordre. Je leur ai dit que le premier soin du Cavalier avait été de voir toutes leurs maisons de Paris dès en arrivant. Après il a ajouté : « Je vous demande en congrégation un *Ave Maria* pour moi », ce qu'ils ont promis et le P. Annat aussi, qui est arrivé sur la fin.

Au sortir des Jésuites, le Cavalier est allé chez l'ambassadeur de Venise, qui lui a fait cent civilités, et de trois paroles l'une était : *caro mio Cavaliere, Cavaliere mio gentile*. Après avoir demeuré une demi-heure avec lui en conversation, il l'a reconduit jusques au bas du degré, quelques instances qu'il ait faites pour l'en empêcher, lui alléguant sa qualité. Il a répondu que la République le lui pardonnerait, que

c'était comme son ami ce qu'il en faisait. De là nous sommes allés chez M. de Lionne où nous n'avons trouvé que Madame. Elle lui a demandé encore quelques avis touchant son vestibule où elle a fait fermer deux portes. Il lui a dit qu'on y pouvait faire quelques ornements comme elle le désirait. Prenant congé d'elle, elle l'a embrassé deux fois à la française, et après je l'ai ramené chez lui.

20 octobre.

Le vingtième, étant allé chez le Cavalier, l'on m'a dit qu'il était chez M. Colbert. Je m'y en suis allé, et j'ai trouvé qu'il prenait congé de lui. M. Colbert lui a dit qu'il se souviendrait toujours de l'avantage qu'il avait tiré de sa conversation, qui lui donnerait moyen de servir le Roi avec plus de capacité dans la charge qu'il lui avait donnée dans ses bâtiments. Le Cavalier a répondu qu'au contraire M. Colbert lui avait donné des lumières qu'il n'avait pas eues sans lui. M. Colbert a dit au signor Mathie qu'il fallait revenir bientôt, et sur cela se sont séparés. En sortant, M. Colbert m'a demandé s'il ne s'en retournait pas chez lui. Je lui ai dit que je le croyais, et peu de temps après que nous avons été rentrés au palais Mazarin, M. Colbert y est aussi arrivé. Après quelques civilités, comme le Cavalier ne savait sans doute de quoi l'entretenir, il se mit à dire qu'il ne se laisserait jamais de publier qu'il avait remarqué en moi un grand jugement dans les arts qu'il professait ; qu'au commencement, il avait été surpris de voir que desinant, lorsqu'il produisait deux ou trois pensées,

pour choisir ce qui conviendrait le mieux à son dessein, je ne manquais jamais de dire celle qui était la meilleure ; *in fine* M. de Chantelou à *un huomo che intende per aria*, et que quand il m'a dit qu'il me ferait voir quelque chose de beau, je n'ai jamais manqué de le trouver tel qu'il me l'a dit, m'indiquant toujours le beau et le laid de chaque chose ; que les voyages que j'avais faits en Italie m'avaient sans doute aidé beaucoup, mais qu'il fallait, outre cela, une naissance particulière pour les arts ; qu'il croyait qu'il y en avait encore d'autres à Paris d'aussi bon goût, mais qu'il ne les connaissait pas. M. Colbert lui a répondu que j'étais connu de tout le monde dans Paris pour intelligent dans ces sortes de choses-là. J'étais là cependant assez décontenancé. Outre ce discours j'ai su depuis de ma femme, qui l'avait appris du signor Paul, qu'avant que je vinsse chez M. Colbert trouver le Cavalier, il avait dit que, si l'on était en doute de quelque chose sur ses desseins, j'en donnerais l'éclaircissement, les entendant aussi bien que lui, et pareilles choses que celles qu'il vient de dire. Après que l'on a eu parlé du retour du signor Mathie, M. Colbert a dit par deux fois qu'il fallait du signor Paul faire un Français. Puis s'adressant au Cavalier : « Pour vous, monsieur, il y a lieu d'espérer que vous aurez assez d'amour pour votre ouvrage, pour avoir envie dans quelques années de venir voir le Louvre. » Il a dit qu'il avait plus d'amour pour cet ouvrage que pour aucun autre ; qu'il en avait d'ordinaire pour ses productions, pendant qu'il les commençait, mais que quand l'ouvrage était achevé, son amour cessait, connaissant d'être fort éloigné de la perfection à laquelle il avait visé. J'ai dit que quand l'ouvrier était content

de son ouvrage, c'était d'ordinaire une marque de son peu de jugement ; que d'ailleurs l'on peut croire que cet amour est de l'ordre général de la nature, qu'on le voit même dans tous les animaux à l'égard de leurs petits, pour lesquels il ne continue que pendant qu'ils ont besoin de leur ministère, et jusques à ce qu'ils soient arrivés à la perfection de leur être. Le Cavalier a dit ensuite qu'il allait à présent, retournant à Rome, se mettre en l'esprit l'ouvrage de la *Catedra* et qu'il lui serait impossible de s'empêcher d'y penser le long du chemin, de même que, depuis Rome jusques à Paris, il avait incessamment songé au Louvre, sans pouvoir jamais se donner du repos, que telle était la nature de son esprit. Après, M. Colbert a pris congé du Cavalier et s'en est allé. D'abord que M. Colbert a été parti, nous nous sommes promenés dans la salle quelques tours ensemble, après lesquels, il m'a dit : « Il y a deux choses en M. de Chantelou qui me le font estimer beaucoup : l'une la prudence qui lui fait tenir secrètes les choses qui se doivent taire ; que je lui avais tenu lieu de père, pour ainsi dire, de frère et de bon ami, ayant toujours ramené son esprit dans l'empotement où il avait été ; que le sien était de telle nature que souvent il n'en était pas le maître ; qu'il reconnaissait que j'étais bien plus sage que lui ; qu'il m'était fort obligé de la manière sincère dont j'avais usé avec lui, et qu'il ne l'oublierait jamais ; pour l'autre chose c'était qu'il avait connu plus d'intelligence en moi et de bon goût, qu'en aucun autre, que j'étais plus entendu dans ses professions qu'il n'eût pu s'imaginer. Sur cela, sont arrivés madame de Chantelou, mon frère et mon neveu. Elle l'a prié de recevoir une cassette de confi-

tures sèches et de pâtes et a donné aussi une bourse de cheveux au signor Paul et une autre au signor Mathie. « Et moi, a dit le Cavalier en riant, je passerai pour le gourmand et n'aurai que des froponneries, » et en même temps, il s'est mis à manger de ces confitures, et il s'en est allé dans la ruelle de son lit, d'où il a apporté un dessin de Vierge qu'il lui a donné. Après qu'elle l'a eu remercié et être restée encore là quelque temps, elle a pris congé de lui. Il lui a fait de très grandes civilités et beaucoup d'honneur, après quoi elle s'en est allée. Il s'est ensuite entretenu avec l'abbé Butti, et moi je suis demeuré à discourir avec M. du Metz à qui j'ai parlé pour le petit Blondeau, et lui ai représenté la charité que ce serait de l'aider. Il m'a dit que cela n'était pas encore hors d'espérance, mais que M. Colbert avait dit, voyant le mémoire de ceux qu'on envoie à Rome, qu'après qu'il aurait coûté de l'argent au Roi, pour le faire instruire, il irait en Angleterre. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas lieu de craindre cela, que son père y était si mal que cela servirait à l'en chasser et non pas à l'y attirer. Il m'a dit, qu'il y ferait ce qu'il pourrait, qu'il avait écrit à côté de son nom recommandé par M. le cavalier Bernin, que le Roi n'en entretiendrait que huit jeunes garçons, quatre peintres et quatre sculpteurs ; que le fils de Voüet, le fils de Sarrazin et autres de l'Académie qu'il m'a nommés en étaient ; que Blondeau n'était pas de l'Académie. Je l'ai assuré que si, que le Cavalier l'y avait trouvé.

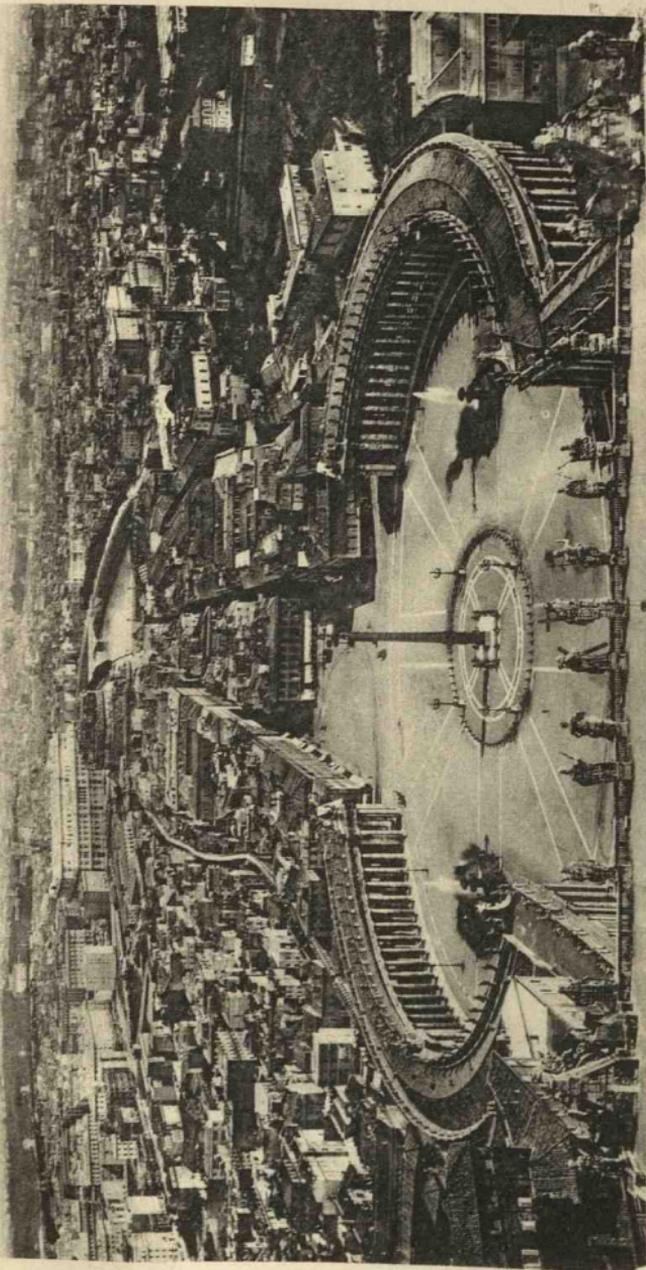
Le gentilhomme du prince Pamphile était là qui a été expédié, mais qui n'avait pas encore ses dépêches pour pouvoir s'en aller avec le Cavalier comme il eût souhaité. Mignard est venu prendre congé du Cava-

lier qui lui a dit la façon dont il avait parlé de son ouvrage à la Reine-Mère. L'on a discoursu de la fresque : Mignard a dit qu'il a observé qu'il fallait différentes méthodes d'y travailler, selon les différentes saisons de l'hiver et de l'été ; qu'il en était à présent si pratique qu'il n'avait rien à retoucher, et qu'il exposait son ouvrage à être baigné tant qu'on voudrait ; que ce qui l'a beaucoup aidé, ç'a été d'avoir travaillé à détrempe en sa jeunesse. Le Cavalier a dit que l'usage est nécessaire, que le Guide ayant été appelé à Rome pour un ouvrage à faire à fresque à Saint-Jean de Latran ou Sainte-Marie-Major, se trouvant hors d'exercice, avait fait enduire un morceau de maçonnerie, sur lequel il avait peint un enfant dormant pour s'essayer, et que cela était peint avec une franchise admirable, que le cardinal Barbarin gardait encore ce morceau, quoique gâté en plusieurs endroits, pour ce que l'enduit n'avait pas eu le temps de sécher qu'il aurait été nécessaire ; qu'Annibal Carrache disait souvent, que qui n'avait pas peint à fresque ne pouvait pas être appelé peintre.

L'on a dîné, et pendant qu'on était à table, MM. de la Chambre, les deux frères, sont venus. M. le Nonce a aussi envoyé un estafier avec ordre de le venir avertir une demi-heure avant le départ du Cavalier. Cependant il est venu deux carrosses à six chevaux pour le Cavalier et pour ceux de sa suite et les hardes. Les carrosses ont ordre d'aller jusqu'à Lyon, où le Cavalier trouvera chaises, litières pour lui et autres commodités pour sa famille. Manchini, courrier, le doit accompagner jusque-là et le signor Beaupin jusques à Rome, avec le sommelier et cuisinier et les autres officiers pour le service de sa table, comme

depuis qu'il est en France. Peu de temps après qu'on a été hors de table, est arrivé M. le Nonce, qui a pris le Cavalier dans son carrosse, l'abbé Butti, l'abbé de la Chambre et moi, et l'on est allé devant jusques à Villejuif. Pendant le chemin, l'on a discoursu de diverses choses, entre autres des cardinaux de Richelieu et de Mazarin. Le Nonce tenait pour le dernier, et l'abbé Butti disant qu'il y avait comparaison entre eux comme du jour à la nuit ; que le cardinal Mazarin était un prodige de fortune, mais nullement comparable en capacité et autres qualités au cardinal de Richelieu ; qu'il avait trouvé une reine espagnole dans la défiance des Français, deux enfants presque au berceau, un M. d'Orléans qui ne voulait autre chose que jouir et M. le Prince d'humeur à mécontenter tout le monde, au lieu que le cardinal de Richelieu s'était établi et maintenu en dépit même de la France. Le Nonce a toujours insisté qu'il fallait que le cardinal Mazarin eût un grand génie de rien être devenu ce qu'il était, de s'être rendu dès ses premiers commencements considérable aux Espagnols et aux Français, et avoir été le seul en qui ils eussent voulu prendre créance et non pas à Pancirole qui était le nonce et l'homme de foi à qui ils auraient dû se remettre. L'abbé Butti a demandé si c'était lui qui avait fait que Pancirole était un *brutto mustaccio* et propre à rien, et si ce n'avait pas été la fortune.

Le Cavalier a dit que le cardinal Pallavicini notait deux grands esprits de son temps, le cardinal Mazarin pour l'un et n'a pas voulu nommer l'autre. Le Nonce a dit qu'il soupçonnait que c'est le Cavalier. Il a dit faiblement que non. De ce discours l'on a passé au dessein du Louvre. J'ai dit que trois ou quatre



LA PLACE SAINT-PIERRE



Italiens en avaient fait et envoyé des desseins, et qu'à mon jugement ils n'avaient pas réussi [et entr'autres] le cavalier Rinaldi. M. le Nonce m'a demandé pour quoi : « Pour ce, ai-je répondu, que le sien est peu régulier à l'égard des ordres d'architecture, ne s'y trouvant aucune partie qui ne soit extrêmement altérée et défigurée par des cartouches et autres vilains ornements, des frontons brisés, d'autres frontons entés l'un dans l'autre, sur les fenêtres du premier et second étage, et une confusion continuelle de ressautements dans les corniches, et enfin trois couronnements qui font le comble et forme de couverture à la façade, dont la grande aurait plus de 300 pieds de circonférence ; que celui de Landiani est aussi extravagant, ayant formé la couverture du dôme, qu'il élève au milieu de la façade d'un globe royal soutenu par deux figures semblables à des Hercules dont la hauteur est bien de 80 pieds ; que celui de Pietre de Cortone a plutôt l'idée d'un temple que d'un palais, et a été fait sans avoir aucun égard à ce qui est présentement au Louvre ». Le Cavalier a dit que ce qu'il y avait de fâcheux dans les desseins de Cortonese, d'ailleurs fort habile homme, est que, quand il dit qu'une dépense pourrait aller à 5 ou 600 écus, cela allait, lorsqu'on était embarqué, à 2 ou 3.000 écus ; que cela était arrivé ainsi au cardinal Barbarin, pour l'autel de Sainte-Martine, et ensuite pour l'église de la même sainte ; qu'au lieu de 50.000 écus, il faudrait 2 ou 3 millions pour l'achever.

L'on a parlé du Boromini comme d'un homme dont l'architecture est extravagante, et qui fait tout contre ce qui se pourrait imaginer ; qu'un peintre et un sculpteur dans leur architecture ont pour règle de pro-

portion le corps de l'homme ; qu'il fallait que le Boromini formât la sienne sur des Chimères. J'ai dit que j'avais appris que quand on lui avait parlé de faire un dessin du Louvre, il avait demandé de l'argent avant que d'y travailler. Le Cavalier a pris la parole et dit qu'on lui faisait injure de publier cela, mais qu'il avait su qu'il avait demandé seulement que le Roi lui en écrivît. Il a ajouté que l'abbé Elpidio était venu pour lui montrer le dessin de l'architecte du Roi, qui était un homme que M. Colbert aimait fort, lui avait-il dit, et qu'il avait refusé de voir ce dessin, pour ce que c'était sa coutume de ne vouloir point voir l'ouvrage des autres, quand il avait à travailler à un ouvrage. J'ai dit que le signor Elpidio avait emporté d'ici à Rome le dessin du Vau pour le faire examiner et avoir dessus les avis des intelligents. Sur cela l'abbé Butti a dit qu'il avait parole de quatre mille pistoles au cas qu'il le fît agréer, au moins le lui avait-on assuré ; que si Elpidio avait voulu faire voir ce dessein au Cavalier, c'était pour escroquer son approbation ; qu'il avait bien fait de refuser à le voir. M. le Nonce lui a demandé s'il n'avait point vu cet architecte. Le Cavalier a dit que non ; qu'il y avait du malentendu, qu'ils s'étaient trouvés dans une même hôtellerie et avait demandé à le voir, que Mancini lui ayant dit qu'il pourrait se reposer auparavant, d'autant que le Vau n'avait pas diné, et qu'il serait réveillé à temps pour le voir, il était parti avant qu'il fût relevé ; qu'il avait du regret de cela, pour que cela ne passât pour une *mala creanza*.

Le Cavalier a parlé ensuite du Louvre ; il a dit qu'il craignait que l'ouvrage ne plût pas dans le commencement, les choses ne pouvant satisfaire ceux qui ne

s'y entendent pas, qu'elles ne soient achevées. J'ai répondu qu'on bâtirait peut-être dorénavant de cette méthode, non pas pour voir que cela était mieux, mais seulement pour la mode.

Arrivés à Villejuif l'on a attendu bien une heure l'arrivée du signor Paul et autres de la famille. Enfin étant arrivés, le Cavalier a dit à mon frère, qui était venu avec eux, qu'il était un grand débauché, qu'il lui demandait un *ave Maria*. Après, il a monté en carrosse et a fait mettre auprès de lui M. l'abbé de la Chambre. Quand je l'ai été embrasser, je lui ai vu les yeux mouillés, de quoi j'ai été fort touché et me suis retiré. M. le Nonce a remonté dans son carrosse avec l'abbé Butti, et moi dans le mien.

21 octobre.

Le vingt et unième, j'ai envoyé à M. du Metz les armes du Roi du dessin de Jules Romain, qui avaient été tirées du cabinet des armes pour servir au Cavalier.

22 octobre.

Le vingt-deuxième, au souper du Roi où je me trouvai, M. le maréchal de Gramont, par raillerie, dit que le Cavalier avait fait de grandes libéralités ; qu'il avait donné 30 s. à une vieille servante, qui l'ayant rejetée, il la ramassa ; qu'il avait pris l'argent que le Roi avait donné à ses gens ; qu'il ne pouvait souffrir les présomptueux et ne pouvait encenser leurs ouvrages. Le comte de Gramont aidait. Le comte de

Sault avait dit, avant que le Roi se mît à table, que le Cavalier n'était pas satisfait des présents qu'il avait reçus. Je lui ai dit qu'il s'en était allé comblé des bienfaits qu'il avait reçus et de l'estime que le Roi lui avait fait paraître.

En faisant les compliments du Cavalier à M. Colbert, il m'a dit qu'il n'avait pas paru fort touché. Je lui ai reparti qu'il m'avait paru l'être au dernier point de l'estime et des grâces du Roi ; qu'aussi ne voyait-on point dans les histoires de traitement si honorable non seulement pour lui, mais pour le signor Mathie et tous les siens. M. Colbert m'a dit qu'il parlerait au Roi de ce qui me touchait.

Le même jour, au lever du Roi, plusieurs m'avaient dit que le Cavalier n'était pas parti satisfait. Monsieur à son déjun me le dit à l'oreille. Tâchant de détromper S. A. R., Elle me dit par deux fois ces mêmes mots : « Mais le Roi le croit ». Descendu en bas, M. d'Albon me confirma la chose et me dit que M. l'abbé de Montaigu était présent, comme lors l'on parlait devant le Roi. Lui et M. de Montaigu me conseillèrent d'en écrire au Cavalier, afin qu'il écrivît à M. de Lionne de détromper le Roi ; ce que j'ai fait ayant été auparavant chez M. Colbert pour lui demander s'il le trouvait à propos.

24 octobre.

Le lendemain, samedi, Monsieur à son déjeuner me dit encore que le Cavalier était parti mécontent. Lui représentant l'injustice qu'on lui faisait de semer ces bruits, S. A. R. m'ajouta : le Roi dit qu'il le sait d'un lieu à n'en pas douter.

26 octobre.

Le lundi vingt-sixième, au souper du Roi, moi étant tout auprès de Sa Majesté, Elle me demanda, s'il était vrai [qu'il] eût donné une pièce de 30 s. à la servante du palais Mazasin. Je lui répondis que je n'avais rien vu de cela. Mais, me dit le Roi tout bas : « Est-il vrai, qu'il s'en est allé si mécontent ? » Je lui répondis que je l'avais vu partir avec une satisfaction extrême des bienfaits de Sa Majesté, de l'estime qu'elle lui avait fait paraître et de l'honneur qu'il avait reçu ; que sur le bruit qui s'était répandu, j'avais cru lui devoir écrire pour lui en donner avis et n'avais pas cru faillir de le faire. Sa Majesté me demanda : « Lui avez-vous écrit ? » — « Oui, Sire », lui dis-je.

S'ensuivent autant de lettres que j'ai écrites au Cavalier et ses réponses.

Monsieur,

Vous qui avez vieilli dans la première cour de l'Europe où l'intérêt, l'envie et la jalousie règnent comme dans toutes les autres, vous ne vous étonnerez pas sans doute de ce que je m'en vais vous écrire.

J'appris hier de divers côtés que l'on avait publié que vous étiez parti d'ici mal satisfait. Je répondis à ceux qui m'en parlèrent comme je devais. Hier au souper du Roi, il se fit, moi présent, quelques discours fort approchants de cela. Au lever du Roi aujourd'hui, quelques-uns m'en ont encore parlé, et étant allé ensuite au lever de Monsieur, il m'a dit tout bas à l'oreille, que le bruit courait que vous vous en étiez

allé peu content des présents que le Roi vous a faits. J'ai répondu à S. A. R. que c'était la plus grande injustice du monde que l'on vous faisait, et que vous étiez parti comblé des marques d'estime et d'affection que Sa Majesté vous avait données et des bienfaits que vous et les vôtres aviez reçus d'elle. Il m'a reparti, mais le Roi croit qu'il s'en est allé mal satisfait. J'ai répliqué à S. A. R. que c'était l'ordinaire des esprits de la cour de rendre de ces bons offices, c'est-à-dire de convertir tout en venin.

Pareille chose m'a été confirmée par M. le comte d'Albon, chevalier d'honneur de Madame, et par M. l'abbé de Montaigu, qui se trouvaient hier, lorsqu'on en parlait devant le Roi. Ceci étant tout notoire, j'ai cru devoir vous en donner avis, et je vous conseille, Monsieur, d'écrire à M. de Lionne ou à M. Colbert, et les prier d'assurer le Roi de votre part de la fausseté de ces bruits et de lui bien exprimer les sentiments de votre reconnaissance pour sa libéralité et son estime. Pardonnez à ma liberté, qui ne procède que de zèle pour votre service, vous souhaitant au reste un bon voyage, et à moi les moyens de vous témoigner combien je suis, etc.

Monsieur,

Je vous ai mandé par le dernier ordinaire le bruit qui s'est répandu que vous êtes parti mécontent, que Monsieur m'en avait parlé et m'avait dit que le Roi en était persuadé. Le jour suivant, S. A. R. me le dit encore ; et insistant que cela ne pouvait être, Elle me répliqua que le Roi le savait d'une part à n'en point douter.

Hier soir, Sa Majesté à son souper me demanda tout bas si cela était vrai ; je l'assurai que non, qu'au contraire, je vous avais vu très satisfait de l'honneur que vous aviez reçu, de l'estime que Sa Majesté vous avait fait paraître et de ses bienfaits. Je lui dis même que je vous avais donné avis de ces bruits, de sorte qu'il importe, Monsieur, que vous écriviez comme je vous ai mandé, afin de détromper le Roi ; vous devez cela à l'estime et à l'affection que Sa Majesté a pour vous. Au reste, je me réjouis des beaux jours qui vous accompagnent et suis avec sincérité et de tout mon cœur, etc.

(Dans une lettre datée de Lyon, le 30 octobre 1665, le Cavalier ne fit pas une réponse aussi explicite que M. de Chantelou l'aurait sans doute désirée. Après l'avoir remercié de son amitié, il se borna à lui dire que « si Dieu lui donnait vie, il ferait voir non en paroles mais en effets à Sa Majesté et au monde entier combien il restait obligé et affectionné à un si grand roi ». Cette lettre est suivie de quatre autres dans le manuscrit.)

8 novembre.

Le huitième novembre, parlant à M. Colbert des bruits qui avaient couru du mécontentement du Cavalier, et qu'ils étaient faux, comme il se voyait par la lettre qu'il m'écrivait de Lyon, il m'a reparti que le Cavalier s'en était ouvert à M. le Nonce et que l'abbé Butti ne l'avait pas celé.

30 novembre.

Le trentième novembre, j'ai trouvé dans la chapelle du Louvre l'abbé Butti, à qui j'ai dit en riant qu'il nous avait bien manqué au besoin, au sujet des bruits qui avaient couru, que le cavalier Bernin était parti d'ici mécontent, que pendant qu'il a été à la campagne, j'avais eu à répondre sur cela à tout le monde, que le Roi même m'en avait parlé et Monsieur aussi, que je les avais détrompés au mieux qu'il m'avait été possible. Il m'a dit que cela avait procédé d'un discours figuré que le Cavalier avait fait à M. Colbert, le jour même qu'il s'en alla, et que, comme l'on n'était pas accoutumé à sa façon de s'expliquer ; qu'il avait dit, à la vérité, à M. Colbert, qu'il n'y avait que le Pape et le Roi qui eussent pu lui faire quitter sa maison ; qu'il n'en serait pas sorti pour cinquante mille écus pour tout autre ; qu'il ne s'était point étendu dans cet entretien sur la libéralité du Roi, mais avait seulement parlé de l'honneur qu'il lui avait fait et de l'affection qu'il lui avait fait paraître, dont il serait dans une reconnaissance éternelle ; que M. Colbert avait inféré delà qu'il n'était pas satisfait ; du reste, et pour preuve de la fausseté des bruits répandus, l'abbé a ajouté qu'il n'y avait qu'à voir la lettre qu'avait écrite un peintre de Lyon nommé... ; qu'elle faisait connaître combien le Cavalier s'en allait content et satisfait. Je lui ai dit qu'il m'avait écrit à moi de Lyon ; même, qu'un architecte du duc de Savoie nommé La Monie, qui l'avait vu à Chambéry, m'avait mandé qu'il s'en allait comblé des honneurs et des bienfaits qu'il avait reçus du Roi. L'abbé a re-

pris et a dit qu'il faudrait faire voir ces lettres ; qu'à la vérité, le Cavalier était quelquefois fâcheux, qu'il avait peine à le ramener quelquefois. Je lui ai demandé s'il lui avait témoigné d'être mécontent, il m'a dit que non ; s'il l'avait témoigné à M. le Nonce, il a dit que non. « D'où pourrait donc venir, ai-je dit, le bruit qui s'est répandu ? » Il a répondu que c'était de la mauvaise interprétation qui a été donnée à son discours fait à M. Colbert. Je lui ai dit que je n'y étais pas, et qu'ainsi je n'en pouvais pas parler, que je n'arrivai chez M. Colbert, que comme il prenait congé de lui. L'abbé m'a dit que le commis de M. Colbert, qui avait affection à d'autres, avait augmenté ce bruit ; qu'ils laissaient mourir de faim les Italiens qui sont ici, sans leur donner de subsistance, afin qu'ils se dégoûtent et s'en aillent ; que le Cavalier à Lyon s'est loué des sculpteurs et de Vannestat, mais a dit que les architectes étaient ignorants.

Le 15 juin 1668, j'ai donné à M. Colbert un écrit cacheté contenant ce qui suit :

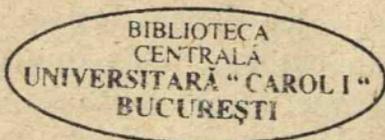
« L'obligation récente que mon frère et moi vous avons, nous fait, Monsieur, prendre la liberté de vous représenter que nous ne jugeons pas que rien pût servir davantage à votre gloire dans les bâtiments que de faire exécuter au Louvre le dessein du cavalier Bernin. Nous ne vous en avons, Monsieur, rien dit ci-devant, jugeant que les dépenses de la guerre plutôt qu'autre chose vous ont fait abandonner ce dessein. L'on ne doit pas croire que M. Lebrun qui s'est plaint du peu d'honneur qu'il avait reçu du Cavalier, lorsqu'il fut le saluer avec l'Académie, eût voulu vous inspirer ce changement après ce qui avait été com-

mencé, reur de perdre le ministère des bâtimens qu'il a sous vos ordres ; ni M. Perrault non plus par ressentiment du grand démêlé qu'il eut avec le Cavalier ; ce serait pour de très petits intérêts empêcher l'exécution d'un trop grand et trop important ouvrage ».

Ayant le 23 juin vu M. Colbert, je lui ai demandé s'il avait lu cet écrit et l'ai supplié de croire que je n'avais pris la liberté de lui dire ainsi ma pensée que par un zèle qui regarde sa gloire. Il m'a dit qu'il l'avait vu, mais que le dessein du cavalier Bernin, quoique beau et noble, était néanmoins si mal conçu pour la commodité du Roi et de son appartement au Louvre, qu'avec une dépense de dix millions, il le laissait aussi serré dans l'endroit qu'il devait occuper au Louvre qu'il était sans faire cette dépense ; que cela était si peu convenable, qu'avant que d'y consentir dans la charge qu'il avait, il eût voulu avoir auparavant dix ordres du Roi, par écrit, pour sa décharge ; que le Cavalier n'avait rien voulu écouter sur ce sujet. Je lui ai reparti qu'il avait eu la pensée de faire un appartement royal dans l'angle du Louvre qui est le plus proche du Pont-Neuf. Il m'a dit qu'il était ridicule de vouloir faire le logement pour la personne de leurs Majestés, en un endroit où il eût été nécessaire d'avoir des sentinelles avancées pour empêcher le matin les carrosses d'approcher du Louvre ; qu'il lui avait fait entendre que l'appartement du Roi ne pouvait être qu'au lieu où il est, mais que le Cavalier n'avait point entré là dedans, et ne voulait faire les choses qu'à sa fantaisie ; qu'on ne pouvait nier que son dessein ne fût beau et magnifique, mais qu'en ruinant, pour ainsi dire, tout le Louvre et dé-

pensant dix millions, il laissait le Roi avec aussi peu de commodité à son appartement qu'il y en avait auparavant ; qu'il avait cherché à faire de grandes salles et de grands lieux pour tout le reste et ne faisait rien pour le Roi ; que je ne devais pas m'imaginer qu'il se laissât persuader par le sentiment des autres ; qu'il avait su l'emportement que le Cavalier avait eu avec M. Perrault et s'en était étonné, étant une personne qui lui portait ses ordres ; que le Cavalier avait d'excellentes parties, mais qu'il était trop attaché à son sentiment et ne voulait rien donner à celui d'autrui ; qu'il avait donné au Louvre un exhaussement excessif dont il n'avait rien voulu diminuer, durant qu'il avait été ici, mais qu'au dessein qu'il avait renvoyé de Rome, il l'avait corrigé et rabaisé de... pieds. Je lui ai dit, que j'appréhendais que de la sorte que le Louvre s'achevait les ornements n'en parussent trop petits ; que j'avais toujours cru et mon frère aussi, que le Louvre n'avait été projeté que pour être les trois quarts moins grand qu'il ne sera. Il m'a dit qu'il le croyait aussi ; et ce que j'appelle les ornements ? J'ai dit les ordres, qui, dans le premier projet, étaient convenables à la distance dont ils étaient vus, mais que dans le grand éloignement, ils me semblaient disproportionnés ; que d'ailleurs l'incommodité de la grandeur de la cour pour le soleil et pour la pluie faisait juger que les loges auraient été nécessaires. Il m'a dit qu'il y en aurait, et que pour bien loger le Roi, il élargissait du côté de la rivière ; que le temps qu'il y a qu'il entend parler de bâtimens, fait qu'il peut juger des choses par lui-même et de ce qu'il sera plus convenable de faire ; qu'il a été bien aise de s'expliquer

avec moi pour m'ôter la pensée qu'il se laissât persuader. J'ai répété que rien ne m'avait fait prendre la liberté que j'avais prise, que le zèle de sa gloire ; que je n'avais rien vu de ce qui s'exécutait, qu'ainsi je n'en parlais point ; et lui ayant fait la révérence, je me suis retiré.



E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1929.

UNIVERSITÄT KARLSRUHE

VERBODEN TOEGANG

1929